Scènes de France et d'Afrique / par Éd. Suau





SCÈNES

DE FRANCE

ET

D'AFRIQUE;

PAR ÉD. SUAU.

PARIS,

OLLIVIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, 33.

1834.

SCÈNES

DE FRANCE

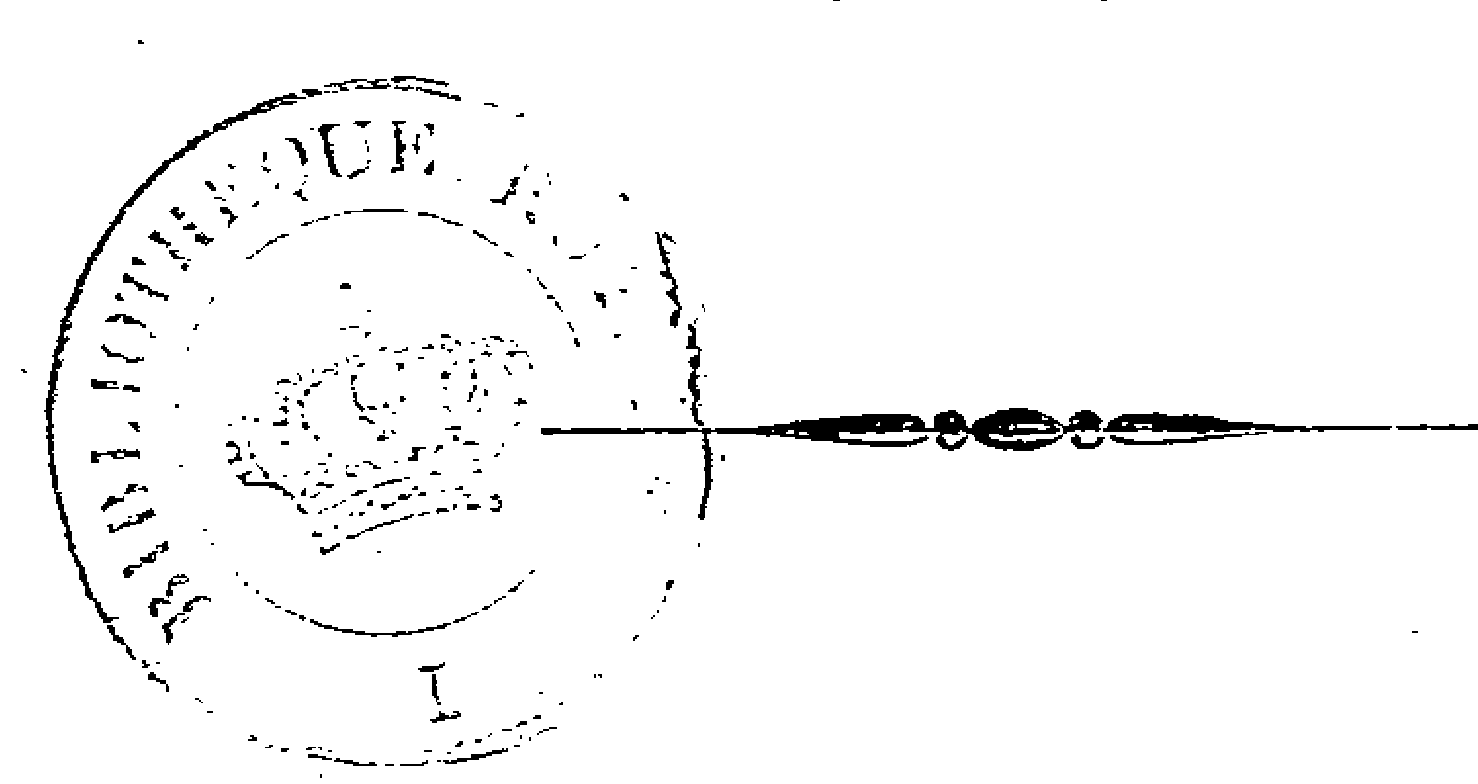
ET

D'AFRIQUE.

DE L'IMPRIMERIE DE KLEFER, A VERSAILLES.

SCÈNES
DE FRANCE
ET
D'AFRIQUE;

Par ÉD. SUAU.



PARIS,

OLLIVIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, 33.

1834.

PRÉFACE.

Une préface est chose tout-à-fait inutile. Nombre d'auteurs l'on dit avant moi, beaucoup le diront après sans doute, et cependant chacun s'y soumet et s'y soumettra. Il faut absolument des préfaces, l'usage le veut, et l'usage est une loi qui commande impérieusement. Quelque mauvais que soit le reste de l'ouvrage, la préface est encore le passage que l'on trouve le plus ennuyeux. Là, pas d'intérêt, pas d'intrigues, rien qui parle à l'âme; seulement, quelques observations arides, où la raison souvent s'égare avec l'esprit; c'est une espèce de profession de foi de l'auteur : quelquefois, en termes boursouflés, il critique des défauts que l'on est tout étonné, ensuite, de voir naître à chaque instant sous sa plume; ou bien encore, il s'évertue à faire l'apologie de tel ou

tel système littéraire, qu'il a bien soin d'annoncer d'abord comme étant le sien.

Pour moi, je veux toujours être entièrement étranger à toutes ces querelles jalouses que chaque jour on voit s'élever entre ceux qui se disputent l'empire des lettres; je ne serai jamais partisan, et je ne chercherai point à en avoir, si, pour y parvenir, il me faut abjurer ce que la raison et le bon goût exigent.

Je n'aime point les fictions grandioses, qui étonnent sans émouvoir.

Je n'aime point ces idées froides, enveloppées dans des expressions sonores et à grand effet; elles ressemblent à un cadavre qui, malgré l'or et la soie qui le couvrent, exhale toujours une odeur de mort.

Je n'aime pas encore ces drames invraisemblables, productions d'une imagination en délire.

Non plus ces écrits prétentieux, bavards, où, pour viser à l'esprit, on ne dit que des sottises.

Encore moins ces ouvrages stériles, où l'auteur n'est jamais lui-même, remplis d'idées et d'expressions trouvées à l'aide d'une bibliothéque, et souvent si mal accordées qu'elles forment une antithèse de pensées et de mots.

Voilà ce que je n'aime point.

Mais ce que j'aime, c'est un ouvrage dont le drame est vrai, l'intrigue bien conduite, d'un intérêt puissant, dont le dénouement frappe, émeut et transporte.

Ce que j'aime, c'est un ouvrage dont le style est stigmatisé par le feu de l'âme et de l'imagination, ou bien encore, fleuri par le gracieux et la fraîcheur d'un esprit aimable.

Oui, le but d'un auteur, et surtout celui

d'un romancier, doit être de plaire et d'intéresser, et intéresse-t-on jamais davantage que lorsque l'âme parle à l'âme?

Voilà mon système à moi; c'est celui que je veux suivre.

Mes forces seront peut-être au-dessous de ma volonté; mais il y a déjà du mérite à vouloir ce qui est bien, et je laisse à mes Lecteurs à juger si ce mérite m'appartient.

SCÈNES DE FRANCE ET D'AFRIQUE.

LA ROULETTE.

—« JULES! Jules! pourquoi pleures-tu? ne t'afflige pas, mon ami! oh! si tu savais comme tes larmes me font mal! »

Et la jeune femme, en prononçant ces mots, pressait contre son sein la tête de son mari; ses beaux cheveux, tombant en grappes d'or, effleuraient son visage et essuyaient les larmes qui l'inondaient.

—»Oh! je suis bien coupable, mon Amélie; je connais ton cœur, tu me pardonneras; mais ta mère.... sa colère retombera peut-être sur toi.... Cette idée m'accable, je n'y puis ré-

sister,... » et les sanglots du jeune mari redoublaient.

— « Jules! Jules! sèche tes larmes, console-toi, ma mère n'en saura rien, je lui cacherai tout; mais promets-le moi; tu ne joueras plus; écoute, mon Jules; la perte que tu viens de faire est peut-être le plus grand bien qui pouvait nous arriver; elle te guérira sans doute de cette fatale passion, qui détruit tout notre bonheur....

— » Oh! bien certainement, je ne jouerai plus; d'ailleurs, il ne nous reste rien, j'ai tout perdu; ah! Amélie, dans quelle position t'ai-je mise, toi qui devais être si heureuse!

— » Mais je le suis et le serai toujours tant que tu seras près de moi; je t'aime tant, Jules! » et les larmes et les baisers des deux jeunes époux se confondirent.

Au même instant une petite sonnette fait entendre ses sons argentins.

Amélie se retire précipitamment des bras de son époux. Qui peut venir si matin, dit-elle tout étourdie? oh ciel! si c'était ma mère;

laisse-moi essuyer tes larmes, Jules, je ne voudrais pas que l'on vît que tu as pleuré; en disant ces mots Amélie passe légèrement un mouchoir de batiste sur le visage de son mari, imprime encore un baiser sur ses lèvres, prend un air riant, et, légère comme une biche, elle se précipite vers la porte, qui s'ouvre sous les efforts de ses jolis doigts.

— « Eh! bonjour, ma jolie petite brue, venez, que je vous embrasse, » dit à Amélie la personne qui venait d'entrer.

Jules a jeté ses regards vers la porte; il a reconnu son père; une pâleur mortelle couvre aussitôt son visage.

Amélie s'est jetée dans les bras de son beau-père, qui presse, dans ses deux mains nerveuses, sa taille fine et élégante.

Les traits de ce vieillard caractérisent la bonté et la bonhomie, et le sourire d'une franche gaieté erre sur ses lèvres; à sa boutonnière est noué négligemment un ruban dont les diverses nuances indiquent qu'il est décoré de plusieurs ordres militaires.

Sitôt que Jules a reconnu son père, il s'est levé et est allé au-devant de lui.

— « Embrasse-moi, Jules! comment te porte-tu? tu as l'air triste?

— » Oh! je me porte très-bien, mon père »; mais ces paroles sont entrecoupées de soupirs; en approchant ses lèvres des joues de son père, une larme brûlante s'échappe de ses yeux et roule sur le visage du vieillard, qui recule saisi d'effroi.

Ses yeux, tout-à-l'heure si brillans, si pleins du feu de sa gaieté, sont obscurcis par un triste pressentiment; il les porte alternativement sur son fils, dont la contenance est celle d'un coupable plein de remords, et sur Amélie, dont les regards, remplis d'une tendre sollicitude, semblent implorer le pardon de son mari.

— « Qu'y a-t-il donc, Jules? Amélie, parlez, s'écrie le vieillard, quel malheur vous est-il arrivé? ne me cachez rien, mes enfans, vous savez combien je vous aime.

— » Oh ! je ne mérite point ton amitié, mon père, j'en suis de plus en plus indigne.

— » Oh! mon Dieu ! ne l'écoutez pas, dit Amélie en s'asseyant sur les genoux de Jules, qu'elle a entraîné sur une chaise et qu'elle couvre de nouveaux baisers ; et avec une adresse dont une femme est seule capable, elle lui dit bas à l'oreille : Jules, pour l'amour de moi, n'afflige pas ton père.

— » De grâce, mes enfans, apprenez-moi ce qui vous est arrivé ; ces larmes, cette douleur ne sont point naturelles ; ne me laissez pas dans une pénible incertitude.

— » Mais, bon père, dit Amélie en s'efforçant de sourire, ne voyez-vous pas que Jules est un enfant? depuis ce matin il se crée mille chimères sur des riens, et pour quelques légers reproches que je lui ai faits, il se désole, il se tourmente. »

Jules veut parler; mais un regard expressif de sa femme fait expirer les paroles sur ses lèvres.

Ces mouvemens n'ont point échappé à M. Ménard.

— « Jules, Amélie, leur dit-il, vous n'avez pas confiance en votre père.

— » Mais puisque je vous dis qu'il n'est rien arrivé, reprend Amélie; ah! bon père, ne prenez pas cet air si méchant, ou je n'oserai pas vous embrasser. »

Elle n'a pas achevé ces mots que déjà elle est sur les genoux du père de Jules; ses jolis doigts folâtrent avec ses cheveux blancs, et sa bouche effleure ses joues rubicondes; le vieillard est attendrit jusqu'aux larmes, ses lèvres murmurent : oh! la charmante enfant.

M. Ménard a cessé de persécuter ses enfans pour connaître la cause de leurs larmes, car il s'est aperçu qu'en parlant davantage à ce sujet, il augmenterait le chagrin de sa brue, et il préfère tout ignorer que d'exciter le moindre nuage de tristesse dans son âme, si bonne, si sensible.

Mais l'embarras de tous les trois s'accroît de plus en plus; Amélie emploie toute son amabilité, tous les charmes de son esprit

pour animer la conversation; mais ses soins sont inutiles; Jules reste toujours plongé dans une sombre tristesse; il ne lève les yeux qu'en tremblant, et lorsqu'ils rencontrent le regard scrutateur de son père, il les baisse aussitôt dans la crainte qu'il y lise sa faute. M. Ménard, de son côté, flotte entre le désir de savoir ce qui a pu troubler la tranquillité, le bonheur dont jouissaient ses enfans il y a quelques jours encore, et la crainte d'affliger Amélie en la pressant de nouveau de s'expliquer.

Il appréhende, d'ailleurs, une triste vérité; mais quelque terrible qu'elle soit, il veut la connaître.

— « Jules, dit-il à son fils, je suis venu pour te prier de m'accorder une partie de ta matinée; j'aurais besoin de tes conseils pour une affaire que l'on me propose, peux-tu sortir avec moi?

» Je suis à ta disposition, mon père. »

Quelques instans après, M. Ménard et son fils étaient dans la rue; ils marchaient à côté

l'un de l'autre et dans le plus profond silence; enfin, d'une voix faible, Jules demande à son père quelle est l'affaire qui lui a été proposée?

Il en est une plus importante, répond M. Ménard, qu'il m'importe d'éclaircir auparavant; mais allons chez moi, nous nous expliquerons mieux; ces paroles, prononcées d'un ton sévère, sont un coup de foudre pour l'infortuné Jules; une sueur froide coule sur tous ses membres, et il est obligé de se soutenir au bras de son père, qui l'entraîne jusque chez lui.

M. Ménard éloigne sa domestique sous prétexte d'une commission qu'il lui donne pour un endroit éloigné, afin qu'elle n'entende rien de la conversation qu'il va avoir avec son fils; il fait entrer Jules dans sa chambre, l'invite à s'asseoir, et lui-même se place près de lui.

— « Jules, lui dit-il, ta femme est un trésor, un ange de bonté, de douceur.

— » Oh! mon père, c'est la réunion de toutes les vertus.

— » Tu serais bien coupable, mon fils, si tu lui causais quelque chagrin. »

Ici un frémissement involontaire fit bruire tous les membres de Jules.

Son père répond : Mon fils, tu as un cœur excellent, mille brillantes qualités; mais ta passion insensée en détruira tous les germes, et te conduira à ta perte; écoute, Jules, je n'ai point été la dupe des détours ingénieux que ta femme a employés pour me cacher la véritable source de tes larmes; elle a craint pour toi mes justes reproches; elle ne voulait peut-être pas aussi m'accabler de douleur en m'apprenant la triste vérité; mais je me suis douté de tout; tu as encore joué, Jules; ne me cache rien, mon enfant, ouvre-toi à ton père, à ton véritable ami;... ce silence, ces larmes ne me confirment que trop cette fatale vérité. Oh! Jules! Jules! que tu es à plaindre, quel avenir tu te pré-

pares, puisse du moins la mort s'être appésantie sur moi avant que cette frénésie du jeu t'ait précipité dans le crime.

— « Mon père! de grâce! vous me déchirez l'âme.

— » Et toi, Jules, ignores-tu les tortures que ta conduite me fait éprouver? ne sais-tu pas combien mon cœur saigne lorsque je pense aux maux que ta passion nous a déjà fait souffrir, et à ceux surtout qui menacent d'empoisonner l'existence de cette charmante personne dont la seule faute est de t'avoir trop aimé? et sa mère, la pauvre femme.... je la blâmais des obstacles que sa volonté apportait à votre union;... elle pressentait sans doute les malheurs qui devaient en résulter pour sa fille;... que va-t-elle dire maintenant? mais Jules, peut-être la perte que tu as faite n'est pas irréparable, dis-le moi franchement; combien as-tu perdu?

» Tout, mon père.

— »Quoi! malheureux enfant, non content d'avoir englouti, dans ces infâmes repaires, les cinquante mille francs de dot de ta femme, il a fallu encore livrer à leur rapacité les trente mille francs que sa mère vous avait donnés pour vous arracher à la misère et pour faciliter les moyens de te créer un avenir, sur les promesses, les sermens que tu avais faits de ne plus jouer?

— » Jules! il faut que tu n'aies point d'honneur, voilà six mois que tu es marié, et déjà tu n'as plus de pain à donner à ta femme.

—»Ah! mon père, abrégez mon supplice.

— » Mon intention, Jules, n'est point de t'affliger; je connais ton cœur, je sais qu'il doit assez souffrir; mais vois dans quelle position tu t'es placé, que vas-tu faire? que vas-tu devenir maintenant? oseras-tu avoir encore recours à ta belle-mère? oh! non! je te crois trop de sentiment pour cela! mais moi, je n'ai point de fortune, tu le sais; j'en aurais que, malgré tes torts, je te l'abandon-

nerais; je ne puis disposer des pensions militaires que j'ai gagnées au milieu des camps; cependant, Jules, il me reste dix mille francs que l'on me conseillait de placer dans une entreprise qui promet de grands bénéfices aux actionnaires, je te les donne; mais, mon fils, jure-moi sur ton honneur que tu ne joueras plus.

— » Jamais je ne consentirai....

— » Accepte-les, Jules, dit son père en mettant un porte-feuille dans ses mains; qu'une fausse délicatesse ne te force pas de refuser, songe à ton intéressante Amélie; la seule reconnaissance que j'exige de toi, c'est la promesse que tu maîtriseras cette passion, sans laquelle tu serais si heureux.

— » Je te le jure, » mon père, dit Jules en se jetant dans les bras de M. Ménard, qui ne put s'empêcher de répondre aux caresses de son fils par des baisers qu'il accompagnait de ses larmes.

Après que son émotion fut un peu calmée, M. Ménard lui dit : « Jules, maintenant que je t'ai fait les reproches que tu méritais, que j'ai parlé à ton cœur, laisse-moi parler à ta raison ; je te le demande, mon ami, pourquoi donc continue-tu à te livrer à ce penchant terrible qui t'a déjà abreuvé de tant d'amertumes et d'angoisses? quel est ton but? tu cours après la fortune, et cette voie infernale, pour l'atteindre, ne te conduira qu'à la misère, au crime, et à la mort ;... n'as-tu pas sans cesse sous les yeux les crimes, les malheurs toujours nouveaux qu'enfante cet amour du jeu, et il n'existe pas un seul exemple d'un homme qu'il ait conduit à la prospérité. D'ailleurs, lorsque tu as tant de ressources par toi-même, pour acquérir cette fortune, n'est-ce point folie de ta part d'employer précisément celle qui ne peut que causer ta perte? Jules, écoute les conseils de ton père, tu t'es précipité sur les bords de l'abîme ; mais tu peux encore empêcher ta chute ; tu es rempli de verve, de talent, d'éloquence, eh bien! emploie ces dons, que la

nature t'a accordés, à te créer un nom célèbre dans le barreau; oh! par ce moyen la fortune ne pourra t'échapper; tu te rendras utile, et tes richesses te souriront d'autant plus, que tu les auras acquises par une voie noble et glorieuse.

—»Je t'assure, mon père, que je ne jouerai plus; j'ai honte de m'être si long-tems laissé abuser par cette passion que maintenant j'abhorre; je suivrai tes conseils, et, dès aujourd'hui seulement, je vais exister : car, dès aujourd'hui, j'abjure des folles illusions, dont j'ai trop long-tems nourri mon âme; je te remercie, mon père; tes conseils m'ont rendu l'espérance, ils m'ont rappelé à la vie.

—» Suis, mon Jules, les impulsions de ton cœur; que sans cesse elles dirigent tes actions, et tu seras heureux; songes à l'amour de ta femme; rappelle-toi toujours combien elle t'aime, tout ce qu'elle a fait pour toi, et je suis persuadé que rien ne te coûtera pour lui procurer un bonheur dont elle est

si digne; car, Jules, tu le sais, ce n'est qu'à regret que Mme de Bellemont t'a accordé la main de sa fille; elle rêvait pour elle un parti bien plus brillant sous le rapport de la fortune; son Amélie, jeune, jolie, remplie de grâce et d'instruction, pouvait, avec une dot assez considérable et de brillantes espérances, prétendre à s'unir à un homme bien au-dessus, par sa position sociale et ses richesses, de toi, qui ne possédais rien qu'un titre d'avocat, que tes talens, il est vrai, pouvaient rendre considérable; rappelle-toi donc toujours que ton Amélie, séduite par ton amour, a tout refusé pour n'être qu'à toi; que ses larmes, ses prières ont pu seules fléchir sa mère, qui craignait, en y résistant, de la conduire au tombeau; souviens-toi surtout que déjà ta fatale passion a dévoré la dot de ta femme et une partie de son héritage, et pense que tu as beaucoup à faire pour réparer le mal qu'elle a causé.

— » Oui, mon père, cette idée ne me quittera jamais; je vous jure qu'Amélie sera heureuse. »

Jules, bien résolu d'accomplir la promesse qu'il a faite à son père, se hâte de regagner sa demeure; il voudrait déjà être auprès de son Amélie pour lui faire part de ses nouveaux projets, et l'assurer qu'il ne jouera plus; il récapitule dans sa mémoire quelles sont les personnes qu'il a négligé de voir, et qui cependant pourraient lui être d'une grande utilité pour le pousser dans sa carrière, dans laquelle il brûle de se distinguer; il va se hâter de les voir et de regagner leur confiance; faut-il que je sois insensé, se dit-il en lui-même, pour m'être adonné si long-tems à ce maudit penchant pour le jeu? O infâme roulette! exécrable tapis vert! vous pourrez exercer votre influence meurtrière sur d'autres; mais pour moi je renonce entièrement à vous; vous m'avez ruiné, vous m'avez rendu bien coupable; mais c'en en fait, je vous abhorre; dussiez-vous me combler de cet or qui coûte tant de larmes et de sang, je vous fuirais encore; tant j'aurais honte de ces richesses! Oh! mon Amélie! que je me sens heureux maintenant!

les conseils paternels ont achevé de détruire cette passion qui m'ôtait toute mon énergie, tenait en suspens toutes mes facultés. O charmante femme! quelle ne sera pas ta joie, en apprenant ce changement! et ta mère.... elle finira aussi par me pardonner, car elle sera le témoin de tous mes efforts pour ton bonheur.

En se livrant à ces agréables réflexions, Jules s'aperçoit qu'il est déjà au coin de la rue; il lève la tête, et voit à la fenêtre Amélie, qui l'attendait avec impatience; ange de bonté, murmure-t-il tout bas, je t'ai ruinée et tu me souris encore; il monte les escaliers avec précipitation, et n'a pas la peine de sonner; Amélie est déjà sur le seuil de la porte; elle a pleuré, car ses beaux yeux sont encore tout rouges; mais ils brillent cependant de cet éclat que donne l'espérance; son cœur bondit de joie, en apercevant le même feu dans le regard de Jules, qu'elle croyait livré au plus violent désespoir.

— « Amélie! je ne jouerai plus, je l'ai promis à mon père, et je te le jure; l'ex-

cellent père! il m'a pardonné, et toi me pardonnes-tu aussi? »

La jeune femme ne répondit à son mari qu'en le couvrant de ses caresses; son émotion étouffait sa voix

—« Mais, reprenait Jules, ce pardon que je te demande, je veux le mériter; le mal que je t'ai fait est bien grand, Amélie! et cependant je réparerai tout.

» Crois-le, mon amie, si, en me livrant à cette passion, que j'aurais le courage de vaincre, je voulais amasser des richesses, c'était pour toi, pour toi seule, que j'aime de toutes les forces de mon âme; au moyen de l'or, je voulais te procurer toutes les jouissances, les douceurs de la vie; j'aurais été si fier de te voir surpasser toutes tes rivales par ton luxe, comme tu les surpasses par tes grâces;... mais le moyen que j'avais pris pour y parvenir était faux; j'en suivrai un autre plus digne de mon caractère... Je t'en conjure, Amélie, dis-moi que tu me pardonnes, que tu m'aimes toujours.

— » Moi, te pardonner?... je ne t'en ai jamais voulu, tu me plongerais un poignard dans le cœur que je t'aimerais encore.

— » O femme divine!

— » Mon Jules! que je vais être heureuse maintenant.

— » Oh! oui, tu le seras, et même je forcerai ta mère à me pardonner.

— » Ma mère!... elle sort d'ici.

— » Ta mère sort d'ici, ô ciel!

— » Pourquoi pâlis-tu, Jules?

— » Tu lui as tout dit :

— » Elle sait tout.

—» Ah! Amélie, je t'aurais cru plus indulgente.

— » Jules, ne te fâche pas; elle aussi te pardonne.

— » Serait-il possible?

— » Écoute-moi, Jules : il y avait peu de tems que tu étais sorti quand ton père et ma mère sont entrés; je venais de pleurer; ce n'était pas seulement pour la perte de notre argent, mais bien plus à cause des douleurs,

des souffrances que tu en éprouvais; malgré mes soins pour lui cacher mes larmes, elle s'en est aperçue; je te l'avouerai, elle s'est doutée de suite de la cause qui les faisait couler; pauvre enfant, s'est-elle écriée, ton mari a encore joué; elle accompagna ces paroles d'un regard qui me resserra l'âme; je ne sus plus que répondre, et mes larmes coulèrent de nouveau; mon silence la convainquit de la vérité; elle m'aime tant cette pauvre mère, qu'elle mêla d'abord ses pleurs aux miens; ensuite elle s'exhala en reproches et en plaintes amères contre toi; mais la voix que j'avais perdue pour t'accuser, je la retrouvai pour te défendre; je lui parlais de toutes les qualités de ton cœur et de ton esprit.

— » Eh! qu'importe ces qualités, me répondit-elle dans l'excès de sa douleur, si un vice abominable les détruit toutes.

— » Ces reproches, Jules, je sentais bien que tu les méritais, et cependant ils me faisaient mal.

— » Mais ce ne fut pas encore le coup le plus terrible que ma mère me porta.

—» Amélie, me dit-elle, tu vas venir avec moi, je ne puis m'arrêter à l'idée que ma fille est dans la misère; par son inconduite ton mari t'a ruinée ; mais enfin ce n'est pas ta faute; viens avec ta mère, viens partager avec elle le peu de fortune qui lui reste, et abandonne un malheureux qui ne mérite même pas ta pitié.

— » Fais-toi une idée, mon Jules, de l'effet que ces paroles produisirent sur moi; je me jetai aux pieds de ma mère, j'implorai ton pardon, mais je la trouvai inexorable; je protestai alors que jamais je ne te quitterai, que quelque grands que fussent tes torts, je ne consentirai jamais à t'abandonner; la mort, seule, lui dis-je, pourra nous séparer; en ce moment on sonna à la porte, ma mère s'empressa de me relever, je vis l'inquiétude peinte sur son visage; sa tendresse maternelle eût été alarmée si l'on eût seulement soupçonné ma position.

— » La domestique avait été ouvrir, et revint quelques instans après avec deux lettres à ton adresse; je m'en emparai avec

transport, j'hésitai toutefois à les décacheter, je craignais tant d'y apprendre un nouveau malheur!

—« Et ces lettres, où sont-elles? dit Jules; elle sont sur ton bureau. Mais laisse-moi achever.

— » Cependant me rappelant que tu m'avais engagée à lire les lettres qu'on apporterait en ton absence, pour te faire prévenir, si le cas l'exigeait, je me décidai à rompre leur cachet.

— » La première que je lus était adressée par M. Trezel, ce riche négociant, qui d'après le éloges qu'on lui avait faits de ton talent, qui donnait les plus belles espérances, s'était décidé à te confier ses intérêts dans plusieurs procès importans qu'il avait à soutenir; et dans les termes les plus flatteurs pour toi, il te priait de lui assigner un rendez-vous.

— » Cette lettre, mon Jules! fut pour moi un rayon de soleil au milieu d'une violente tempête; elle ouvrit mon coeur à l'espérance; je lus aussitôt la seconde; c'était un

infortuné, accusé d'un délit politique, qui t'offrait une somme considérable si ton éloquence pouvait le sauver; ton nom, disait-il, est déjà un objet de respect et de reconnaissance pour les prisonniers, qui se plaisent à le répéter, en proclamant le zèle et la chaleur que tu emploies pour la défense des infortunés.

— » Après avoir lu ces deux lettres, un soupir s'échappa de ma poitrine, et je prononçai hautement : Jules, faut-il que tu aies ce malheureux défaut de jouer? sans lui que tu serais heureux.

— » Ces paroles excitèrent la curiosité de ma mère; qu'y a-t-il encore de nouveau? me dit-elle.

— » Lisez, ma mère, répondis-je en lui donnant les deux lettres; et pendant qu'elle lisait, je l'examinais attentivement ; avec quelle joie je vis que la lecture de ces lettres produisait l'effet que j'en attendais.

— » Son air sombre se dissipa, et une larme humecta sa paupière.

— » Il est vrai, me dit-elle, lorsqu'elle eut

achevé de lire, ton mari est à plaindre; vous auriez été si heureux sans ce maudit vice; il est d'autant plus coupable qu'il possédait tous les avantages qui pouvaient rendre votre position agréable.

— » Mais, ma mère, il a si bon cœur, lui ai-je dit; tu l'as lu; les malheureux l'aiment déjà comme leur bienfaiteur.

— » Je le sais, Amélie, Jules a une âme excellente; je sens que je l'aurais aimé aussi, mais sa passion m'ôte jusqu'à l'espérance.

— » Il n'y avait point de colère dans le ton avec lequel elle prononça ces dernières paroles; il y avait presque de l'attendrissement; je vis que le moment était favorable pour obtenir ta grâce, je me jetai de nouveau à ses pieds, et cette fois, elle ne put résister à mes prières; cette excellente mère me pressa contre son cœur, et un baiser scella ton pardon.

—» Mais qu'as-tu donc, Jules? d'où vient que des larmes roulent dans tes yeux?

—» C'est le repentir, Amélie, d'avoir causé

tant de chagrin à des êtres si bons, si dignes d'un meilleur sort.

— » Ne t'afflige pas, Jules, tout cela n'est qu'un nuage qui bientôt se dissipera; tu iras chez ma mère, elle te donnera l'argent dont tu auras besoin.

— » Mon père y a déjà pourvu; le brave homme! il ne lui restait que dix mille francs, il m'a forcé à les prendre; tiens, les voilà dans ce portefeuille.

— » Jules, que nous avons de bons parens. »

Le jeune avocat rajusta sa toilette, prit les deux lettres que sa femme avait déposées sur son bureau, et sortit; il se rendit d'abord chez sa belle-mère, dont l'accueil bienveillant le combla de joie.

Rendez ma fille heureuse, lui dit-elle, et je vous pardonnerai tout; livrez-vous entièrement à votre état, abjurez vos folies dernières, et des jours fortunés en seront la récompense.

Riche d'espérances et d'avenir, il alla

chez le négociant qui l'avait fait demander pour lui confier ses intérêts; il en reçut tous les papiers et renseignemens relatifs aux affaires dont il fut chargé, et se rendit ensuite à la prison; le geolier le conduisit dans la chambre de son client; c'était un homme extrêmement riche, accusé d'un délit politique dont la culpabilité entraînait la peine capitale; il le vit, écouta ses moyens de défense, le consola, lui promit qu'il allait prendre de suite connaissance des pièces qui concernaient son accusation; et ses paroles, pleines de consolation, ranimèrent dans le cœur de cet homme, un espoir que le visage sévère et les discours décourageans des suppôts de la justice avaient éteint.

En traversant une petite cour dans laquelle se promenaient plusieurs prisonniers, l'air triste et abattu, Jules aperçut un homme revêtu des haillons de la misère, qui se tenait isolé dans un coin, et paraissait absorbé dans de profondes méditations; malgré la pâleur livide de ses traits, il y remarqua quelque chose de noble qui le frappa.

Il demanda au concierge quel était cet homme, et de quel crime il était accusé.

C'est un malheureux, lui répondit le concierge, accusé d'un assassinat horrible, et pourtant il est le plus tranquille de mes prisonniers; je ne sais s'il est coupable; mais je le plains, il est pauvre, et aucun avocat célèbre ne lui prêtera le secours de son talent; il lui a été nommé un défenseur d'office, qui n'a seulement pas encore pris la peine de venir le voir.

— « Il a donc subi tous ses interrogatoires? dit Jules.

— » Bien certainement, reprend le concierge; il doit être jugé dans cinq ou six jours.

Entraîné par un sentiment mêlé de pitié et d'intérêt, Jules s'approche de l'accusé.

— » Vous êtes sans doute, lui dit ce dernier, le défenseur qui m'a été nommé d'office?

— » Non, Monsieur, répondit Jules; mais je suis avocat et je m'offre à vous défendre.

Un sourire convulsif contracta les lèvres

de l'accusé; « mes lambeaux, dit-il, auraient dû vous instruire que je ne possède pas une obole.

— » Je le sais, mais il m'a été dit que vous étiez malheureux, et ce motif suffit pour exciter mon intérêt.

— » Mais on ne vous a pas dit peut-être que j'étais accusé du crime le plus horrible?

— » Je le sais encore, mais je me plais à croire que vous n'êtes pas coupable; et le jour où ma voix aura contribué à faire reconnaître l'innocence d'un infortuné, sera pour moi un des plus beaux de ma vie.

— » Innocent! sans doute je le suis; mais combien de faux indices, de trompeuses apparences, et d'infâmes bavardages ont glissé l'erreur dans la conscience des juges qu'occupait déjà la prévention, et fait rouler sur l'échafaud la tête de victimes dont le cœur souvent était plus pur que celui de leurs juges... Mais, Monsieur, votre langage a lieu de me surprendre; j'ai tant souffert de la corruption des hommes, ils m'ont donné tant de preuves de leur perversité que je ne

croyais pas qu'il existât un seul homme qui se complût à faire le bien; riche, j'ai été spolié par ceux-là mêmes qui se disaient mes amis; et, livré à la plus profonde misère, il a fallu que la persécution des hommes me plongeât dans ce cachot, dont je ne sortirai sans doute que pour être traîné au supplice. Mais que m'importe ma mort infamante, je n'ai point de famille qui héritera de ce qu'ils appelleront mon déshonneur; il ne me reste qu'un parent dont j'ignore le sort.

. . . .

— » De grâce, Monsieur, chassez ces tristes idées; si réellement vous êtes innocent, espérez; les hommes ne sont pas aussi pervers que vous le dites; les funestes erreurs sur lesquelles on a eu tant à gémir ne se renouvellent plus maintenant; il faut une conviction bien assise pour envoyer un homme à la mort; et un seul doute a sauvé plus d'un coupable. »

Jules pressa de nouveau l'infortuné Gérard de le choisir pour défenseur; il se fit expliquer tout ce qui avait rapport à son accusation, et le récit de ce dernier le con-

vainquit de son innocenee, si toutefois il était véritable.

Il le força ensuite d'accepter tout l'argent qu'il avait dans sa bourse, recommanda au concierge de lui donner tout ce dont il aurait besoin, et ne sortit qu'après l'avoir assuré qu'il reviendrait le voir aussitôt qu'il aurait pris connaissance des pièces qui le concernaient.

Le même jour, il fit plusieurs visites à des personnes dont la recommandation pouvait lui être avantageuse, et il rentra chez lui l'âme remplie de douces émotions, et plus résolu que jamais de fuir les tripots, et de se livrer à des occupations qui lui promettaient tant de jouissances.

La soirée de ce jour fut des plus agréables pour les deux époux; M. Ménard et Mme Bellemont vinrent les voir; mais on ne prononça pas un seul mot sur la perte que Jules avait faite. Il leur parla du résultat de ses courses, de l'infortuné Gérard, et de l'espoir qu'il avait de le sauver.

Le lendemain il se rendit au greffe pour

s'instruire sur les causes des deux accusés qu'il avait à défendre; les renseignemens qu'il recueillit le persuadèrent qu'ils étaient innocens, et que bientôt ils seraient rendus à la liberté.

Plusieurs jours s'écoulèrent, qu'il avait employés à préparer ses plaidoyers; déjà ses travaux avaient été couronnés du plus beau succès; l'accusé du délit politique avait été déclaré non coupable, et Jules en avait reçu de riches présens.

Mais celui surtout que le jeune avocat aurait voulu sauver, c'était Gérard, parce qu'il était misérable, et plus encore, parce qu'il était persuadé de son innocence.

Le jour où il devait être jugé arriva; M. Ménard, Mme Bellemont et Amélie voulurent assister aux assises, Jules leur fit réserver des places; la cause était célèbre, il s'agissait d'un crime horrible; ce motif fut suffisant pour y attirer un concours de monde prodigieux.

Les bancs étaient garnis par un grand nombre de dames, dont la toilette fraîche et

élégante eût pu faire croire qu'il s'agissait d'une fête; les siéges réservés aux avocats étaient occupés par ce que la magistrature et le barreau avaient de plus distingué.

Jules occupait la place du défenseur.

On fait entrer l'accusé; mais ce n'est plus cet homme dont les vêtemens déchirés et le regard sombre offrait un spectacle horrible; Jules a fait renaître l'espérance dans son âme, et la sérénité d'une conscience pure s'épanouit sur son visage; il est vêtu, non avec luxe, mais avec propreté; car son avocat ne se dissimulant pas que si les haillons de la misère excitent la pitié, ils inspirent aussi quelquefois le dégoût, lui avait procuré tous les vêtemens qui lui étaient nécessaires.

A toutes les demandes qui lui sont adressées, Gérard répond avec calme et sang-froid.

Amélie avait constamment les yeux fixés sur Jules; elle semblait recueillir avec avidité toutes les paroles qui sortaient de sa bouche. Oh! combien elle était heureuse, lorsqu'après la déposition d'un témoin, Jules le

combattait avec force et faisait ressortir tout ce qu'elle avait d'invraisemblable; alors elle pressait la main de sa mère, regardait son beau-père; et ses yeux, humides de joie, semblaient leur dire : N'est-ce pas, Jules méritait son pardon?

Enfin, tous les témoins sont entendus, et l'accusation est soutenue avec un tel talent, la voix du ministère public fait ressortir avec tant de force toutes les charges qui sont contre l'accusé, que déjà tous les auditeurs frémissent, et une horreur inquiète se peint sur tous les visages.

Gérard et son défenseur restent seuls calmes au milieu de tous.

L'orateur a cessé de parler, et un bruissement de lèvres qu'agite la terreur, trouble seul le silence.

Jules se lève; tous les regards se portent sur lui, mais chacun se dit : ce qu'il va dire est inutile; il n'est que trop vrai que l'accusé est coupable; Amélie elle-même a perdu l'espérance, et ses regards se portent dou-

loureusement, tantôt sur Gérard, tantôt sur son époux.

L'avocat s'exprime avec calme, sa voix est grave et sonore, et son accent a quelque chose qui pénètre l'âme; il cherche d'abord à s'attirer l'attention du jury, il développe tous ses moyens de défense avec un tact, une justesse, qui étonne. A mesure qu'il parle, le doute s'insinue; il réfute toutes les charges avec tant d'adresse, tant de clarté, que la conviction commence à s'asseoir; et il y a tant d'âme, tant de chaleur dans sa péroraison, il fait un tableau si touchant des malheurs de son client, qu'il arrache des larmes; et telle est la force de l'éloquence, que cette multitude qui, il n'y avait qu'un instant, était convaincue de la culpabilité de l'accusé, allait jusqu'à s'étonner qu'on eût pu faire arrêter le moindre soupçon sur lui, et accusait même d'injustice les magistrats qui avaient ordonné son incarcération.

O quel moment de triomphe pour Jules, et de joie pour Amélie! A peine les jurés sont-ils entrés dans la salle des délibérations,

qu'une foule d'avocats, de magistrats, entourent Jules et lui adresse les plus belles félicitations; des pairs, des députés ne craignent même pas de venir joindre leurs éloges aux leurs; et le peuple fait entendre le murmure le plus flatteur; Amélie ne peut résister à la force des émotions que ce spectacle lui fait éprouver; elle tombe dans les bras de M. Ménard, et des larmes sillonnent les joues du vieux soldat.

Gérard est déclaré non coupable à l'unanimité; il a entendu l'arrêt qui lui rend et la vie et l'honneur; et cet homme si calme, si tranquille lorsque la mort le menaçait, se livre à toutes les folies de la joie; il se jette dans les bras de Jules, l'appelle son libérateur, son bienfaiteur, et proclame hautement son désintéressement et son humanité: vous m'avez réconcilié, lui dit-il, avec les hommes; je les détestais sans exception, mais vous me prouvez qu'il en existe encore de vertueux; le dédain de la mort n'est qu'une comédie mensongère; la joie que j'éprouve me démontre que je tenais à la

vie; oui, je veux vivre, et vous prouver toute ma gratitude.

Jules alla rejoindre ses parens, et il fut reconduit chez lui au milieu des acclamations d'un peuple avide de crimes ou de belles actions.

Ils allèrent ensuite dîner chez Mme Bellemont, que ce dernier acte de Jules avait entièrement réconciliée avec lui; Jules! Jules! lui disait-elle, ne jouez pas et vous serez le plus heureux des hommes.

Trois mois se passèrent, et la réputation du jeune avocat s'étendait de plus en plus; il avait obtenu le résultat le plus heureux dans les procès qu'avait eus à soutenir M. Trézel, et sa clientelle augmentait de jour en jour; il fut même obligé de prendre avec lui deux jeunes gens pour qu'ils l'aidassent de leur travail; Amélie était la plus heureuse des femmes; Jules paraissait entièrement guéri de sa passion, et se livrait avec ardeur à ses occupations; oh! se disait-il en lui-même, que je suis heureux de ne plus

aimer le jeu; tous les joueurs devraient suivre mon exemple.

Cependant chaque fois que le faste de l'opulence, un riche équipage, des valets tout dorés se présentaient à sa vue, il soupirait, et se rappelait ses illusions premières, qu'il avait cherché à réaliser en s'adonnant au jeu, et ces nouvelles idées laissaient en lui une souffrance indéfinissable, que l'amour de sa femme, la tendresse de son père, la prospérité de ses affaires n'étaient pas capables de dissiper entièrement. Oui, je suis heureux, se disait-il; avant quelques années j'aurai réparé les pertes que ma fatale passion m'a occasionnées. J'ai une épouse adorable qui me chérit; un père dont la tendresse pour moi est sans exemple; je jouis déjà d'une certaine réputation; je suis considéré des personnes les plus respectables; et cependant je sens que mon âme a besoin d'autre chose encore; la gloire me plaît, mais surtout lorsqu'elle est entourée du faste et du luxe de l'opulence; et jamais mon talent, quelque grand qu'il devienne, ne pourra

m'acquérir cette fortune considérable qui me sourirait, ou bien ce sera lorsque les ans auront glacé mon imagination, m'auront rendu insensible aux voluptés. Tandis qu'au jeu, si seulement la fortune voulait m'être favorable quelques jours, je jouirais de tout cela, et bientôt.... Mais soudain le souvenir de tout ce qu'il a souffert, des pleurs de son Amélie, du chagrin qu'il a causé à son père et à Mme Bellemont, chassait bientôt ces nouvelles idées. Non! non! s'écriait-il alors, je ne jouerai jamais; j'abhorre le jeu, Amélie! Mon père, vous n'aurez plus à déplorer les suites de cette fatale passion.

Il assistait un jour à une réunion de savans et d'hommes de lettres, à laquelle il avait été invité; la conversation générale s'établit sur les passions qui agitent et bouleversent l'existence des hommes.

Un personnage grave s'étendit sur l'ambition; il la représenta comme une passion qui dévore l'âme de celui qui en est atteint; c'est une soif brûlante, disait-il, qui jamais

ne s'apaise; elle étouffe tous les sentimens, et se nourrit du crime.

Jules se déchaîna avec force contre l'avarice et l'incontinence; ce sont, disait-il, des passions qui avilissent l'homme, le placent au-dessous de la bête, et le rendent indigne de sa nature.

Et la passion du jeu, s'écrie un homme dont les cheveux blancs et les traits vénérables commandaient le respect, vous n'en parlez point? c'est pourtant, selon moi, la passion la plus révoltante et qui dégrade le plus l'humanité. Quels maux! quels désastres n'engendre-t-elle pas? celui qu'elle consume est capable de tous les forfaits; il joue d'abord son bien, celui de sa femme, de ses enfans; il les plonge dans la plus affreuse misère, devient ensuite faussaire et meutrier pour alimenter le monstre qui le ronge; on a vu même des furieux, égarés par leur délire, plonger le fer dans le cœur de leur père, et venir jeter dans ces gouffres de jeu, l'or dont ils venaient de le dépouiller, encore

couverts du sang dont leurs mains étaient tientes.

Jules rougit et pâlit alternativement.

— « Ah! Monsieur, dit-il, le tableau que vous faites d'un joueur est effrayant; mais je le crois un peu outré.

— » Non, jeune homme, reprit le vieillard, il est vrai; et cette passion est d'autant plus terrible, qu'elle n'abandonne sa proie qu'à la mort, qu'elle rend presque toujours tragique ou criminelle.

— » Oh! les insensés, ils voient le précipice devant leurs yeux, ils peuvent en sonder toute la profondeur, et loin de le fuir, ils s'avancent vers lui à grands pas.

— » Ces hommes, pour lesquels l'espoir d'un gain illicite est un aimant qui les entraîne à leur ruine, devraient bien se pénétrer de cette vérité : que le jeu est un cratère qui, parmi ses laves brûlantes, ne vomit que des fleurs empoisonnées. »

Ces paroles du vieillard firent sur Jules

une impression profonde; la passion du jeu, se répétait-il souvent, n'abandonne sa proie qu'à la mort, et cependant je l'ai eue cette fatale passion, et pourtant je sens bien que maintenant j'en suis entièrement guéri; car dans les bals, aux soirées, la vue de cet or, dont les tables de jeu son couvertes, me fait mal; mais ce n'est point que je l'envie, c'est que je pense aux souffrances que doivent endurer ceux qui le perdent. D'ailleurs, chaque fois que le hasard me conduit devant ces maisons où j'ai englouti toute la fortune d'Amélie, un frisson mortel me saisit, et je les fuis comme un spectre épouvantable. Oh! bien certainement ce vieillard a tort; je sens qu'il est possible de détruire jusqu'au germe de ce penchant.

Jules revenait un soir de chez un de ses cliens; il allait traverser une petite allée adjacente à l'une des galeries du Palais-Royal, lorsque, levant la tête, il aperçoit le n° 36, gravé sur une plaque de tôle, enseigne d'une de ces maisons de crimes et d'hor-

reurs, où le gouvernement prélève un impôt infâme, sur l'honneur, le repos et le sang des citoyens; à cette vue ses yeux se troublent, son âme se resserre, il veut fuir.

Cette maison était précisément celle où il avait tout perdu.

En ce moment un homme sortit d'une petite loge vitrée.

Messieurs, s'écriait-il, je vous en prie, débarrassez le passage, vous parlerez aussi bien dehors.

Ces paroles excitèrent la curiosité de Jules; et voulant savoir à qui elles étaient adressées, il allongea la tête, et aperçut un groupe de jeunes gens qui se pressaient autour d'un petit homme, et, la bouche béante, semblaient avides des paroles qu'il débitait; l'aspect de cet homme avait quelque chose de singulier; quoique d'une très-petite taille, il dominait ses auditeurs, attendu qu'il était monté sur trois marches d'une scalier; son habillement était d'une élégance surannée;

quoique les chaleurs fussent alors très-fortes, il portait un pantalon de velours à raies, presqu'usé, et dont il serait difficile de préciser la couleur, tirant un peu sur le jaune sale; sa poitrine était emprisonnée dans un gilet tout bariolé; la forme de son habit, jadis noir, et les trames de l'étoffe à découvert, attestaient son antique origine; ses petits yeux gris enfoncés tournoyaient dans leur orbite avec la rapidité de l'éclair; des moustaches clair-semées, moitié blanches, moitié noires, ombrageaient légèrement ses lèvres pâles et gercées, et ses traits secs étaient revêtus d'une peau olivâtre.

Si par hasard ce livre tombe entre les mains des habitués de ce tripot, ils reconnaîtront facilement à ce portrait, l'homme que l'on a voulu dépeindre.

Messieurs, répéta l'homme de la loge vitrée, débarrassez donc le passage, montez ou sortez.

Mais il parlait en vain; malgré qu'il criât bien fort, on ne l'entendait même pas, tant l'attention était fixée ailleurs.

Que peut-il donc leur dire de si intéressant? pensa Jules, et il s'approcha du groupe.

— « Il y a six ans, disait l'orateur, que je suis à la recherche de ce jeu; mais aussi il est infaillible.

A ces mots Jules prêta toute son attention.

— « Prenez-garde, dit un des auditeurs; lorsque vous étiez à jouer, il y avait quelqu'un derrière qui cherchait à deviner votre jeu.

— » Eh! qu'est-ce que cela me fait reprit l'homme aux moustaches grises, en étendant ses bras et cherchant à donner à ses traits un air de philantropie. Je ne le cache point, mon jeu, je ne suis point égoïste; je voudrais que l'on fît sauter la banque; d'ailleurs, mon jeu est si simple..... »

Le jeune avocat vit que ce joueur allait expliquer son jeu; entraîné par une force irrésistible, il coudoie ceux qui étaient devant lui, se fraie un passage, et malgré les efforts de chacun pour conserver sa place,

il se trouve insensiblement au premier rang, aux côtés du joueur, et devient le plus attentif de ses auditeurs.

Le joueur a déjà expliqué son jeu deux ou trois fois, et Jules serait capable de l'expliquer aussi bien que lui.

Il n'est pas une seule voix qui s'élève pour le réfuter. Tous sont persuadés de son efficacité; et Jules lui-même en est convaincu.

— « Combien y a-t-il de tems que vous jouez ce jeu-là? » lui demanda-t-il.

Il y a un mois environ, et la somme de mes bénéfices a été au-delà de cent mille francs.

Jules tressaillit.

— « Et maintenant, ajouta-t-il, j'ai fixé mes bénéfices à sept mille francs par jour; lorsque je les ai gagnés, je me retire.

— » C'est bien raisonnable, dit une voix.

— » Mais, s'écria une autre voix, tout le monde ne peut pas jouer ce jeu-là.

— » Eh pourquoi cela?

— » Parce qu'il faut sans doute une grande avance de fonds.

— » Il faut au moins quatre-vingt mille francs, reprit le joueur; car il est bon de se réserver assez d'argent pour se relever si l'on venait à sauter. »

Quatre-vingt mille francs, murmura Jules entre ses dents.

L'homme qui si long-tems avait fixé l'attention de cette multitude d'insensés, se retira; et cette tourbe, rongée de désirs et de cupidité, se dispersa.

Entraîné par une fascination surnaturelle, Jules le suivit; plusieurs fois il fut tenté de l'aborder; il retournait sur ses pas et revenait soudain.

Une horloge sonna; il regarda à sa montre: Sept heures, oh Dieu! s'écria-t-il, comme Amélie doit être inquiète; je lui avais tant promis que j'aurais été de retour pour dîner à cinq heures et demie.

Il s'aperçoit qu'il était dans la rue du Temple; comme je me suis éloigné! En achevant ces mots, il jeta un dernier regard sur l'inconnu.... et poussa un soupir....

Un cabriolet se trouvait près de lui, il y monta et ordonna au cocher de le conduire rue de l'Université, faubourg Saint-Germain.

Amélie était à sa croisée, depuis une heure, les larmes aux yeux, et dans la plus grande anxiété; elle regardait si son mari arrivait; elle craignait tant qu'il eût été victime de quelque fâcheux événement.

Enfin, le cabriolet s'arrête; elle en voit descendre Jules, pousse un cri de joie, s'élance vers la porte, franchit les marches de l'escalier, et tombe dans ses bras.

Oh! mon ami, lui dit-elle, pourquoi viens-tu si tard? comme j'ai souffert; mais maintenant je te vois, tout est oublié; viens dîner, car tu dois avoir bien faim; et la jeune femme prit son mari par la main, le conduisit à la salle à manger, où ils se mirent à table.

Jules se garda bien de parler à sa femme de la rencontre qu'il avait faite; il s'excusa de sa longue absence, en prétendant qu'il

avait été retenu par son client, qui lui avait donné des explications sur ses affaires, qu'il lui était indispensable de connaître; mais pendant tout le repas, il fut distrait et absorbé dans ses réflexions.

— « Qu'as-tu, Jules? lui disait Amélie, tu parais triste, tu ne manges pas; serais-tu malade, mon ami, te serait-il arrivé quelque chose? oh! je t'en prie, dis-le moi, ne me cache rien. »

Jules alors cherchait à la rassurer, prenait un air riant, lui parlait de son père, de sa mère, de toutes leurs bontés; mais bientôt, malgré lui, il retombait dans ses réflexions, et Amélie n'osait plus l'en distraire dans la crainte de lui déplaire; mais ses beaux yeux, qu'elle jetait sur lui, humides de larmes, indiquaient combien elle souffrait intérieurement.

Depuis quelque tems, tous les soirs Jules priait sa femme de se mettre à son piano, dont elle savait tirer les sons les plus mélo-

dieux, qu'elle mariait au timbre argenté de sa jolie voix; souvent aussi, elle accompagnait Jules qui chantait une romance ou un morceau d'opéra; et les deux époux ivres de joie, de bonheur, jouaient, folâtraient ensuite, et bientôt après, le sourire sur les lèvres, ils allaient se livrer à un repos que rien ne venait troubler.

Ce soir là, le piano resta muet; Jules fut triste et silencieux toute la nuit; des songes fantastiques troublèrent son sommeil; sans cesse il croyait voir l'homme aux moustaches grises qui lui répétait : « dans un mois, la somme de mes gains a été au-delà de cent mille francs; » mais soudain le vieillard aux traits vénérables lui apparaissait, et prononçait d'une voix forte : « le jeu est un cratère qui parmi ses laves brûlantes ne vomit que des fleurs empoisonnées. »

Jules alors se réveillait en sursaut et poussait de profonds soupirs.

Le matin, il se leva aussi sombre, aussi préoccupé que la veille, et se renferma dans son cabinet; là, le coude appuyé sur son

bureau, il réfléchissait encore au jeu que le hasard lui avait fait apprendre; il est infaillible, pensait-il en lui-même; d'ailleurs l'expérience le prouve; il y a un mois que cet homme le joue, et ses gains considérables en sont une preuve irréfragable; quel intérêt cet homme aurait-il à mentir? en outre, toutes les personnes qui l'entouraient n'ont-elles pas été témoins de son bonheur? mais il faut quatre-vingt mille francs;... c'est impossible;.... allons! chassons ces idées,... j'ai juré à mon père, à ma femme, à sa mère que je ne jouerai plus, je dois tenir ma parole.

— Il trempait alors sa plume dans l'encre, prenait un livre, un papier, cherchait à se créer une occupation; mais ses idées revenaient toujours au jeu, et son imagination s'enflammait de plus en plus.

Sept mille francs par jour! pensait-il; en moins d'un an on amasserait une fortune colossale; ce serait bien là avoir trouvé la pierre philosophale; que je serais curieux de m'assurer par moi-même de l'efficacité de ce

jeu!... mais rien de plus facile; je puis y aller sans jouer, et suivre la marche que cet homme a indiquée; au bout de quelques jours j'en connaîtrai toutes les chances, et je n'aurai rien risqué.... oh! non! non! je n'irai pas! la vue de cette maison me fait trop de mal; puisque je ne veux pas jouer je n'y dois pas aller.... C'est vrai, j'ai juré que je ne jouerai plus, mais c'est à cause des douleurs, des maux qui pourraient résulter de mes pertes; car, si je connaissais un moyen infaillible de toujours gagner, cela serait bien différent; je pense qu'alors je pourrais être facilement relevé de ma promesse; comment donc faire?

Et tout-à-coup, comme frappé d'une idée lumineuse, il porte la main à son front, se lève précipitamment, ouvre la porte de son cabinet, prend un chapeau qu'il trouve sur une chaise, sans s'assurer que ce soit le sien, traverse en courant l'étude, la salle à manger, renverse deux ou trois chaises, repousse Amélie qui venait à lui pour lui dire que son déjeûner était prêt, et sort en lui

criant dans l'escalier : « Je n'ai pas le tems, ma chère amie, c'est une affaire très-pressée que j'avais oubliée, mais je serai bientôt de retour. »

Il va chez un mécanicien : « Monsieur, lui dit-il, pourriez-vous me faire un jeu de Roulette?

— « Assurément, lui répondit le mécanicien en le regardant d'un air étonné.

— » C'est une commission, reprit Jules, que m'a donnée un de mes amis qui est établi dans les colonies, et je voudrais lui envoyer ce jeu le plutôt possible.

— » C'est un bien triste présent que vous ferez à cette colonie; ce maudit jeu cause d'assez grands désastres dans ce pays, sans qu'il étende ses ravages au-delà des mers; c'est un reptile dont la morsure est mortelle; les Colons feraient tout aussi bien de s'en préserver; mais cela a toujours été ainsi; loin de fuir les maux qui les menacent, les hommes se plaisent à les attirer, et ils ne songent à se mettre à l'abri de l'orage que

lorsque la foudre gronde sur leur tête. Tenez, Monsieur, il n'y a que quelques mois, un de mes parens, excellent homme du reste, qui s'était laissé entraîner dans le gouffre où l'on joue ce jeu, a ruiné sa famille, et s'est ensuite brûlé la cervelle en laissant sa femme et quatre enfans dans la plus profonde misère. »

Jules s'empressa d'interrompre ce récit, qui ne pouvait lui être agréable.

— « Vous le ferez d'une petite dimension, dit-il au mécanicien, et le plutôt possible.

— » Je ne pourrai pas vous le donner avant cinq jours.

— » Cinq jours, c'est bien long.

— » Oh! impossible avant.

— » Soit,... dans cinq jours, mais surtout n'y manquez pas.

— » Vous pouvez y compter. »

Jules revint, déjeûna, et se livra ensuite à ses occupations ordinaires, mais sans goût, sans activité; l'idée de ce jeu l'occupait sans cesse.

Enfin, les cinq jours s'écoulèrent; il s'em-

pressa de se rendre chez le mécanicien.

— « Le jeu est-il fait? lui dit-il.

— » Je viens d'y donner le dernier coup de main; venez voir si cela vous convient. »

Et le mécanicien le conduisit dans son atelier; « est-ce bien cela? lui dit-il.

— » Oh! tout-à-fait, » s'écrie Jules, et ses yeux étincelèrent de joie.

— » Faut-il vous l'envoyer chez vous? » ajouta le mécanicien.

— » Non pas, reprit-il vivement! je vais venir dans quelques instans avec un homme qui le transportera chez moi; seulement, je vous prie de l'envelopper d'un morceau de toile.

— » Oui, je conçois, pour éviter que pendant la route il ne se détériore.

— » Précisément. »

Il faut, pensa Jules en s'en retournant, que je trouve un prétexte pour éloigner ma femme pendant que je ferai porter ce jeu chez moi; car, pour tout au monde, je ne voudrais pas qu'elle soupçonnât ce que je veux faire.

Oh! oui, excellente idée.... rien de plus facile.... et en balbutiant ces mots Jules se dirige chez Chevet, lui achète un excellent pâté de foie gras, et revient chez lui.

— « Amélie, dit-il à sa femme en lui montrant le pâté qu'il venait d'acheter, M. Trézel a reçu de Strasbourg plusieurs sortes de comestibles; il m'a forcé d'accepter ce pâté; vois comme il est beau, comme il a bonne mine.

— » C'est bien aimable de sa part, dit Amélie en souriant, et si son goût se rapporte à sa mine, ce doit être le phénix des pâtés.

— » Nous l'entamerons aujourd'hui à dîner.

— » Comme tu voudras, mon ami.

— » Amélie, je voudrais bien que mon père et ta mère vinssent dîner avec nous, ils profiteraient du cadeau que nous a fait M. Trézel.

— » J'allais te le proposer.

— » Eh bien! tu devrais sortir et aller les inviter.

— » Oui! mon Jules, je vais y aller de suite. »

Amélie s'habilla, donna ses ordres à sa cuisinière pour qu'elle ajoutât quelques *extrà*

au dîner, embrassa son mari et sortit.

Sitôt qu'elle fut dehors, Jules éloigna ses deux clercs en donnant à chacun une commission qui devait les retenir assez pour qu'il eût le tems de faire mettre le jeu dans son cabinet.

Mais la cuisinière pensa-t-il, il faut l'éloigner aussi; car les femmes de cette classe sont si curieuses et si bavardes!... il faut absolument que je sois seul.

Il alla à la cuisine.

— « Marianne, il faut que vous sortiez?

— » Pas pour long-tems, Monsieur?

— » Mais, pour une heure au moins; il faut que vous alliez porter cette lettre dans le faubourg Saint-Antoine.

— » Mais, Monsieur, mon dîner? Madame m'a dit que Monsieur votre père et sa mère venaient dîner avec vous, comment ferai-je? il n'y aura rien de prêt; pourquoi n'envoyez-vous pas vos clercs? c'est leur affaire et non la mienne.

— » Les deux clercs sont en course.

— » Mais, Monsieur....

— » Marianne, obéissez, dit Jules en prenant un air sévère; cette lettre est très-pressée, vous allez la porter de suite. »

Et tout en grommelant, Marianne prit la lettre du bout des doigts, la mit dans son estomac, ôta son tablier de cuisine, qu'elle jeta avec humeur, et se mit à courir à toutes jambes en murmurant : mes pauvres pigeons! je suis sûre qu'ils seront tout brûlés.

Tout le monde est éloigné, se dit Jules, l'occasion est favorable, il faut en profiter.

Il sortit en courant, alla droit à un commissionnaire qu'il vit au coin d'une rue et l'amena avec lui chez le mécanicien, qu'il paya, et ensuite il aida le porte-faix à charger sur ses épaules ce mécanisme de douleur.

Hâtons-nous, lui disait-il en route, et je vous paierai double.

Aussi ils arrivèrent à sa porte tout suans, tout haletans.

Jules porta ses regards de tous côtés; bon, se dit-il, personne n'est arrivé, montons vite!

— » Posez cela à la porte; maintenant je

vous remercie, je n'ai plus besoin de vous, voilà pour votre peine » et il le paya.

Ensuite il ouvrit sa porte, transporta lui-même le jeu dans son cabinet, et à peine y était-il que l'on sonna; c'était Amélie qui revenait.

— « Qu'as-tu donc, Jules? tu es tout couvert de sueur.

— » Oh! ce n'est rien,.... c'est....

— » Mais où sont donc tes deux jeunes gens?

— » Ils sont en course. »

Et Amélie alla à la cuisine.

— « Oh! mon Dieu, s'écria-t-elle, Jules, comme cette Marianne est insupportable, je suis sûre qu'elle est sortie; je lui avais tant recommandé de soigner le dîner! elle sait que nous avons du monde aujourd'hui.

— » Je l'ai envoyée aussi en course.

— » Mais qu'est-ce que cela veut donc dire? tout le monde est en course et je te trouve seul, tout essoufflé, et la sueur te tombant à grosses gouttes.

— » Vois-tu, mon amie! j'avais des commissions très-pressées à faire faire; j'aime

être exact, et pendant que la cuisinière était sortie, j'étais à la cuisine à veiller aux fourneaux ; le charbon est sans doute cause de cette sueur.

— » Cela ne m'étonne plus, tu as tant fait de feu que les pigeons sont tout brûlés.

Jules vit avec le plus grand plaisir que sa supercherie avait réussi; il s'essuya le visage, retourna dans son cabinet, disposa sa roulette de manière qu'elle ne pût être aperçue, la couvrit de livres et de papiers, sortit ensuite en ayant soin de fermer la porte à double tour, et, contre ses habitudes, il en mit la clef dans sa poche.

M. Ménard et Mme Bellemont se rendirent à l'invitation d'Amélie.

Jules, qui ne se possédait pas de joie du talisman qu'il tenait renfermé dans son cabinet, fut pendant tout le repas d'une gaieté et d'une amabilité charmantes.

Son père le regardait souvent avec des yeux où se peignait toute sa tendresse; mon fils est enfin heureux, pensait-il; son âme maintenant est calme; elle n'est plus dévorée

par sa passion, il a su la maîtriser; une satisfaction intérieure et la prospérité dans ses affaires en sont les fruits.

Les mêmes idées souriaient à Amélie et à sa mère; par leurs regards ils semblaient se les communiquer mutuellement.

Le pâté de M. Trézel fut trouvé excellent; on but plusieurs fois à sa santé, en assurant qu'il était impossible d'en trouver d'aussi bon chez Chevet.

Les parens de Jules se retirèrent peu de tems après le dîner.

Ce départ aussi prompt, que Jules eût vu avec la plus grande peine il y a quelques jours, lui fit cette fois le plus grand plaisir; aussi il se garda bien de les retenir.

A peine avaient-ils franchi le seuil de la porte qu'il dit à sa femme : « Amélie, j'ai un mémoire très-pressé à rédiger ; aussi je suis bien content que nos parens soient partis, je vais m'enfermer dans mon cabinet, car il ne faut pas que je sois interrompu, et n'importe qui viendra me demander, on répondra que je n'y suis pas.

— » Travailleras-tu bien tard? lui dit Amélie.

— » Probablement. »

Les deux époux s'embrassèrent; Amélie fit une petite moue en pensant que ce soir encore le piano serait laissé de côté; mais ses occupations l'exigent, pensa-t-elle, il faut bien m'y résoudre.

Jules entra dans son cabinet et en poussa la porte, qu'il ferma aux verroux.

Maintenant, se dit-il, je puis tout à mon aise calculer les chances du jeu de cet homme; voyons,... commençons;... et la roulette fut débarrassée des papiers et des livres qui l'encombraient.

Il prit une plume et un morceau de papier, qu'il posa à côté de lui.

Ses mains saisirent avidement une petite bille d'ivoire et la palpèrent avec ivresse.

Tour à tour banquier et joueur, tantôt sa main imprimait un mouvement de rotation à la roulette, et lançait la petite bille d'ivoire, tantôt il marquait sur le papier le résultat du coup.

Il fit la même manoeuvre, sans s'interrompre, pendant plus d'une demi-heure, après quoi il se mit à calculer sur le papier, sur lequel il marquait les coups; il regarda ensuite à sa montre; cinq cents francs de bénéfice en une demi-heure;... mais ce jeu est impayable; je ne puis en croire mes yeux; voyons,.... continuons;... et il recommençait le même manége avec plus d'acharnement encore; enfin, à dix heures du soir, il était encore devant sa roulette, les yeux rouges, le visage en feu et la langue desséchée; je meurs de soif, pensa-t-il, et il n'y a rien ici pour me désaltérer.... mais c'est égal, je ne veux pas me déranger; d'ailleurs, Amélie pourrait venir pendant que j'irai boire! j'ai manqué de précaution, demain j'aurai soin d'apporter une caraffe d'eau....

Minuit sonna; c'est assez, dit-il, maintenant récapitulons.

O ciel! huit mille francs de gain en six heures;... mais c'est un prodige.... cet homme est un Dieu;... et il se livrait à toutes les convulsions d'une joie effrénée.

Malgré lui, il riait aux éclats en se tordant les mains; et son pied repoussait avec dédain les livres que, dans sa folie, ses mains jetaient à terre.

Allons! il faut aller me mettre au lit, j'essaierai encore demain.

Et il allait à la porte; la main sur le verrou, il jetait encore un regard de complaisance sur la roulette, et sa vue le ramenait bientôt près d'elle; si j'essayais encore quelques coups, se disait-il,... et le flambeau d'une main, la petite bille blanche de l'autre, il redevenait joueur et banquier, et ses nouveaux gains imaginaires le livraient à de nouvelles convulsions de joie.

Six fois il était allé vers la porte, et six fois il était revenu vers la roulette, dont il ne pouvait s'arracher; enfin, à la septième, accablé de sommeil, ses yeux appesantis se fermèrent, et le flambeau s'échappa de sa main; le bruit qu'il fit, en tombant, le réveilla; il se frotta les yeux, ramassa le flambeau à tâtons; et se trouvant dans l'obscurité, force lui fut d'aller se coucher.

Amélie, fidèle à la recommandation qu'il lui avait faite de ne pas l'interrompre, s'était mise au lit, s'abandonnant aux douces illusions que le changement de son mari lui faisait concevoir.

Jules ralluma sa chandelle à la veilleuse, qui brûlait encore, et s'approchant du lit, il contempla les jolis traits de sa femme; comme elle est belle! se dit-il, ô charmante Amélie! que tu mérites d'être heureuse! que la fortune te parant de ses atours, ajouterait de grâces à tes charmes! Ah! si un jour je pouvais!... et un long soupir s'échappa de sa poitrine....

Dès la pointe du jour, il fut sur pied; il s'était levé bien doucement pour ne pas réveiller Amélie, et était allé bien vite se renfermer dans son cabinet, pour se livrer de nouveau à ses chimériques essais contre les caprices de la fortune. Quel ne fut pas l'étonnement d'Amélie, lorsqu'ouvrant les yeux, elle ne vit pas son mari à ses côtés! Oh! mon Dieu! pensa-t-elle, il ne se sera pas couché; aussitôt, sautant en bas de son lit,

elle passa promptement une robe, et alla à la porte du cabinet, qu'elle trouva fermée.

Oh ciel! je suis sûre qu'il travaille encore; « Jules! mon ami! » cria-t-elle en frappant légèrement, et d'une voix dont les sons tendres et inquiets peignaient son anxiété.

Grands dieux! c'est Amélie, dit Jules, et, tout saisi, il laisse échapper de sa main la petite bille blanche qu'il s'apprêtait à mettre en mouvement.

— « Jules! Jules! répétait sa femme, tu travailles trop, mon ami, cela te fera mal. »

Si elle venait à regarder par le trou de la serrure, pensa-t-il, je serais perdu. Il prit un livre, marcha sur la pointe des pieds, et l'appliqua contre la serrure, près de laquelle il le contint, en étendant le bras dans toute sa longueur, et se tenant le plus éloigné qu'il lui était possible.

— « Jules! réponds-moi donc, mon ami! tu n'es pas venu te coucher; si tu ne dors pas tu tomberas malade, bien certainement.

— » Que veux-tu? lui cria Jules, en feignant de ne l'avoir pas entendue.

— » Je veux que tu viennes te reposer quelques instans.

— » Mon amie, je t'en prie, lui répondit-il avec un peu d'humeur, laisse-moi; je t'avais priée de ne pas m'interrompre; d'ailleurs, j'ai dormi assez long-tems.

— » Tu as assez dormi! et tu n'es pas venu te coucher?

— » Mais si; tu dormais lorsque je me suis mis au lit, et tu n'étais pas encore réveillée lorsque j'en suis sorti, voilà pourquoi tu ne t'en es pas aperçu. »

Je suis sûre qu'il me trompe, pensa Amélie en s'en allant; oh! mon Dieu, s'il allait tomber malade.

Et Jules, pour prévenir la curiosité de sa femme, dans le cas qu'elle serait tentée de revenir, boucha le trou de la serrure avec un morceau de papier qu'il y introduisit; et, entièrement rassuré, il ramassa la petite bille blanche, et continua son manége.

Ce fut pendant huit jours sa seule occupation; il négligeait toutes ses affaires pour s'y livrer entièrement, et en abandonnait le

soin à ses clercs, qui, de leur côté, n'y apportaient pas beaucoup de zèle; entièrement absorbé par cette idée, à peine prenait-il le tems de manger, et passait une partie des nuits à cette manœuvre, qui, par sa continuité et l'opiniâtreté qu'il y mettait, devenait très-fatigante.

Son épouse, désolée que ses représentations, ses prières, ne pussent l'empêcher de travailler avec une ardeur qui détruisait sa santé, résolut de s'adresser à M. Ménard; elle espérait que les remontrances de son père auraient plus de succès que ses prières.

Après déjeûner, elle se rendit chez lui; le père de Jules fut d'abord effrayé de son air triste; il craignit encore quelque catastrophe.

— » Quelle nouvelle venez-vous m'apprendre? vous avez l'air tout consterné, lui dit-il.

— » Rassurez-vous, répondit Amélie, c'est tout autre motif que celui que vous présumez sans doute, qui cause ma tristesse et m'amène près de vous.

— » Qu'y a-t-il donc? reprit M. Ménard, rassuré par les paroles de sa belle-fille; venez-vous vous plaindre que Jules ne vous aime pas? oh! je vous avertis d'avance, si c'est cela, je ne vous croirai pas.

— » Vous en êtes bien éloigné; Jules m'aime trop, au contraire....

— » Ah! par exemple, voilà du nouveau, une femme qui se plaint que son mari l'aime trop.... mais comment donc cela?

— » Oh! bien certainement, il m'aime trop;... vous connaissez le cœur de mon Jules.... Sans doute, plein de regrets douloureux d'avoir dissipé au jeu tout ce que nous possédions, il veut, à force de travail, réparer ses pertes; il s'imagine sans doute que je serais bien plus heureuse si j'étais plus riche; oh! s'il savait combien il se trompe! comme je détesterais des richesses qui seraient le prix de sa santé... Oui, Jules se charge de bien plus d'affaires qu'il ne peut en suivre; il s'accable de travail, il en tombera malade, j'en suis sûre.... Cette idée me désole.

— » Excellente femme,... dit M. Ménard avec une émotion sensible;... mais Jules ne fait que son devoir; il a dissipé votre fortune, il doit faire tous ses efforts pour la recouvrer; s'il n'agissait pas ainsi, quels reproches un jour n'auriez-vous pas à lui faire, lorsque vos enfans,... car vous en aurez sans doute, Amélie?

— » Oh! oui, reprit avec joie la jeune femme, bientôt je serai mère....

— » Eh bien! cet enfant, vous l'aimerez, vous le chérirez, et quelle ne serait pas votre douleur de mère, si vous n'aviez pas les moyens de lui donner une éducation convenable? vous vous rappelleriez alors les écarts de votre mari, et sur eux vous verseriez des larmes de sang; vous l'accableriez de justes reproches; vous lui diriez...

— » Oh! je ne lui dirai rien;... que Jules travaille, mais qu'il travaille modérément;... qu'il ne détruise pas sa santé; il est si changé depuis huit jours! cela n'est pas étonnant; il se renferme nuit et jour dans

son cabinet, ne mange pas, se prive de sommeil; ses joues sont retirées, pâles; ses yeux tout abattus; il m'arrache l'âme lorsque je le regarde; mon Dieu, s'il venait à mourir.... de grâce, mon bon père, ne me refusez pas,... ayez pitié de mes larmes; dites à Jules de ne pas tant travailler, de se ménager; je l'en ai déjà mille fois supplié; mais il ne m'écoute pas; vous, il vous écoutera, j'en suis certaine; oh! promettez-moi de lui en parler. »

Et en même tems la jeune femme pressait avec force les mains du vieillard, qu'elle couvrait de ses larmes et de ses baisers.

— « Calmez-vous, Amélie, ne pleurez pas, dit M. Ménard en essuyant les pleurs de sa belle-fille, je verrai Jules et je l'engagerai à se modérer, je vous le promets.

— » Oh! quel bonheur! car, vous, il vous écoutera.... »

Amélie se retira la joie dans l'âme; ô charmante enfant, lui dit son beau-père en l'embrassant lorsqu'elle s'en allait, que Jules ne joue plus, et vous serez dignes l'un de l'autre.

M. Ménard voulant tenir la promesse qu'il avait faite à Amélie, alla le lendemain chez son fils; Jules était encore renfermé dans son cabinet lorsqu'il entendit sa femme qui l'appelait : Jules! Jules! voilà ton père, ouvre donc, il veut te voir.

Ces paroles firent sur lui l'effet d'un coup de foudre; il renversa la roulette, jeta dessus, avec précipitation, des livres, des papiers, enfin tout ce qu'il trouva sous sa main qui pût servir à la couvrir et à la dérober aux regards; il ouvrit ensuite son cabinet, et sortit avec l'hésitation et le trouble d'un homme qui vient de commettre un crime.

Son père venait à lui et se préparait à entrer dans son cabinet.

Allons au salon, dit-il en retirant la main que M. Ménard avait déjà posée sur la clef, nous serons beaucoup mieux; mon cabinet est tout bouleversé; à peine trouverions-nous de la place pour nous y asseoir.

M. Ménard trouva effectivement son fils très-changé; en entrant, il s'était entendu avec Amélie pour qu'elle les laissât seuls, et

sitôt qu'elle fut éloignée, il lui en fit l'observation.

Jules n'osa, pas devant son père, attribuer l'altération de ses traits à son travail; il prétexta une indisposition.

— « Tu me trompes, Jules, lui dit M. Ménard, j'en connais la source; tu passes toute la journée et une partie de la nuit à travailler dans ton cabinet; Amélie est venue me voir et m'a tout avoué; la pauvre enfant, alarmée de l'altération de tes traits, s'est jetée tout en pleurs à mes pieds, en me conjurant de te dire de te modérer, de ménager ta santé, et m'assurant que ses prières à cet égard ont été vaines; tu as tort, Jules, les excès en tout son nuisibles; je suis cependant loin de t'en faire des reproches; cela prouve ton bon cœur, ton repentir; tu brûles de réparer le mal que tu as fait, je t'en félicite, mon ami ! je n'en attendais pas moins de toi ; mais Jules, que ton travail soit plus modéré, car tu pourrais tomber malade, et le chagrin qu'en éprouverait Amélie serait bien au-dessus de celui qu'elle

a ressenti à la perte de son argent ; elle t'aime tant; oh! si tu avais vu ses larmes, ses prières; elle offrait à mes pieds le tableau le plus touchant, le modèle de l'amour conjugal;... si tu as trop d'occupations, pourquoi ne prends-tu pas quelqu'un capable de bien te seconder? mais, je te le répète, ménage-toi; ne ravis pas surtout au sommeil le tems que tu dois lui consacrer; les résultats en pourraient être bien fâcheux; si tu tombais malade, tes affaires en souffriraient, et par cela même, tu manquerais le but que tu t'es proposé.... Jules, j'ai assuré à ta femme que je ne te quitterai que lorsque j'aurai obtenu de toi la promesse que tu te ménageras;... me la donnes-tu?

Jules écoutait son père en baissant les yeux; il s'avouait intérieurement qu'il ne méritait pas ces éloges et ces tendres reproches.

— « Oui, mon père, lui répondit-il d'une voix faible, je vous promets que je ne veillerai plus si tard.

— » Que cette nouvelle va rendre heureuse ton Amélie; mais surtout songes à

l'accomplir, je viendrais m'en informer; adieu.»

A peine son père fut-il sorti que Jules rentra dans son cabinet; mais cette fois il laissa la roulette en repos. Il faut, se dit-il, que je fasse la récapitulation de tous les bénéfices que j'aurais eus depuis huit jours, en suivant la marche du jeu de cet homme, si j'eusse réellement joué.

Et il se mit à calculer :

Cent trente mille francs de gain, et je n'ai sauté (1) que trois fois à vingt-deux mille francs chaque, ce qui ne fait que soixante-six mille francs de perte; en retranchant ces vingt-deux mille francs de perte des cent trente mille de gain, il me reste évidemment

---

(1) Beaucoup de lecteurs sont assez sages, je pense, pour ne point fréquenter le jeu de la Roulette, et sans doute sont étrangers aux termes et usages de ce jeu. Il est donc nécessaire, pour leur intelligence, d'indiquer le sens que les joueurs donnent au mot *sauter*.

Quel que soit le système de jeu adopté par un joueur, il ne peut jouer d'un coup au-delà de douze

un bénéfice net de soixante-quatre mille francs.... C'est vraiment admirable; que cet homme est heureux de pouvoir jouer ce jeu... mais maintenant que je le connais, pourquoi ne pourrai-je pas le jouer comme lui?... oh! que je suis fou! et quatre-vingt mille francs, où diable les prendrai-je? je suis né pour le malheur!.... dix mille francs que mon père m'a donnés, dix mille francs que j'ai amassés depuis, tout cela ne fait que vingt mille francs, et pour aller à quatre-vingt mille, il y a loin;... allons, il n'y faut pas penser;... pourtant, ma belle-mère possède encore cinquante à soixante mille francs, si elle voulait me les prêter;... oh! je lui en payerais les intérêts! qu'est-ce que cela peut

mille francs; ainsi donc, lorsque dans son jeu ses pertes précédentes le contraignent à élever sa mise à cette somme, et qu'il perd encore cette dernière mise, on appelle cela sauter, parce qu'alors il ne peut plus doubler et conséquemment récupérer d'un seul coup, ses pertes, qui s'élèvent de vingt-deux à vingt-quatre mille francs, selon sa manière de jouer. *(Note de l'Auteur.)*

lui faire, qu'elle place son argent chez moi ou chez un autre, pourvu qu'elle en touche régulièrement les intérêts, qui ne m'embarrasseraient pas beaucoup à payer, avec un gain aussi considérable que celui que je ferais; oui, mais quel usage lui dirais-je que je veux faire de cette somme? je ne lui dirai pas que je veux l'employer à ruiner les banquiers de la roulette; elle ne me croirait pas, elle refuserait de se rendre à l'évidence;... mais oui... je lui dirai que je veux prendre des actions dans une entreprise qui rapporte cent pour cent; et en lui disant cela je serai bien modeste; car ce sera plutôt mille pour cent;... allons, c'est entendu, je vais en parler à Amélie, je verrai ce qu'elle m'en dira.

Et Jules sortit de son cabinet, alla au salon où était Amélie, qui fut tout étonnée de son air gai et de ce qu'il venait s'asseoir à côté d'elle; voilà, pensa-t-elle, le résultat de la visite de son père; oh! que j'ai eu une bonne idée de l'engager à venir.

— « Tu t'es donc décidé à ne point te

tuer, lui dit-elle en pétillant de joie, te voilà donc enfin raisonnable?

— » C'est que j'ai entièrement terminé; les huit jours pendant lesquels je me suis enfermé dans mon cabinet, ont été employés à calculer les gains probables d'une bien belle entreprise, et je me suis convaincu qu'ils seront considérables; on m'a proposé de m'y associer en commandite seulement, et je regrette bien d'être obligé de refuser; mais je n'ai point assez d'argent; j'aurais en si peu de tems récupéré mes pertes; Amélie, tu m'as donné déjà de grandes preuves de ton amour, et je vais encore en exiger une qui te coûtera beaucoup, peut-être; mais il ne faut pas que tu me refuses.

— » Que veux-tu dire?

— « Que tu décides ta mère à me confier tous les fonds dont elle peut disposer pour placer dans cette entreprise.

— » Jules, oh! que me demandes-tu là?

— » Une chose bien naturelle et qui peut faire notre fortune et augmenter celle de Mme Bellemont.

Jules s'évertua à donner à sa femme une explication fabuleuse de la prétendue entreprise; il cherchait à lui démontrer les bénéfices énormes qui en jailliraient infailliblement.

— » Je n'y comprends pas grand chose, lui répondait ingénieusement Amélie ; je m'entends si peu aux affaires! mais c'est égal, puisque tu le dis, ce doit être bien avantageux.

— » Eh bien! iras-tu chez ta mère?

— » Oh Jules! je n'oserai jamais... Ma mère n'y consentira pas; elle craindra....

— » Que je les joue encore? c'est cela que tu veux dire? interrompit Jules, accompagnant ces paroles d'un sourire amer.

— » Oh! non : mais si cette entreprise ne réussissait pas, ma pauvre mère serait plongée dans la plus affreuse misère... réfléchis bien, Jules.

— » J'y ai réfléchis huit jours et huit nuits; j'ai tout combiné, et il en est résulté ma conviction intime que les bénéfices seraient énormes et certains...

—» Oh! je n'oserai jamais....

—» Amélie, tu ne m'aimes plus?

—» Jules, oh! peux-tu dire cela? reprit-elle, en prenant la tête de son mari avec ses deux jolies petites mains, et lui imprimant mille baisers... je donnerai ma vie pour toi.

— » Eh bien! surmonte donc une crainte puérile; que ce soit par toi encore que soit dissipé le seul nuage qui obscurcit mon bonheur... dès que j'aurai réparé les pertes que j'ai faites, il sera pur, et rien ne pourra le troubler.

— » Eh bien! j'irai, Jules.

— » Oh! femme divine, que ne te dois-je pas? tu es un ange.

— » Mon ami, accorde-moi toujours ton amour et je serai bien amplement récompensée.

Le lendemain Amélie alla chez sa mère, qui jeta d'abord les hauts cris à la demande qu'elle lui fit de confier son argent à Jules. Mais elle employa tant de prières, tant de larmes; elle plaida la cause de Jules avec une grâce, une persuasion, à laquelle cette faible

mère ne put résister : elle savait d'ailleurs que Jules ne manquait pas de tact et de perspicacité, et elle se rassurait en pensant qu'il ne pouvait y avoir de risque à confier son argent aux chances d'une entreprise dont il assurait le succès; car, pensait-elle, il n'y a que le jeu qui puisse l'induire en erreur.

Tu diras à ton mari qu'il vienne me voir, je l'attends. Sans répliquer un seul mot, tant la joie étouffait sa voix, Amélie courut chez elle à toutes jambes.

— » Jules! Jules! va chez ma mère; elle t'attend; cours vite, mon ami, j'ai presque réussi. Oh! que je suis heureuse! et elle sautait comme une folle au cou de son mari, qui, sans demander d'autres explications s'échappa de ses bras, et courut chez Mme Bellemont. Il lui fit la même fable qu'à Amélie; mais il fut plus éloquent, plus persuasif encore, et sa belle-mère ne doutant plus de la véracité de son exposé, lui promit qu'elle lui livrerait ses fonds dans le plus bref délai, et qu'elle allait faire toutes ses dispositions pour les retirer des maisons où elle les avait placés.

Quinze jours après, Jules était possesseur des quatre-vingt mille francs tant désirés; Mme Bellemont lui avait remis cinquante mille francs, et pour compléter la somme, il avait souscrit pour dix mille francs de lettres de change.

Je les possède donc enfin, ces quatre-vingt mille francs! s'écria-t-il en jetant un œil de concupiscence sur le porte-feuille qui les contenait; oh! oui, il y a bien là quatre-vingt mille francs;.... mais, que dis-je, quatre-vingt mille francs! c'est une mer de richesses, ce sont des flots d'or! et il gambadait, sautait comme un fou, frappait le bureau de son poing, reprenait son porte-feuille, qu'il portait à ses lèvres, et le couvrait de baisers.

Qui eût jamais reconnu, au milieu de ces extravagances, l'homme dont l'éloquence touchante avait arraché des larmes à tout un auditoire?

Oh! épouvantable démon du jeu, que ta puissance est terrible!

A cet instant même, Jules mit son porte-

feuille dans sa poche, et sortit en disant à Amélie qu'il allait s'entendre pour l'emploi de ses fonds, avec les principaux actionnaires dans l'entreprise dont il lui avait parlé.

Bientôt il fut au Palais-Royal; en apercevant le funeste n° 36, il tressaillit involontairement, et en montant l'escalier, son cœur se resserra; ce fut en vain qu'il chercha à surmonter le malaise intérieur dont il fut saisi. Il entra cependant dans la première pièce, déposa son chapeau entre les mains d'un garçon commis pour les recevoir, et en reçut en échange une petite plaque d'os portant un numéro; ensuite, sa main fit tourner sur ses gonds une porte recouverte de serge verte, encadrée par des petits clous dorés, et il se trouva dans les salles de jeu.

Malgré qu'il fût à peine une heure, les tables étaient entourées de joueurs; Jules en fut contrarié, parce qu'il ne pouvait s'approcher du premier rang, qui seul était assis sur des chaises, position qui lui devenait d'autant plus nécessaire, que pour suivre la

marche du jeu de l'homme aux moustaches grises, il lui était indispensable d'être placé de manière à pouvoir prendre des notes, ce qui eût été impossible s'il se fût mêlé parmi les joueurs, se tenant debout; car à chaque instant ils se remuaient, se poussaient, allongeaient le bras, tantôt pour placer leur mise sur le tapis vert, tantôt pour en retirer l'argent qu'ils venaient de gagner.

Il fit en vain plusieurs fois le tour des salles; il ne vit aucune place à chaise vacante; enfin, après avoir bien examiné pendant près d'une demi-heure, il aperçut à une de ces places un vieillard, dont la pâleur et les regards sombres exprimaient le désespoir.

Cet homme aura bientôt tout perdu, pensa Jules; s'il quitte sa place, je tâcherai de m'en emparer; il s'approcha du vieillard, et, après bien des efforts, il se trouva placé derrière lui.

En ce moment, la voix lugubre du banquier faisait entendre ces mots : *dix-huit, rouge, pair et impasse.*

C'est fini, s'écria le vieillard en se levant de sa chaise; Jules, attentif au moindre de ses mouvemens, avait retiré de sa poche une pièce de cinq francs, qu'il jeta rapidement sur le tapis; acte d'usage, lorsqu'un joueur prend la place d'un autre qui se retire; cette pièce tomba en même tems que celle d'un joueur assis près de la place vacante; les deux concurrens se regardèrent d'un air de défi; on eût dit deux oiseaux de proie prêts à se déchirer.

— « Mais, Monsieur, j'ai retenu la place, dit le joueur à Jules, qui déjà se mettait en position de s'asseoir.

— » Vous voulez sans doute plaisanter, Monsieur? répondit Jules.

— » Non, certainement; ma pièce est arrivée la première.

— » C'est un fait que l'on pourrait contester; mais, d'ailleurs, vous devriez savoir qu'il est dit légalement *non bis in idem.*

— » Je ne sais pas ce que cela veut dire.

— » Cela veut dire, Monsieur, qu'un

joueur qui a une place n'en a pas besoin d'une autre; conséquemment....

— » Mais, Monsieur, si je l'ai retenue pour un ami?

— » Les procurations, ici, Monsieur, sont de nul effet; chacun y est pour son propre compte, et conséquemment.....

Silence! silence! ou sortez, s'écrièrent plusieurs personnes impatientes de voir leur argent devenir la proie de la roulette, dont cette discussion avait interrompu le cours.

Le joueur, étonné de la profonde logique de Jules, et intimidé par les murmures, abandonna ses prétentions sur la place.

— » Monsieur de la chambre (1), s'écria Jules, des cartes! alors, un petit homme vint à lui, lui donna une forte épingle et quelques cartes sur lesquelles étaient tracées des raies rouges et noires.

---

(1) Nom que l'on donne aux garçons de salle qui apportent des rafraîchissemens et distribuent des cartes disposées de manière que le joueur puisse y marquer le résultat de chaque coup.

Ces précautions prises, il promena ses regards sur tous les joueurs; mais il n'aperçut point l'homme aux moustaches grises.

Il sortit de son porte-feuille quelques billets de banque, et tous les regards se portèrent sur lui.

Il en changea un, et ce ne fut qu'en tremblant que sa main posa sa première mise.

Il gagna, et la fortune s'opiniâtra tellement à le favoriser, qu'au bout de quatre heures, les pièces d'or et d'argent provenant de son gain, formaient déjà de nombreuses piles étalées devant lui; une multitude de joueurs ou spectateurs s'était portée de son côté; ils examinaient attentivement sa manière de jouer, et en voyant qu'il réussissait toujours, ils furent presque persuadés que le secret de ruiner ces maisons avait enfin été trouvé, et ils regardaient Jules avec des yeux où se mêlaient l'admiration, la surprise et l'envie.

— « Si j'étais à la place de Monsieur, dit un de ses voisins, je me contenterai d'un aussi joli petit gain pour aujourd'hui, et je me retirerais, car la chance a bientôt tourné.

Jules fut frappé de l'excellence de ce conseil, qu'il se mit en devoir de suivre. »

Il remplit ses poches de l'or qu'il avait devant lui, se leva, et, en traversant la foule de ses admirateurs, il ne put dissimuler la joie qui brillait dans ses yeux; les spectateurs qui s'étaient groupés à l'entour de lui se dispersèrent, et beaucoup d'entr'eux, entraînés par la curiosité, le suivirent et sortirent avec lui.

— « Monsieur, vous jouez avec un sang-froid admirable, lui disait l'un d'eux pendant le tems qu'il réclamait à la porte son chapeau.

— » Vous avez un jeu qui paraît infaillible, lui disait l'autre. »

— Un troisième s'écriait; « il faut une tête bien organisée pour saisir à propos toutes les chances de ce jeu. »

Ce fut au milieu de ces éloges, de ces exclamations que Jules descendit l'escalier; il n'y répondait que par monosyllabes; car sa joie l'empêchait de s'exprimer, et il ne pouvait retenir le rire qui s'échappait de sa bouche.

Enfin, il se trouva à la même place que celle où était l'homme aux moustaches grises le jour où il le vit expliquant ce jeu, qui venait de lui être si avantageux; comme lui, il fut bientôt entouré de ces innombrables badauds, dont Paris fourmille, qui toujours embarrassés de leur tems et de leur personne, admirent niaisement et la bouche béante, le moindre objet qui s'offre à leurs regards.

Il est peu d'hommes d'esprit dont l'amour propre ne soit flatté, même par l'éloge des sots; aussi, Jules éprouva-t-il d'abord quelques mouvemens de vanité à la vue de ces hommes qui l'entouraient, l'accablaient de questions plus saugrenues les unes que les autres, et recueillaient chacune de ses paroles avec la même avidité que s'il eût été un oracle; mais bientôt, honteux du rôle qu'il jouait sur cette marche, exposé aux regards de tous les passans, il s'exquiva, non sans peine, et monta dans un cabriolet après avoir donné son adresse au conducteur.

Pendant le trajet, mille idées l'agitèrent;

elles se heurtaient et s'entre-choquaient dans son esprit, qu'elles traversaient avec la rapidité de l'éclair; tantôt il pensait à Amélie, à l'or qu'il venait de gagner, à celui qu'il gagnerait encore; il achetait déjà des châteaux, des fermes, montait sa maison, éclipsait les plus riches par sa brillante livrée, et les plus magnifiques par ses fêtes somptueuses; il pensait aussi à la gloire qu'il allait acquérir en prêtant le secours de son éloquence à ceux qu'un pouvoir despotique chercherait à opprimer; tantôt il tirait de ses poches une poignée d'or, qu'il regardait avec ivresse, et pressait dans ses mains, avec convulsion; et ces illusions de grandeur, de richesse et de gloire, lui donnaient la vivacité et la pétulance du salpêtre; aussi, il faisait des bonds qui, imprimant une secousse violente au cabriolet, étonnaient le conducteur, qui se persuada qu'il y avait quelque chose de dérangé dans sa cervelle.

Lorsque Jules entra chez lui, le couvert était mis; Amélie l'attendait pour dîner, et ils se mirent de suite à table; les fortes émo-

tions d'une joie excessive, ainsi que celles des grands chagrins, détruisent l'appétit; Jules ne mangeait pas et pensait.

— « Qu'as-tu donc à toujours réfléchir? disait Amélie.

— » Oh! reprenait-il, je pense à notre avenir; il sera bien brillant! ces quatre-vingt mille francs vont être la source de trésors immenses; et tout cela, Amélie, t'appartiendra; car, c'est à toi que je devrai tout; le croirais-tu, cet argent m'a déjà rapporté plus de huit mille francs de bénéfices, et tous les jours il m'en rapportera autant.

— » Tu plaisantes? Jules.

Jules, sans répondre, vida ses poches et couvrit la table d'or.

Amélie, tout stupéfaite, ne pouvait proférer un mot.

— » Oui, tous les jours j'en aurai autant, lui répéta Jules en s'emparant de ses mains; mon Amélie, il n'en faut parler à personne, pas même à ta mère; laisse-moi amasser une fortune considérable, et alors j'étalerai mes richesses.

— « Mais Jules, d'où vient cet or?

— » C'est un secret que je dois aussi te cacher; qu'il te suffise de savoir que je n'ai point à rougir des moyens qui me le procurent; il est le fruit de grands calculs et de combinaisons profondes.

— » Tu me saisis d'étonnement.

— » Et je te comble de richesses; mais, je te le répète, ne parle de rien à ta mère; l'énormité de mes gains lui ferait faire sans doute de fausses suppositions qui pourraient tout entraver. »

Amélie si simple, si naïve, ne poussa pas plus loin ses réflexions, et promit de ne rien dire à sa mère; et quelques instans après elle partageait toutes les illusions de son mari, tant elle avait confiance dans tout ce qu'il lui disait.

Le lendemain, Jules ne manqua pas de retourner au n° 36, et comme il y arriva avant que le jeu fût commencé, il s'empara, sans aucun obstacle, d'une des places du premier rang.

Ce jour-là la fortune lui fut aussi favo-

rable que la veille, et il se retira avec un gain au moins aussi considérable, ce qui le confirma dans l'opinion que le jeu de l'homme aux moustaches grises était infaillible.

Lorsqu'il fut arrivé chez lui, un de ses clercs lui rendit compte des personnes qui étaient venues. M. Trézel s'était plaint amèrement de la négligence qu'il apportait à ses affaires; il avait été cause, en ne se présentant pas à l'audience, qu'il avait perdu deux procès, dont il fallait interjeter appel. Un autre était venu s'informer de la position de ses affaires, dont il n'entendait plus parler; et deux riches propriétaires avaient apporté des pièces relatives à une affaire importante, dont ils le priaient de vouloir bien se charger.

— « M. Trézel m'ennuie, répondit Jules avec aigreur, il croit que je n'ai qu'à penser à ses affaires; s'il revient, vous lui direz qu'il me ferait plaisir de retirer ses pièces; que je crains que des affaires bien plus importantes ne me forcent à négliger les siennes. Et vous

remettrez à ces deux propriétaires celles qu'ils m'ont apportées, en leur présentant mes regrets de ne pouvoir m'en charger.

— » Mais, Monsieur, c'est une bien belle affaire.

— » C'est fort possible, mais j'ai tant d'occupations, que je ne puis m'en charger.

— » Cependant, Monsieur, voilà plusieurs jours que nous restons à rien faire; vous oubliez sans doute de déposer sur notre bureau le travail que vous nous avez préparé.

— » Oh! non, Messieurs, mes occupations sont extérieures, et n'ont aucun rapport avec celles du cabinet, qu'elles me forceront, sans doute, à abandonner entièrement.

— » Si donc quelqu'affaire se présentait, que faudrait-il répondre?

— » Qu'il m'est impossible de m'en charger.

— » Alors, Monsieur, ajouta l'autre clerc, nous vous devenons tout-à-fait inutiles.

— » Oui, fort inutiles; mais cependant il me serait pénible de vous remercier de vos services; si donc vous le désirez, vous pourrez rester, et les mêmes appointemens vous seront comptés.

— » Je vous remercie beaucoup de votre générosité, reprit le premier qui avait parlé; mais comme je dois chercher à m'instruire, et qu'il me serait bien difficile d'atteindre ce but en restant dans l'oisiveté, vous voudrez bien me permettre de chercher une autre place.

— » Je vous demanderai la même permission, ajouta le second.

— » Messieurs, leur dit Jules, j'approuve vos sentimens; ils sont très-louables, ainsi donc à votre loisir. »

Quelques jours après Jules avait remis, à chacun de ses cliens, les pièces qui le concernaient; ses deux clercs ayant trouvé une place, l'avait définitivement quitté, et la domestique avait reçu l'ordre formel de répondre aux plaideurs qui se présenteraient, que Monsieur ne faisait plus d'affaires.

Je serais bien bon, pensait Jules, de me casser la tête à soutenir l'intrigue et la mauvaise foi dans mille et un procès que suscitent la cupidité ou la haine, et cela pour quelques misérables sommes, tandis que tous les jours je puis gagner des monceaux d'or sans autre peine que de rester assis cinq ou six heures. Oui, oui, j'ai fort bien fait de repousser tous ces cliens insipides, dont les sots bavardages me rompaient la cervelle; d'ailleurs, il est évident que dans le même tems je ne pouvais être ici occupé à entendre leurs jérémiades, et au n° 36, si fatal pour les autres et si propice pour moi; il a donc fallu que j'optasse entre ces deux positions, et mon choix n'a pas dû être douteux; aussi ne l'a-t-il pas été, et j'ai fort bien fait.... J'ai dit à ma femme de chercher un autre appartement plus vaste, mieux décoré que celui où nous sommes actuellement; car décemment je ne puis pas rester dans une maison d'aussi chétive apparence, où il n'y a ni remise ni écurie.... A propos d'écurie, il faut que j'aille chez mon carrossier, je vais décidé-

ment lui commander la calèche et le tilbury dont nous avons parlé;... forme toute nouvelle; l'intérieur garni en drap de soie,... pour cela c'est bien entendu; mais ce sont les chevaux qui m'embarrassent, je ne sais si je dois les prendre alezans ou gris-pommelés... Ensuite les meubles... on dit que la marqueterie fait fureur;... cependant le bois de citronnier est fort joli... il est facile de concilier l'un et l'autre.... J'aurai des pièces meublées en marqueteries, et d'autres en bois de citronnier.... Et quelle sera la couleur de ma livrée?... d'abord j'aurai un chasseur, c'est de rigueur... je crois que le gris de perle et le rose hortensia feront le plus bel effet; on n'aura encore rien vu de si élégant, de si frais.... Oh ciel! il est déjà dix heures, il faut que je sorte vite, je n'aurai jamais le tems de faire toutes ces courses avant midi; et cependant je ne veux pas manquer d'arriver au n° 36 à cette heure; toutes les places du premier rang seraient prises, il faudrait que j'attendisse, et cela me ferait perdre du tems.... et de l'or.

Oh ! mon Dieu ! je commence à croire que la fortune puisse être importune.

A midi précis Jules était assis à la place qu'il avait adoptée au tapis vert du n° 36; déjà il était armé de son épingle, et Monsieur de la chambre lui avait apporté les cartes destinées à recevoir la marque de chaque coup.

Depuis huit jours il avait joué d'un bonheur étonnant; ses quatre-vingt mille francs étaient doublés et au-delà; aussi l'inquiétude la plus vive avait saisi tous les suppôts de ces maisons ; un conciliabule fut tenu pour aviser aux moyens de connaître quel était ce jeu qui menaçait de les ruiner; on décida que des hommes que l'on solderait largement, se tiendraient derrière Jules, et étudieraient avec le plus grand soin sa manière de jouer.

— « *Trente-six, rouge, pair et passe* », s'écrie le banquier, et son œil, qui brille d'une joie maligne, suit les mouvemens de Jules, qui retire de son porte-feuille douze billets

de banque de mille francs, et les place sur la couleur noire.

La petite bille blanche a reçu le mouvement qui lui donne son élan; elle tourne avec vitesse d'abord, plus lentement ensuite, et tombe enfin dans une petite case.

— « *Dix-huit, rouge, pair et impasse* », dit le banquier d'une voix aussi sombre que celle d'un juge qui prononce un arrêt de mort, et sa main s'est aussitôt emparée d'un rateau qui ramène à lui les douze billets de banque que Jules vient de perdre.

Il a sauté, murmurèrent entr'eux les spectateurs, qui apportaient à son jeu un intérêt aussi grand que s'ils y eussent eu quelqu'intérêt; cela fait vingt-deux mille francs de perte.

Jules suait à grosses gouttes; il s'essuie le front avec son foulard, et, sans donner aucune marque d'émotion, il recommence son jeu; d'abord il gagne quelques coups; un instant après, la chance lui devenant aussi funeste, il perd encore vingt-deux mille francs; alors ses yeux se troublent, sa raison

s'égare, il joue sans calculer, pour réparer promptement les pertes qu'il vient de faire; mais loin de les réparer, il perd en un moment les gains qu'il avait faits depuis huit jours. Il lui restait encore les quatre-vingt mille francs qu'il avait mis en réserve dans son porte-feuille; il les sort, et, sans compter, place sur le tapis une certaine quantité de billets de mille francs; il perd encore, et alors éperdu, hors de lui, il expose sur ce fatal tapis le restant de ses quatre-vingt mille francs;... un instant après, il ne possédait plus rien....

Ses yeux deviennent hagards, les contractions du désespoir agitent ses traits; il se lève, et ne sait où il va; tous les joueurs, les banquiers le regardent avec l'air d'une pitié insultante; leurs voix bourdonnent autour de lui : on ne peut jouer avec plus de sang-froid; c'est perdre avec un courage héroïque; mais le malheureux n'entend rien, ne voit rien;... il pense à la mort! et ses ongles s'enfoncent dans sa chair.

Il est sorti de cet antre de crimes, et ses

yeux secs, brûlans, ne peuvent supporter l'éclat des lumières qui scintillent de toutes parts dans les galeries du Palais-Royal; cette foule sémillante qui tournoie, leurs bruits, leurs mouvemens, les cris d'enfans, les rires qui viennent frapper ses oreilles, le saisissent d'épouvante; partout il retrouve l'image de la vie, et il court à la mort; à cette vue, ses angoisses sont celles d'un criminel qui, traversant une sálle de bal, apercevrait au bout l'échafaud sur lequel doit rouler sa tête.... Il fuit comme un insensé, heurte, renverse tout ce qui se trouve sur son passage, et ne s'arrête que lorsque ses jambes ne peuvent plus le soutenir.

Il était aux Champs-Élysées; une brise légère agitait légèrement les feuilles, et la lune, argentée, brillante au milieu d'un ciel bleu, attestait le calme de la nature. Jules s'était appuyé contre un arbre, et réfléchissait au genre de mort qu'il devait choisir; tout-à-coup, comme un homme qui vient de prendre une résolution déterminée, il s'éloigne à grands pas; c'en est fait, se dit-il,

je vais me jeter à l'eau; cette idée me flatte, me sourit; je vais rentrer dans le néant; eh bien! je ne souffrirai plus, je vais passer d'un état de souffrance à un état de calme parfait : Pourquoi donc aurais-je peur?... mais je n'ai point peur, au contraire;... je sens que j'ai bien fait; le hasard m'a fait naître sans fortune, j'ai voulu en acquérir une immense; loin de réussir, je me suis réduit à la dernière extrémité; eh bien, maintenant, au lieu de vivre, je mourrai, voilà tout; il ne faut pas un si grand courage pour abréger ses douleurs....

Et il courait avec plus de force encore; l'infortuné cherchait en vain à s'étourdir; ses sensations étaient contraires à ses paroles.

Il dépasse la barrière et arrive au pont de Grenelle; il contemple avec un rire sardonique cette nappe d'eau qui doit être sa sépulture; déjà son pied droit était sur le parapet, et un mouvement de plus, il se précipitait dans l'eau; mais ses forces l'abandonnent; il retombe en arrière, et un ruisseau



de larmes s'ouvre un passage. Amélie!.... mon père!... s'écria-t-il d'une voix entrecoupée de sanglots, je ne vous verrai donc plus;... pauvre femme!... quel va être ton sort maintenant? réduite à la plus profonde misère, avec un enfant que tu vas mettre au monde, que vas-tu devenir? et ta mère, comme elle va me maudire!... et toi, mon excellent père, il a fallu que ma passion dévorât le peu d'argent que tu avais amassé pour adoucir les derniers jours d'une vie sans cesse exposée à mille périls, et qui s'est passée au milieu des campagnes les plus pénibles; oh! oui, je suis un monstre; puisse la nature n'en jamais vomir d'aussi exécrable!... car vous m'aviez donné tous trois votre amour;... mon bonheur, ma joie faisaient le charme de votre existence,.... et moi, infâme criminel, je vous ai dépouillés, livrés à la misère, et je vous donne la mort.... car, vous mourrez tous les trois, vous ne pourrez supporter un coup aussi terrible....

Et les larmes de l'infortuné coulaient avec

plus de force; Amélie! mon père! reprenait-il;oh! comme je sens que je vous aime.... il faut mourir sans vous voir, sans vous embrasser.... ah! pourtant, avant ma mort je voudrais arroser vos pieds de mes larmes de sang;... vous verriez mon repentir;... jour mille fois maudit, où j'ai vu cette homme, dont le venin qui sortait de sa bouche a glissé dans mes veines, et ma replongé dans mon abominable passion.... le misérable! depuis six ans, disait-il, il travaillait à la recherche de ce jeu qui était infaillible; oh! certes, il est infaillible; mais pour conduire à la mort. Je me suis placé dans cette cruelle alternative, ou de terminer mon existence, à cet âge où la vie a le plus de charmes, ou de traîner languissant des jours chargés d'opprobre et de misère; d'avoir sans cesse sous les yeux, une femme remplie de vertus, se desséchant au milieu des larmes et des douleurs;... d'entendre gronder sur ma tête les malédictions de mon père, et les imprécations d'une mère que j'ai ruinée et indignement trompée;... oh! la mort est préféra-

ble; elle ne pourra encore expier mes forfaits.

Il se lève, et exhausse ses bras dans l'attitude d'un homme qui va se plonger à l'eau; mais soudain il les laisse retomber, et ses yeux se fixent sur une ombre qui se dessine et se meut à quelques pas de lui; son esprit se persuade que c'est un homme qui l'a épié et qui veut s'opposer à son dessein;... ne puis-je donc même mourir et abréger mes angoisses? s'écrie-t-il.... et il s'éloigne; tout-à-coup, le bruit que fait un corps pesant lorsqu'il frappe l'eau, retentit à ses oreilles; il se retourne, porte sa vue à la place où il avait aperçu cet ombre;... l'homme avait disparu;... il regarde pardessus le parapet;... à l'endroit où le corps était tombé l'eau bouillonnait encore, et décrivait des cercles qui s'évanouissaient.

C'est un malheureux qui se noie, s'écrie Jules! il faut le sauver....

Dès lors le sentiment de la conservation de son semblable l'emporte sur celui de sa propre destruction; en un instant il s'est dépouillé de ses vêtemens, et bientôt il nage,

plonge et replonge pour rendre à la vie un homme qu'une fatale passion a sans doute réduit au désespoir; mais ses efforts sont inutiles; déjà dix minutes se sont écoulées et il n'a pu rejoindre le corps; il regagne alors le rivage, pousse des cris, court en appelant au secours; à quelques centaines de pas il rencontre des bateliers, les exhorte à sauver la vie d'un malheureux qui se noie, et ceux-ci dirigent leurs barques vers l'endroit qu'il leur a indiqué.

Pendant que les pêcheurs jetaient leurs filets et prenaient toutes leurs dispositions pour retirer le corps, Jules était allé reprendre ses habits; il revint au moment même que les pêcheurs transportaient le cadavre sur le rivage.

Il s'en approche avec effroi; la lune jetait ses rayons pâles sur son visage déjà tout bleu et crispé, par les grimaces de la mort. Ses traits, quoique déjà défigurés, ne paraissent pas inconnus à Jules; ses vêtemens lui rappellent des souvenirs; il s'approche pour mieux examiner, et soudain ses cheveux se

hérissent; il recule frappé de stupeur....

Jules a reconnu l'homme aux moustaches grises; il a reconnu, dans ce cadavre, le joueur qui croyait avoir trouvé le secret infaillible de ruiner les maisons de jeu; il voudrait fuir, mais une force irrésistible le tient attaché devant ce cadavre dont la vue lui fait horreur. Les paroles du vieillard se retracent à sa mémoire, et en jetant un regard de terreur sur cet infortuné, sa langue glacée murmure : « le jeu est un cratère qui parmi ses laves brûlantes ne vomit que des fleurs empoisonnées ».... ensuite il reprend d'une voix plus forte : du moins il a eu le courage de mourir... je l'aurai aussi!... et il s'éloigne en courant.

Un pont se présente à sa vue; il s'arrête, regarde l'eau quelques instans : non, se dit-il, cette mort est trop hideuse, mon agonie serait trop longue, je me ferai sauter la cervelle, et il recommence à marcher sans but, sans idée...

Il arrive au centre de Paris; minuit était sonné, toutes les boutiques étaient fermées;

seulement quelques pâles lumières, faiblement reflétées sur les murailles des mansardes, indiquant l'asile de quelques ouvriers, qui, pour donner un morceau de pain à leur nombreuse famille, consacraient au travail le tems de leur sommeil.

Jules traversait les rues à grands pas, et fuyait comme un criminel, lorsque quelqu'un venait de son côté. Enfin, harassé de fatigue, il s'appuie contre une borne; ses bras étaient croisés, sa tête tombait sur sa poitrine, son âme était livrée aux émotions les plus pénibles.... Dans son délire de douleur il s'écrie : Amélie! mon père! pardonnez-moi! il faut que je meure.... Vous vous douterez sans doute de la cause de ma mort; mais cependant il faut que je vous écrive.... d'ailleurs ce sera pour moi une consolation.... et l'infortuné erre de nouveau dans toutes les rues, ses yeux parcourent toutes les maisons; il voudrait trouver un de ces lieux que la police autorise à rester ouverts toute la nuit, parce qu'ils servent ordinairement de repaire nocturne aux vagabonds

et aux filoux qui n'ont point d'autre asile, et dans lesquels elle est conséquemment presque toujours certaine de trouver les auteurs des vols qui se font constamment; enfin, il débouche à la rue des Prouvaires; une halle s'offre à sa vue; il se dirige sur une boutique qui était ouverte, c'était la Souricière; il y entre, et s'assied au milieu d'une foule de gens revêtus de guénilles, accroupis auprès des tables, à moitié ivres et à moitié endormis. D'une voix sombre il demande au maître de ce triste logis un verre d'eau; car, malgré la fraîcheur de la nuit, sa langue était desséchée, et de sa poitrine s'exhalait un souffle brûlant; ensuite il se fait apporter de l'encre et du papier; sa main tremblante trace quelques lignes qu'il baigne de ses larmes; il met ensuite le papier dans sa poche et sort de cet antre de vice et de misère. Il arrive en courant au Pont des Arts, le traverse et ne s'arrête qu'au coin de la rue de l'Université; il semble alors qu'un spectacle d'horreur ait frappé sa vue; il reste anéanti; ses yeux sont fixés et sa respiration

est agitée comme celle d'un homme dont les sens seraient tout-à-coup bouleversés par une terreur subite. Le malheureux! ses regards se sont portés sur sa maison, et il a vu les croisées de ses appartemens tout ouvertes; à la clarté des lumières il a aperçu plusieurs personnes qui allaient et venaient dans toutes les pièces; deux d'entr'elles s'approchent d'une fenêtre, jetent des regards inquiets dans la rue et se retirent.... Jules entend leurs pleurs, leurs gémissemens, qui brisent son âme;... c'était Amélie et son père.

Il fuit de nouveau; le jour commençait à paraître; il s'arrête devant une maison dans la rue Saint-Honoré, frappe à la porte à coups redoublés, monte précipitamment les escaliers; parvenu au 4e étage il agite violemment une sonnette. Un jeune homme à moitié vêtu vient lui ouvrir; étonné d'une visite si matinale, il regarde Jules de la tête aux pieds :

— « Que le diable t'emporte! pourquoi viens-tu donc si matin faire un tel carillon

à ma porte? quelle mouche t'a piqué cette nuit?

— » Mon ami, entrons; j'ai un service à te demander.

— » Un service! si c'est de l'argent, tu t'adresses mal.

— » Non, c'est une paire de pistolets.

— » Tu m'effraies, qu'est-ce que cela signifie? ton visage abattu, tes yeux hagards me font peur.

— » Il ne s'agit que d'une partie d'honneur.

— » Mais d'où viens que tu es si agité?

— » C'est parce que je suis très-pressé, l'on m'attend.

— » As-tu un second!

— » Oui! il ne nous manque que les armes.

— » Ah ça! explique-moi....

— » Mon Dieu! si je ne succombe pas, je t'expliquerai tout cela plus tard; mais prête-moi vite tes pistolets; l'on m'attend, je t'assure, et je craindrais que l'on interprêtât mal mon retard.

— » Et ta femme en est-elle instruite?

— » De grâce! ne me parle pas de ma femme, ou tu me ferais mourir.... Va vite me chercher tes pistolets. »

Et le jeune homme, sans oser renouveler ses questions, détache une paire de pistolets qui pendaient au-dessus de la tête de son lit, et les remet à Jules, en lui disant : « Mon ami, j'ai bien envie de t'accompagner. »

— » Garde-t'en bien, l'on croirait que j'amène du renfort pour en imposer. » En achevant ces mots, Jules présente sa main à son ami, lui dit : au revoir avec un sourire forcé et part à pas précipités. Vingt minutes après il était au bois de Boulogne; il s'enfonce dans le plus épais de la forêt, prend un des pistolets, l'examine avec un rire convulsif, ses dents claquent; ses yeux s'égarent; voilà ma dernière ressource, s'écrie-t-il, d'une voix aussi effrayante que le râle de la mort! Amélie! mon père!... Adieu... Mais point de réflexions.... elles m'ôteraient peut-être le courage de me donner la mort... et sa main arme le pistolet; trois fois le bronze

a heurté ses dents, et trois fois il s'est reculé; enfin, faisant un violent effort sur lui-même, sa main tremblante reporte l'arme à sa bouche, le coup part, et l'infortuné tombe baigné dans son sang . . . . . .

. . . .

. Le soir, lorsque dix heures furent sonnées, et qu'Amélie ne vit point arriver son mari, une vive inquiétude s'empara d'elle; Jules était toujours rentré à neuf heures, et elle ne savait à quoi attribuer ce retard; la tendresse d'une jeune femme, qui adore son mari, s'alarme si facilement! onze heures sonnèrent, et Jules ne parut pas; elle envoya chercher M. Ménard et sa mère, qui s'empressèrent de venir la consoler, quoiqu'ils partagassent son inquiétude. Une partie de la nuit s'écoula et Jules ne revenait pas. Mon Dieu! que peut-il lui être arrivé? s'écriait l'intéressante Amélie tout en larmes; elle courait à sa croisée et en revenait en poussant les cris les plus déchirans; M. Ménard lui-même ne savait que penser de l'absence de son fils, et les plus sombres

pressentimens agitaient son esprit. Il lui vient dans l'idée d'enfoncer la porte de son cabinet, qu'il est étonné de trouver fermée; et la porte, cédant à ses efforts, s'ouvre et offre à ses regards la fatale roulette. Oh ciel! s'écrie-t-il, le malheureux, il aura joué, et il se sera tué. Amélie, épouvantée par ces paroles, accourt près de son père et tombe à ses pieds sans connaissance..... dès ce moment la maison ne retentit plus que des cris et des sanglots de ces infortunés; à chaque instant Amélie tombait dans des attaques de nerfs, qui faisaient craindre pour sa vie.

Cette nuit fut une nuit d'angoisses et de douleurs.

A six heures du matin, une voiture s'avançait lentement dans la rue de l'Université; elle s'arrête devant la maison de Jules; un homme proprement vêtu, et qui la suivait à pieds, monte les escaliers, et, trouvant la porte ouverte, il va droit à M. Ménard, qui soutenait la tête de sa brue, dont les fréquens évanouissemens l'effrayaient.

D'un air triste, il lui demande s'il n'é-

tait point le père de M. Ménard, avocat.

— « Oui, Monsieur! Ciel! que venez-vous m'apprendre?

— » Votre fils... Monsieur...

— » Je vous entends; mon fils est mort. »

A ces mots Amélie, ouvre des yeux hagards; votre fils!... mon mari! s'écrie-t-elle, où est-il? Et, sans attendre de réponse, elle se précipite vers les escaliers, qu'elle franchit; sa main ouvre la portière;... des draps ensanglantés recouvraient un cadavre;... l'infortunée retombe en arrière, et sa tête se brise sur les pavés . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Trois semaines après, dans une chambre proprement, mais modestement meublée, une jeune femme se tenait au chevet d'un lit, sur lequel gissait un malade dont la tête était tellement enveloppée de linges, qu'il était impossible d'apercevoir aucun de ses traits : le front de la jeune femme était aussi entou-

ré d'un bandeau; sa figure était pâle et amaigrie; elle tenait sur ses genoux un jeune enfant, qu'elle allaitait, et ses yeux mouillés de larmes, se portaient avec une tendresse inquiète, tantôt sur lui, tantôt sur le malade; à l'embrasure d'une croisée, une femme âgée était assise sur une vieille bergère, sa tête se recourbait sur sa poitrine, et des gouttes de pleurs, qui sillonnaient ses joues creuses, retombaient sur ses mains desséchées.

Auprès d'une table était assis un vieillard, dont les douleurs paraissaient encore les plus cuisantes; ses yeux erraient égarés dans cette chambre, et semblaient craindre de s'arrêter sur le moindre objet; toute son attitude indiquait un homme dont l'âme était livrée aux plus violens combats.

On frappe légèrement à la porte de ce lieu de douleur, et ces trois êtres souffrans se lèvent simultanément pour ouvrir; un homme vêtu de noir entre et s'approche doucement du lit du malade. Les trois autres personnages restent derrière lui et sont si attentifs à tous

ses mouvemens, qu'ils craignent même de respirer. . . . .

Le chirurgien soulève avec précaution la tête du malade, débande sa plaie, la panse en prenant les soins les plus minutieux, et cette opération terminée, il se retourne vers les trois personnes, dont les regards semblaient l'interroger.

— « La plaie va bien, leur dit-il, son état est satisfaisant.

—» De grâce, Monsieur, lui dit la jeune femme, en joignant ses deux mains, n'y a-t-il plus de danger pour sa vie?

— » Sa blessure n'est pas mortelle; la balle aura été dirigée par une main tremblante, et elle a traversé la joue sans attaquer aucun des organes vitaux.

— » Il reviendra donc à la vie, vous me l'assurez?

— » Je vous l'assurerais, s'il n'y avait que sa blessure; mais son moral est si affecté!... Le chagrin qui le ronge est son mal le plus dangereux... Il faudrait faire renaître l'espérance dans son âme brisée...

Et le médecin se retira après avoir répondu à toutes les questions que soulevait la tendresse de la jeune femme, et lui avoir donné tous les conseils qu'il jugeait propres à rappeler le malade à la vie.

Amélie, tenant son enfant sur ses bras, se rapprocha du lit en marchant sur la pointe des pieds; elle baissa la tête vers celle du malade; d'une voix faible et oppressée, elle lui dit : Jules! Jules! regarde-moi, mon ami; ne détourne pas la tête; c'est moi, c'est ton Amélie... tu pleures; oh! tant mieux; cela te soulagera; vois : mes larmes coulent aussi; mais c'est de joie; le chirurgien nous a assurés que ta blessure n'était pas dangereuse; Jules, ne te chagrine pas; tu sais combien tous nous t'aimons; ton père et ma mère mourraient de douleur si tu succombais à la tienne, et moi je ne leur survivrais pas... Jules! mon ami, pense à ton enfant; regarde comme il tend ses petits bras vers toi, comme il te sourit. Oh! le charmant enfant!

A cet instant des coups, frappés d'une force inaccoutumée, ébranlent la porte.

M. Ménard, comme s'il sortait d'un rêve pénible, se lève saisi d'effroi, et va ouvrir.

— « N'est-ce pas ici la demeure d'un M. Ménard, avocat? demanda la personne qui venait de frapper si violemment.

— » Oui, Monsieur : mais il est impossible de lui parler; il est sur son lit de mort.

— » Ah! c'est ici sa demeure; tant mieux, car depuis quatre heures je suis à sa recherche; je suis allé rue de l'Université; c'était cette rue qui m'avait été indiquée; j'ai frappé, sonné à toutes les maisons, mais personne ne connaissait M. Ménard; je m'en retournais n'ayant plus aucun espoir de retrouver sa demeure, lorsqu'une vieille femme, à laquelle je m'étais d'abord adressé, se mit à courir après moi, en criant à tue-tête. Monsieur! Monsieur! le jeune homme que vous demandez, n'est-ce pas un jeune homme qui s'est brûlé la cervelle il y a environ un mois? Je n'en sais rien, lui répondis-je, car je ne le connais pas; mais, toutefois, ce serait bien malheureux pour lui! on pourrait bien dire

alors, que quelquefois le bien arrive après la mort... Bref, elle me dit que ce jeune homme habitait actuellement rue S. Séverin, n° 15. Ne concevant pas qu'un jeune homme qui s'était brûlé la cervelle pût habiter un local autre que le cimetière, je crus que la vieille radotait, et... Mais venons au fait...

Puisque c'est ici que demeure M. Ménard, et que conséquemment il ne s'est pas brûlé la cervelle, puis-je avoir l'honneur de lui parler?

— « Je crois vous avoir déjà dit, Monsieur, que cela était impossible; mais je suis son père, et si....

— » Ah! Monsieur est le père de M. Ménard, avocat; alors, Monsieur, permettez-moi de vous présenter mes très-humbles respects...

— » Veuillez entrer, vous asseoir, et m'instruire du motif de votre visite.

— » Volontiers.

L'inconnu entra et prit un siége, que M. Ménard lui offrit; et il continua : Puisque Monsieur est le père de M. Ménard,

avocat, il doit sans doute connaître M. Gérard, un des plus riches capitalistes de Paris....

M. Ménard parut réfléchir quelques instans, après quoi il répondit : « Non, Monsieur, je ne le connais point : j'ai bien quelques souvenirs d'un nommé Gérard, accusé, il y a quelque tems, d'un crime capital, et que mon fils défendit ; cet homme était pauvre, ce ne peut être lui...

— » C'est précisément celui-là... Cet homme n'avait qu'un parent dont il ignorait le sort; ce parent était allé exercer son industrie dans les États-Unis, et il y amassa une fortune colossale; il mourut, et Gérard, pauvre comme Job, devint riche comme Crésus... Mais il n'a pas joui long-tems de sa fortune; car il vient de mourir il y a trois jours.

— » Et sa fortune va appartenir sans doute à l'Etat?

— » C'est-à-dire qu'en fait et en droit, elle appartient à votre fils.

— » Expliquez-vous!..

— » Mon explication ne sera pas longue : deux jours avant sa mort, M. Gérard manda Me Blondel, notaire, mon patron, dont j'ai l'honneur d'être le principal clerc; et, en lui remettant un papier, il lui dit : ceci est mon testament; je vous le confie, et sur ce testament étaient purement et simplement écrits ces mots : « Ne laissant aucun parent » après ma mort, j'institue mon légataire » universel M. Ménard, avocat, rue de » l'Université, no 9, et je lui fais donation de » tous mes biens, sans aucune exception ni » réserve, et ce, pour témoignage de ma re- » connaissance. » Il lui a remis ensuite une lettre à son adresse, en le priant de la faire parvenir lorsqu'il n'existerait plus... Cette lettre la voici; comme vous êtes son père, je ne vois aucun inconvénient à ce que vous en preniez connaissance :

M. Ménard s'empara de cette lettre; Amélie et Mme Bellemont s'étaient rapprochées de lui, d'une voix émue et tremblante, il lut :

Monsieur,

« Je suis près de la tombe;... au moment
» que vous lirez les derniers caractères que
» ma main a tracés, je n'existerai plus....
» Je meurs avant le tems, épuisé par les souf-
» frances, et l'âme abattue par des émotions
» pénibles qui l'ont agitée pendant le cours
» de ma triste vie; et pour que je la regre-
» tasse, cette vie de douleurs, la fortune est
» venue sur mon lit de mort porter à mes
» lèvres pâles la coupe enchanteresse de ses
» faveurs... Le seul parent qui me restât m'a
» laissé en mourant une fortune considéra-
» ble... je meurs aussi, et je vous la donne...
» qui plus que vous en est digne! l'injus-
» tice des autres hommes m'a conduit à une
» mort prématurée, et vous, mon libérateur,
» vous m'avez arraché de l'échafaud, qu'ils
» voulaient teindre de mon sang... Oh! je
» vous en conjure, si un infortuné, injuste-
» ment accusé, se présentait à vous, ne lui
» refusez pas l'appui de votre éloquence;
» s'il est pauvre, ouvrez-lui votre bourse;

» s'il a une famille, veillez sur elle et défen-
» dez-la contre l'iniquité des hommes...
» Vous allez posséder des richesses immen-
» ses, qu'une partie soit destinée à soulager
» l'humanité, voilà ma dernière prière; mes
» forces s'évanouissent,... ma vie s'éteint.
» Adieu. »

Comment exprimer la joie, la surprise dont le père de Jules, sa femme et sa belle-mère furent saisis? oh! Jules!... s'écria Amélie en courant vers le lit du moribond; et elle tomba évanouie... mais son évanouissement, causé par un excès de joie, ne fut point de longue durée; elle rouvrit ses yeux, et les tourna pleins de joie vers son époux. « Jules! lui dit-elle, reviens à la vie, reviens à la santé; maintenant tu es immensément riche; Jules sèche ces larmes, qui me font mal; maintenant tu pourras satisfaire aux besoins de ton âme, d'être humain, généreux;... maintenant tu seras heureux, puisque ton bonheur serait de me voir au sein des richesses... et ces richesses, Jules, me seront d'autant plus agréables, qu'elles sont la récompense de tes

belles actions.... oh! Jules, ne te laisse pas mourir; c'est la vérité, je te le jure, tu as une fortune immense... »

Le jeune avocat, à ces mots de richesse, de fortune, comme s'il fût sorti d'une léthargie profonde, fait un violent effort pour lever sa tête, un éclair brille dans ses yeux éteints, qui bientôt se referment, et de longs soupirs s'échappent de sa poitrine.

— Jules! tu ne me crois pas; tu penses que c'est un détour que je prends pour te tromper, pour que tu ne te chagrines plus;... mais non, c'est la vérité... Oh mon Dieu! comment donc faire pour la lui faire croire, pour qu'il ne souffre plus? mais venez donc, de grâce, ma mère!... mon père!.. et vous, monsieur le notaire, venez, je vous en conjure... il ne me croit pas; sa tête est retombée et ses yeux se sont refermés; oh ciel! quel sourire amer sur ses lèvres! mais venez donc, vous du moins il vous croira; ayez pitié de moi, de grâce...

Ils s'approchèrent tous du lit.

— » Mon fils, mon ami! lui dit son père,

Amélie t'a dit la vérité; ne te désole plus; rappelle-toi ce Gérard que ton éloquence a sauvé de l'échafaud; il est mort et te laisse les richesses immenses qu'il a héritées du seul parent qu'il eût encore : écoute la lettre qu'il t'a écrite en mourant. »

M. Ménard recommence la lecture de la lettre de Gérard; à mesure qu'il lit, Jules semble se soutenir avec plus de force, ses yeux s'animent, son visage devient en feu, ses lèvres se contractent; quelque chose de surnaturel paraît se passer en lui.

Son père a terminé sa lecture; alors il s'écrie d'une voix altérée : Amélie!... mon père!... et ses bras se tendent vers eux; mais soudain ils retombent sans force; M. Ménard porte une main tremblante sur son cœur... il ne battait plus...

Quelques mois après, à l'entrée d'un magnifique jardin s'élevait un tombeau de marbre noir que couronnaient les branches ondoyantes de quatre saules pleureurs. Sur une table de marbre blanc était incrustée, en lettres d'or, cette épitaphe :

Dans ce tombeau reposent le père et le fils... Jules Ménard, âgé de vingt-sept ans, avocat près la cour royale de Paris... décédé au mois de novembre 1832; *il possédait toutes les vertus qui peuvent rendre l'homme heureux... et la fatale passion du jeu l'a conduit à une mort prématurée au moment où, pour récompense d'une de ses belles actions, il allait recueillir une fortune immense. Son père, colonel de l'ancienne armée, en est mort de douleur un mois après.... Selon ses désirs, les dernières paroles qu'il prononça sur son lit de mort, sont gravées sur ce marbre.*

« *Si jamais, dit-il à la veuve inconsolable* » *de son fils, votre fils vient pleurer sur le* » *tombeau de son père, qu'il se rappelle que,* » *courant après la fortune dans les maisons* » *infâmes du jeu, il n'y a trouvé que la mort;* » *qu'il ait horreur de ces repaires où la cupi-* » *dité ne peut encore se rassasier de cet or* » *qui coûte le repos, l'honneur et la vie de* » *tant d'infortunés; s'il est éloquent comme* » *son père, que sa voix retentisse aux tribunes,*

» *et qu'il fasse rougir un gouvernement as-*
» *sez coupable pour soutenir ces maisons*
» *d'horreur; qu'il ait toujours présent à sa*
» *mémoire que la fortune qu'il possède n'a*
» *été donnée à son père que pour soulager*
» *l'humanité; et que, par ses efforts, il*
» *contribue à l'anéantissement de pareilles*
» *maisons, ce sera le plus grand bienfait*
» *qu'il aura pu lui rendre.* »

SCÈNE MARITIME.

LES DEUX RIVALES.

Ce jour-là le ciel était sans nuage; le soleil parut brillant, majestueux comme un soleil de Provence; la mer était calme, et le bruissement de ses vagues légères semblait célébrer un jour d'amour et de bonheur.

C'était sur la rade de Toulon.

Au milieu d'une forêt de bâtimens de guerre, forêt grandiose et sublime, frétillait, impatiente et coquette, la frégate *la Sirène*. Oh!

qu'elle était séduisante! que ce nom de *Sirène* lui convenait bien, à l'enchanteresse! que de charmes, que d'attraits dans tous ses mouvemens. Comme elle paraissait fière, heureuse, de ses formes gracieuses et élancées! Mais ce jour-là surtout elle sera dans tout son éclat; car les matelots, ses amis, qu'elle aime et qu'elle chérit, lui font sa toilette et la parent de ses plus brillans atours; aussi comme elle bondit d'impatience!

D'où vient donc que tout s'agite et se meut autour d'elle, que sous les efforts de mille mains rocailleuses, ses mâts se redressent et ses vergues s'alignent, tandis que tous les autres navires, silencieux, tranquilles, paraissent jaloux des soins que l'on prodigue à elle seule? c'est que, pour elle seule, ce jour est un jour de fête; car elle doit recevoir la visite d'un essaim de jeunes beautés, que son état-major a invitées à dîner à bord avant son départ pour les mers du Levant; aussi à peine l'aurore s'était-elle levée radieuse et scintillante, que déjà les gabiers faisaient ressortir la finesse et la légèreté de ses con-

tours par une peinture dont la fraîcheur formait un séduisant contraste avec les laves de feu, jaillissant des soleils dorés qui servaient à fermer ses bouches fulminantes. Ce jour-là il y a excès de coquetterie; tous les hamacs des matelots, rangés avec symétrie dans les bastinguages, sont recouverts d'une toile d'une blancheur éblouissante, et forment une guirlande dont l'éclat a quelque chose de magique; et à bord, que de bras travaillent à l'embellir! Cette foule de jeunes pilotins à l'œil vif, à la mine éveillée, est depuis le matin occupée à donner le poli et le brillant de l'or aux dômes de cuivre des escaliers qui conduisent aux chambres du commandant et des officiers; les timonniers ont recouvert les tire-veilles d'une belle étamine rouge, et, sous leurs mains agiles, la roue du gouvernail s'est ornée d'un vernis chatoyant; ce jour-là on a mis son écrin au grand jour; et son écrin, à elle, c'est sa salle d'armes; les piques, les lances et les fusils, sont ses diamans et ses pierreries; les haches d'armes, les pistolets et les sabres d'abor-

dages sont les seuls bijoux qui soient dignes d'elles. Chaque couvre-lumière de ses canons est un chaînon de la chaîne d'or qui l'entoure et qui lui sied si bien; le maître d'équipage s'est embarqué dans la yole, et louvoie autour de la frégate pour s'assurer que le gréement de l'élégante est symétriquement arrangé, et son sifflet annonce aux officiers mariniers du bord, les dispositions à prendre pour que tous les cordages s'entrelacent avec ordre et gracieusement; car tous ces cordages, ces manœuvres sont la chevelure de la coquette, et elle a tant d'attraits lorsqu'ondoyante elle est amoureusement agitée par la brise légère!

Enfin, il est trois heures, rien ne manque à la toilette de *la Sirène;* ravissante d'éclat et de parure, elle incline dédaigneusement sa tête vers les vagues humbles et tranquilles qui viennent caresser ses flancs, et murmurent harmonieusement l'éloge de sa beauté.

Sur le banc de quart est monté un jeune homme de vingt ans, à l'œil vif et aux traits de Mars; sur son bel uniforme bleu, serpente avec art une jolie aiguillette d'or, dont l'é-

clat se confond avec celui de son brillant hausse-col, marque distinctive de son service. C'est *Edouard Merville*, jeune élève de marine de première classe, plein de courage, d'ardeur et d'amour; il y a quelques jours encore il n'aimait que sa frégate; elle était tout pour lui, prestige, illusions, bonheur; dans ses rêves de combats et de gloire, elle lui apparaissait toujours docile à ses ordres, tantôt bravant les flots en courroux et se jouant de leur fureur, tantôt foudroyante et terrible, écrasant son téméraire ennemi; mais maintenant, à ces images de guerre et de mort, vient s'unir une image bien tendre; au-dessus des lieux que son imagination a choisis pour témoins de ses hauts-faits, plane, séduisante comme l'astre de volupté, une jeune fille de seize ans, et cette jeune beauté n'est point idéale; telle il la voit en songe, telle il l'a vue en réalité, avec ses yeux noirs fendus en amande, ses beaux cheveux flottans par ondes sur son col d'ivoire, ses dents de perles, son teint de rose et son sourire d'ange; aussi, comme il l'aime

sa *Delphine!* Pauvre frégate! que tu es à plaindre! tu n'auras plus tout l'amour de ton favori; car ses pensées les plus délicieuses ne seront plus pour toi. Parée comme dans un jour de fête, tu es bien belle, bien attrayante; mais dans ce moment ce n'est pourtant pas toi qui précipites les mouvemens de son cœur; sens-tu comme il bat, comme il tressaille? L'ingrat, il vient d'apercevoir plusieurs yoles qui fuient sur l'onde avec la rapidité de l'éclair, et il t'oublie;... vois comme ses regards plongent avec ivresse dans cette frêle embarcation; cette jeune fille dont la jolie tête est ornée de ce petit chapeau de satin blanc, et dont l'écharpe d'un bleu d'azur folâtre avec la brise, c'est elle... c'est *Delphine,* c'est ta rivale... Oh! qu'elle est jolie! pauvre frégate!...

Et le jeune élève de marine descend avec précipitation de son banc de quart : « Timonnier, dites au capitaine de frégate que le commandant arrive avec les Dames! Pilotins, prévenez les officiers! Maîtres, faites monter la garde, et que l'équipage

se range en ordre tribord et babord! Ces commandemens, faits d'une voix émue, sont aussitôt exécutés; les marins, en paletot bleu, en pantalon blanc, à large ceinture rouge, et le petit chapeau de paille, au ruban noir flottant sur le côté, se tiennent en silence sur l'avant de la frégate; la garde est venue se ranger en haie sur l'arrière; soudain, des escaliers de la batterie s'élance une nuée de jeunes officiers, sémillans, fashionnables de mer; et au même instant mille jolis cris flutés annoncent que les embarcations viennent d'accoster.

Infortunée *Sirène*, elle est à ton bord, celle qui t'a ravi le cœur de ton bien-aimé! que tu es à plaindre! car leurs regards se sont rencontrés, et dans leurs yeux leur amour a puisé une nouvelle force, une nouvelle vie. Mais quoi! ils parcourent ensemble tes ponts et ta batterie, ils examinent ensemble toutes tes beautés, tes richesses, et chacun de tes charmes est un aliment de plus à leur passion. Pauvre frégate!...

La Sirène est visitée et admirée dans

toutes ses parties; ensuite les officiers conduisent leurs aimables convives dans le carré (1), où une table est somptueusement dressée; l'or et les cristaux y brillent de toutes parts; au-dessus de la claire-voie que l'on a entr'ouverte, est tendu un pavillon d'étamine bleue qui reflète un jour tendre dont le charme est indicible. Quel joli tableau que celui de ces jeunes femmes, toutes belles, toutes aimables, au milieu de ces officiers de marine, aux traits réguliers, à l'œil de feu, et au teint bruni! quel agréable coup-d'œil, que celui de ces toilettes élégantes, séduisant assemblage des couleurs les plus vives et les plus variées, contrastant avec le gracieux mais sévère uniforme de marine! Le repas commence; quelques paroles, faiblement, timidement prononcées, interrompent seules le silence; chacun s'examine, se regarde; les yeux se rencontrent, le sourire effleure les lèvres; bientôt la conversation devient plus

(1) Chambre où les officiers se réunissent pour manger.

animée; les voix ont quelque chose de plus expansif; toutes les bouches répètent avec ivresse les mots d'amour et de combat; et les vins les plus exquis de France et de Grèce coulent à grands flots; alors les chaises se rapprochent, les genoux se heurtent légèrement, les regards deviennent plus tendres, et les mains se pressent amoureusement. *Sirène,* pauvre frégate! regarde ton bien-aimé, vois comme son visage est en feu, comme il pétille d'amour et de désir! dans ses mains nerveuses il comprime la blanche main de ta rivale, leurs yeux se lancent des étincelles qui incendient leur cœur, et tout son corps frémit d'émotions.

Oh! comme tu l'aimes ce jeune élève de marine; tu parais insensible à l'amitié de tous les autres; c'est son amour seul qu'il te faut; ce peuple de matelots, il te plaît, tu lui souris aussi; mais c'est lorsque, docile à la voix sonore de ton bien-aimé qui l'électrise, il se déploie dans toutes tes parties, t'agite en tous sens, et imprime la force à tes mouve-

mens, auxquels tu ajoutes la grâce; entends-tu ce concert de voix qui célèbrent les plaisirs et l'amour? ne reconnais-tu pas, s'élevant au-dessus d'elles, toujours beaux, toujours sonores, ces sons mâles qui souvent se faisaient entendre jusqu'à la cime de tes mâts, malgré les sifflemens aigus de la tempête? Ces yeux fiers qui planaient avec l'orgueil de l'aigle sur les flots en courroux, les vois-tu maintenant, tendres et humides, contempler les charmes de ta rivale?

Mais quel est donc ce canot qui dirige son cap vers tes flancs? il fuit sur l'onde comme l'oiseau dans les airs; ne te semble-t-il pas qu'il conduit encore près de toi une nouvelle foule de beautés folâtres, qui veulent te rendre témoin de leur bonheur et de leur amour, toi, si triste, quoique belle et parée, d'avoir perdu ton amant! non, rassure-toi... je ne vois assis dans la chambre de l'embarcation qu'un seul homme, et cet homme est un officier de marine au visage bronzé et au regard sévère; il monte à ton bord; regarde : le pilotin est allé prévenir l'of-

ficier de quart; c'est Édouard. Oh! tant mieux; du moins pendant quelque tems il va être séparé de cette Delphine, qu'il aime tant déjà; car elle est si belle, si séduisante!... Il est sur le pont, et s'approche de cet officier qu'il va recevoir; examine donc quel contraste ses yeux brillans, son teint enluminé et le sourire de volupté qui agite ses lèvres, forment avec l'œil sérieux et les traits glacés du nouveau venu! Écoutons ce qu'ils disent.

« Monsieur, j'apporte au commandant de la frégate une lettre de l'amiral. — Une lettre de l'amiral! eh bien! *Sirène,* mon enchanteresse, tu l'as entendu; car tu frémis d'impatience, et sembles renaître à l'espérance.

Mais que contient donc cette lettre? — Tu vas le savoir; le commandant à qui elle vient d'être remise en a brisé le cachet, et ses yeux la parcourent rapidement; il se lève : Messieurs, dit-il aux officiers dont les yeux étaient fixés sur lui, c'est l'ordre de départ. L'amiral veut que nous profitions de la

brise favorable qui vient de se lever et que nous mettions de suite à la voile. Monsieur l'officier de quart, montez sur le pont et ordonnez toutes les dispositions pour l'appareillage.

En ce moment encore, Edouard pressait amoureusement les mains de la jeune fille, dont le sein se soulevait, agité et ému. Ces paroles du commandant sont un coup de foudre pour lui ; ces mots de départ, d'appareillage, qui jusqu'alors avaient fait tressaillir son âme de joie et d'espérance, l'anéantissent et l'accablent cette fois; mais le regard sévère de son commandant le rappelle à son devoir ; il abandonne la main de la jeune fille sans avoir même la force de la presser. Tous les officiers se sont levés, mais tristes et contrariés. Tour-à-tour ils regardent la rose des vents, et tous se retirent convaincus que la brise est favorable pour leur départ, et ce qui, dans tout autre tems, eût fait leur bonheur, excite en ce moment leurs regrets.

Un jour bleuâtre pénètre encore dans le

carré; l'or et les cristaux brillent toujours du même éclat; l'air que l'on y respire est encore embaumé; mais la gaieté, les douces émotions se sont évanouies; il y a encore du feu, de la vivacité dans les regards, mais c'est un feu qui s'éteint et qu'obscurcissent les nuages de la tristesse; sur le pont, les matelots courent déjà de l'avant à l'arrière, de tribord à babord; la frégate est dépouillée de ses ornemens et on la revêt de sa robe de mer; elle n'est plus brillante, elle n'est plus coquette, mais elle est toujours belle, toujours majestueuse; les embarcations se hissent aux sons aigus et cadencés du sifflet du maître de manœuvre, et bientôt elles sont fixées sur leur chantier et amarrées de manière à résister aux mouvemens précipités du roulis et du tangage; une seule flotte encore sur la mer; c'est la yole qui a conduit à bord ces jeunes personnes si gaies, si rayonnantes de plaisir, et qui doit les porter à terre, mais tristes, silencieuses.

Oh! combien Edouard, le jeune élève de marine, souffre en ce moment; il voudrait

retarder les manœuvres et il faut que sa voix en hâte l'exécution; déjà tout est prêt, tout est paré pour l'appareillage; il soupire et porte ses yeux vers le ciel; il le voit toujours bleu, toujours pur, et il voudrait qu'il se chargeât de nuages; allons, se dit-il, c'en est fait, il faut partir, et soudain les barres sont mises au cabestan que l'on a capelé de la tournevire; le fifre fait entendre ses sons aigrelets, les matelots accourent, l'ancre se lève, et bientôt ses becs fangeux paraissent à la surface de l'eau; c'est le signal du départ; les voiles tombent, et le timonnier, à la barre, se dispose à gouverner. Les Dames qui viennent de monter sont invitées à descendre dans la yole, si elles ne veulent pas risquer de faire un voyage de long cours, qu'elles auraient fait volontiers si elles n'eussent consulté que leur cœur, car elles paraissent ne se rendre qu'à regret à l'invitation qui leur est faite; elles descendent l'escalier lentement et jettent sur les officiers des regards où se peignent tout leur déplaisir. Delphine est la dernière à s'em-

barquer; ses yeux cherchent partout sur le pont, le jeune élève qui possède son amour; elle est étonnée de ne point le voir près d'elle; enfin, elle l'aperçoit sur l'avant de la frégate, surveillant les manoeuvres; leurs yeux se rencontrent; Édouard veut tout quitter pour voler près d'elle; qu'il puisse au moins lui presser encore la main et lui répéter je t'aime pour toujours! déjà il s'élance; mais soudain le commandant de la frégate se présente à lui, et il est forcé de retourner à son poste; son cœur se gonfle, ses paupières s'humectent, et il jette un dernier regard sur Delphine, qui a suivi tous ses mouvemens et qui comprend sa douleur. La yole fend l'onde, et, poussée par une bonne brise, elle gagne promptement le port; l'officier qui a accompagné les aimables convives, s'empresse de les quitter et de retourner à bord pour ne point retarder la marche de la frégate, qui semble l'attendre avec l'impatience d'un coursier fougueux, qui a aperçu son cavalier recouvert de ses armures de guerre. Il est à bord, et déjà la frégate a gagné le

large; Edouard, monté sur le beaupré, cherche encore à apercevoir celle qui a fait sur lui une impression si vive; mais les objets n'apparaissent plus à ses yeux qu'indistincts et sans forme; insensiblement, Toulon ne devient plus qu'un point imperceptible; il descend alors en soupirant et va se mêler aux groupes d'officiers occupés à faire l'énumération des charmes et des grâces de celles qu'un fâcheux contre-tems avait si promptement éloignées d'eux.

Sur le soir, la lune brillante dardait ses disques argentés qui se reflétaient de toutes parts; le ciel et la mer apparaissaient comme deux nappes d'azur s'unissant à l'horizon; *la Sirène*, pleine de grâce et de légèreté, semblait fuir avec plus de vitesse que les vents eux-mêmes; tout-à-coup des nuages grisâtres s'amoncèlent, les vents se déchaînent avec impétuosité, la mer se gonfle, les flots mugissent; le jeune élève de marine, absorbé dans des pensées d'amour et de regrets, est retiré de sa douce méditation par les sifflemens de la tempête, le craquement des

mats et le bruit des voiles qui frappaient les vergues avec violence; déjà le pont, les hunes, les vergues se peuplent de matelots qui s'empressent, courent de tous côtés, mais avec ordre, avec calcul; alors, toute son âme, toutes ses idées reviennent à sa frégate, qu'il avait délaissée, l'ingrat! il la voit fuir intrépide, lutter contre les vagues qui viennent se briser contre ses bords; dans tous ses mouvemens il y a du courage et de l'adresse; un flot monstrueux s'avance vers elle en grandissant, menaçant de l'abîmer; mais au moment où il va l'engloutir, d'un saut léger elle l'évite, et le flot meurt avec sa fureur impuissante; soudain des vagues accourent de toutes parts, s'accumulent, se réunissent, et forment une montagne gigantesque qui l'enlève et la couvre entièrement, surprise d'abord, *la Sirène* est entraînée par ses mouvemens impétueux; mais bientôt elle lutte, se dégage et reparaît au milieu des flots, disposée à soutenir un nouveau combat; oh! comme alors son cœur bondit, au jeune élève de marine; que d'amour, que d'ivresse il

éprouve; car c'est ainsi qu'il l'aime, sa frégate, dans des situations fortes, périlleuses, résistant aux élémens en courroux; il partage sa gloire, ses dangers, et il semble qu'elle soit l'âme de ses émotions.

Le combat a cessé, les nuages se sont dissipés ,les vents ne font plus entendre que des sifflemens sourds et plaintifs, et la mer redevient calme; alors la frégate dédaigneuse poursuit sa course sur cette mer qui n'a pu la dompter; elle prend une allure victorieuse, et le jeune élève ne peut résister à tant de gloire, à tant de charmes; il la parcourt dans toutes ses parties, s'inquiète, s'informe, examine si dans le choc quelques-uns de ses agrès n'ont pas souffert; il la flatte, la caresse, et lui redonne tout son amour; ô bienheureuse *Sirène!* tu as retrouvé ton bien aimé; toute sa tendresse, sa sollicitude t'appartiennent encore; c'est le prix le plus beau de ta victoire; qu'il te voie donc maintenant lançant la foudre, et vomissant le feu, écraser tes ennemis, et son amour deviendra délire; tu régneras à jamais dans ce cœur plein de courage; tu

n'auras plus à craindre qu'une jeune fille vienne te l'enlever; mais, par pitié, sois généreuse envers ta rivale! cette pauvre enfant est si belle! si naïve! si aimante! oh! si tu la voyais en ce moment étendue sur son lit qu'elle arrose de ses larmes, ses beaux cheveux flottant en onde sur son col d'ivoire, lever des yeux en pleurs vers le ciel qu'elle conjure de vous protéger, toi et ton amant, qu'elle aussi adore... Oh! alors tu l'aimerais et tu consentirais à partager avec elle ce cœur digne de vous deux.

LE MEURTRE.

Qu'il était séduisant le tableau de cette jeune fille ravissante de candeur et d'innocence, assise à côté de son père, auprès d'une petite croisée qu'ornaient les liasses verdoyantes des polypétales embaumées qui s'entrelaçaient amoureusement autour d'un arbuste de jasmin blanc! sous ses petits doigts diaphanes et rosés, une gaze légère prenait mille formes gracieuses.

Son père la considérait avec attendrisse-

ment; elle était si belle, si jolie, son Élisa! Sa belle chevelure noire tombait en grappes et chatoyait ondoyante sur son col d'albâtre; un sourire de vierge effleurait ses lèvres, plus fraîches que la rosée du matin, et son œil bleu exprimait le calme de son âme; car l'amour ne s'était pas encore glissé dans le cœur de la jeune fille; aussi toutes ses pensées étaient pour son père. Si quelquefois des larmes se roulaient en perles sur ses joues satinées, c'était au souvenir de sa mère, qu'elle perdit à cet âge d'adolescence où déjà la sollicitude maternelle imprime dans l'âme un amour, une reconnaissance filiale que rien ne pourrait effacer.

Mille pensées diverses agitaient en ce moment ce père plein d'inquiétude sur l'avenir de sa fille; il gémissait en pensant qu'il n'aurait qu'une faible dot à lui donner en mariage; elle est bien belle, bien séduisante, se disait-il; mais elle n'aura pas de fortune; et dans ce siècle, où l'intérêt seul guide le choix des hommes dans l'union qu'ils contractent, mon Élisa ne sera jamais la femme

que d'un artisan ou commerçant, ou, ce qui serait pis encore, elle languira toute sa vie dans un triste célibat! Que cette alternative est pénible; car si mon Élisa ne se marie pas, ne serait-ce pas outrager la nature, se montrer ingrat envers elle, que de laisser ensevelir tant de charmes et tant de vertus?.... D'ailleurs, malgré que je sois encore éloigné de la vieillesse; que j'aie conservé ma vigueur et ma santé, je dois, d'après l'ordre des événemens, mourir avant elle.... et personne après ma mort pour la protéger! seule sur terre, sans fortune, sans parens, sans amis, que deviendrait-elle? Oh! cette idée me navre de douleur;... mais la marier à un artisan, elle qui a reçu une si belle éducation, pour laquelle j'ai fait tant de sacrifices... Il faudrait que dans mes vieux jours, je visse ces jolis traits flétris par les fatigues des travaux pénibles d'un ménage sans fortune; il faudrait que les sciences, la musique, la peinture et tous les arts d'agrément dont je me suis plu à orner son esprit, ne servissent qu'à exciter ses regrets et ses larmes. Oh!

non, cela est impossible!... qu'il est malheureux le père sans fortune, qui possède une fille chérie!

La tête appuyée sur sa main, M. Flocour se livrait à de profondes méditations; son imagination lui retraçait les tableaux les plus enchanteurs; il se représentait son Élisa riche, opulente, présidant aux fêtes les plus somptueuses avec une grâce, une amabilité, qui lui tireraient tous les suffrages d'admiration; il la voyait dans les bals, dans les soirées, tantôt surpassant ses rivales par l'éclat de sa parure aussi bien que par la beauté, attirer à ses pieds une foule d'adorateurs jaloux d'obtenir le bonheur de lui plaire, tantôt mariant sa voix argentine aux sons d'un piano qu'elle savait toujours rendre si mélodieux, faire naître dans tous les cœurs les émotions les plus vives, et inspirer l'amour et la volupté; je serais là, pensait-il, toujours près d'elle... Mes oreilles seraient frappées des murmures de son éloge, et je jouirai de son triomphe plus qu'elle-même;... et son cœur paternel tressaillait fortement.

— » Élisa, dit-il à sa fille en s'emparant d'une de ses mains, es-tu heureuse, mon enfant?

— « Oh! mon père, pouvez-vous me faire cette question? Si je suis heureuse! Oh! oui, vous êtes si bon, vous m'aimez tant! quoi donc pourrait altérer mon bonheur?

— » Aimable enfant! tu aimes donc bien ton père?

— » Comment ne vous aimerais-je pas, vous dont la tendresse prévient tous mes désirs, subvient à tous mes besoins, vous qui êtes mon seul ami, qui occupez toutes mes pensées? comment ne vous aimerais-je pas, vous qui m'aimez tant, mon bon père?

— » Oh! oui, je t'aime, mon Élisa; mais je crains qu'un jour tu ne sois pas heureuse; je crains que tu ne le sois peut-être pas maintenant, et cette crainte m'accable de chagrin.

— » Mon Dieu! mon père, que voulez-vous dire? Pourquoi voulez-vous que je ne sois pas heureuse?

— » Je ne suis pas riche, Élisa, et...

— » Et qu'importe à mon bonheur que

vous soyez riche ou non! Aimez-moi toujours, et je serai toujours parfaitement heureuse.

— » Peut-être t'abuses-tu en ce moment; je crains que plus tard tu regrettes de n'être point née dans une condition plus fortunée, élevée parmi des jeunes personnes d'une famille riche, ayant reçu une éducation aussi brillante, aussi soignée que la leur; je crains qu'avec les mêmes goûts, les mêmes désirs qu'elles, tu soupires plus d'une fois en pensant que tu ne pourras partager leurs plaisirs, parce qu'elles sont riches et que tu es pauvre... Ah! mon Élisa, pourquoi ton père n'a-t-il pas de fortune?

— » Mais, de grâce, chassez donc ces idées; votre tendresse s'alarme bien mal à propos; au milieu de leur faste, de leur opulence, elles sont sans doute moins heureuses que moi, tout parle à leurs sens, mais rien à leur cœur; et les plaisirs des sens sont suivis de la satiété et du dégoût, tandis que ceux du cœur ont des charmes qui s'accroissent toujours. En est-il une seule

qui possède un père aussi tendrement aimé que vous l'êtes? et si vous saviez quel plaisir l'on éprouve d'aimer son père, d'en être aimé, de chercher tous les moyens de lui prouver sa reconnaissance, de le voir sans cesse près de soi occupé à étudier le moindre de vos désirs, oh! alors vous ne me diriez pas que je ne suis pas heureuse!

A peine la jeune fille achevait ces mots, que l'on frappa à la porte; elle se leva précipitamment et alla ouvrir. C'était le petit garçon du portier, qui apportait un journal.

Tenez, mon père, dit Elisa, en souriant et présentant le journal à M. Flocour, voici de quoi vous distraire et chasser vos étranges idées; lisez et soyez persuadé que votre Elisa est heureuse.

Son père ne lui répondit rien; mais dans son regard elle lut combien son âme était brisée par la seule crainte qu'elle ne fût pas heureuse...

Elisa se remit à sa place, prit son ouvrage, dont elle détournait quelquefois ses yeux pour les reporter sur son père, qui s'était

saisi du journal et paraissait en faire une lecture attentive. Elle vient d'achever une fleur de broderie, et elle considère son père; elle le voit, sa bouche entr'ouverte, l'œil avide, paraissant dévorer l'article qu'il parcourt.

— « Pardonnez-moi ma curiosité, lui dit-elle en souriant; mais je voudrais bien savoir ce que vous lisez avec tant d'attention.

— » Lis toi-même, mon Elisa », lui répondit-il en lui donnant le journal, et indiquant du doigt l'endroit qu'elle devait lire; Elisa lut tout bas, tandis que son père, les deux mains appuyées sur ses genoux, la regardait, tout étonné que cette lecture ne paraissait pas faire sur elle la même impression qu'il avait ressentie : n'est-ce que cela? lui dit-elle en lui remettant le journal; je croyais, à vous voir, que c'était au moins votre nomination de chef de bureau.

— « Mais, Elisa, tu n'as donc pas lu?..

— » Parfaitement : c'est un article sur Alger; on dit que ces côtes africaines deviendront pour nous une colonie fort belle et fort avantageuse par la suite; que les bien-

faits qui en résulteront pour la France et le commerce, seront immenses; on parle des terres, des propriétés, que l'on y acquiert à très-bas prix, et qui ne pourront manquer d'avoir une valeur considérable sous peu de tems. On engage beaucoup le gouvernement à favoriser l'établissement d'une colonie qui promet de si grands avantages....

— » C'est précisément cela ;et tu ne comprends pas?

— » D'après cet article, je comprends très-bien que cela puisse importer très-fort à la France entière; mais je ne comprends pas quel intérêt particulier il peut avoir pour vous.

— » Tu ne comprends pas, mon Elisa, que le ciel, exauçant les vœux que je forme sans cesse sur ton avenir, m'offre les moyens de gagner une fortune qui te mettra un jour dans une position brillante et telle que ma tendresse l'a toujours rêvée pour toi. Tu ne comprends pas que je dois réaliser le peu d'argent que je possède, et partir avec toi dans cette nouvelle colonie, où la fortune

nous attend, et revenir quelque tems après dans cette capitale, où tu pourras alors faire un mariage digne de toi.

— » Vous voulez plaisanter, mon père?

— » Quoi! je songe à ton bonheur, et tu me dis que je plaisante....

— » Mais je vous le répète, mon père, mon bonheur serait de toujours rester près de vous; l'éducation que je dois à votre tendresse, loin d'avoir habitué mon âme à des idées de grandeur et de richesse, m'a donné, au contraire, des goûts simples et modestes; une grande fortune m'importunerait et m'embarrasserait, tandis que maintenant je suis si heureuse!... Le peu que vous avez, joint aux appointemens que vous recevez de la place que vous occupez au ministère de la marine, suffit et au-delà à tous nos besoins; et pourquoi donc, près d'atteindre cet âge où le repos devient si nécessaire, iriez-vous vous exposer à des travaux, à des peines, à des soucis, qui toujours accompagnent les spéculations, et aux dangers sans nombre qui sans cesse naîtront dans un pays où un

climat sera le moindre des inconvéniens? ah! si vous voulez mon bonheur, restons ici, et abandonnez un projet dont l'exécution serait le premier chagrin que j'aurais éprouvé.

— » Mais Elisa, je ne puis toujours vivre, je mourrai avant toi, et ce que je te laisserai sera si peu de chose....

— » Vous voulez donc m'affliger en me parlant de votre mort? Si ce malheur m'arrivait, je mourrai de douleur....

— » Le tems calme les plus grandes douleur, la vie ne s'éteint que par une longue suite d'émotions pénibles; et c'est cette suite de peines et de tourmens que j'appréhende pour toi; car alors, tu languirais au milieu des privations et de l'indigence, ma fille! Si tu savais comme cette idée brise le cœur de ton père.

— » Et c'est bien à tort; car admettant, ce qui est impossible, qu'après votre mort je survécusse à ma douleur, eh bien! si ce que vous m'auriez laissé n'était point suffisant à mes besoins, j'y suppléerais par le travail de mes mains, et je trouverais peut-être encore

le bonheur dans le souvenir de vos bontés.

— » Le travail de tes mains! c'est bien cette idée que je ne puis supporter; toi, mon enfant, mon Elisa, obligée de travailler pour vivre, toi qui ferais le plus bel ornement des cercles les plus distingués, il faudrait que tu vécusses humble, inconnue, ensevelissant, dans des occupations mercenaires, tous tes charmes, toutes tes qualités; oh! cela est impossible;... il faudrait que je fusse un père bien cruel; il faudrait que je n'éprouvasse pour toi aucun amour, si je ne faisais tous mes efforts pour empêcher qu'un tel avenir te fût préparé;... pauvre enfant! tu ne sais pas tout ce que j'éprouve, sans quoi tu ne t'opposerais pas à mon projet; pense donc que chaque jour où ta position s'améliorerait sous le rapport de la fortune, serait pour moi une source de délices; qu'en me livrant à des occupations, à des travaux même qui puissent contribuer à t'enrichir, c'est me créer des jouissances infinies; pense donc que tant que ton père ne sera pas persuadé qu'un jour tu goûteras tous les plaisirs de la

vie, toute son existence sera empoisonnée par d'amères douleurs.... Oh! oui, Elisa, ne refuse pas ton père, consens à venir avec lui à Alger!

Elisa employait tous les moyens pour détourner son père de ce projet, mais son éloquence naïve échouait contre cette idée de son père, qu'elle ne pouvait être heureuse sans la richesse.

Huit jours s'écoulèrent, et chaque fois que M. Flocour revenait de son bureau, il parlait à sa fille du projet de s'établir à Alger; il s'efforçait de lui en démontrer les avantages et lui retraçait des tableaux de fortune auxquels la jeune fille semblait insensible. Enfin, voyant que ce dessein l'absorbait entièrement, craignant, que si elle continuait à paraître le voir avec peine, la santé de son père en souffrît quelqu'altération, Elisa, vaincue, pressée de nouveau, l'assura qu'elle n'éprouverait aucune contrariété à le suivre partout où il voudrait.

Cette assurance combla M. Flocour d'une joie indicible; il s'empressa de réaliser ses

fonds, vendit ses meubles et tout ce qui ne pouvait être utile à son projet, et envoya sa démission; ensuite il employa une partie de son argent à acheter des instrumens aratoires et à former une pacotille de marchandises d'une espèce propre à lui rapporter de grands bénéfices dans une nouvelle colonie; avec quelle joie, avec quel plaisir il faisait toutes les courses, toutes les démarches que nécessitaient tous les préparatifs! c'est pour mon Elisa, se disait-il; un jour peut-être elle sera riche, heureuse!... que cette pensée me fait de bien!

Après s'être muni de quelques lettres de recommandation auprès des autorités de ce pays, et de quelques négocians qui déjà étaient allés y exploiter leur industrie, il expédia toutes ses marchandises pour Toulon, et, accompagné d'Elisa, il monta en diligence et partit pour cette ville. Sitôt qu'il y fut arrivé, il s'occupa d'obtenir le passage pour lui et sa fille sur un bâtiment de l'Etat destiné à aller à Alger, ce qu'on lui accorda sans difficulté, en considération de sa qua-

lité d'ex-employé au ministère de la marine.

Le navire sur lequel ils s'embarquèrent était une frégate qui devait transporter à Alger tous les cavaliers, officiers, sous-officiers et soldats, que le ministre de la guerre envoyait pour former le premier régiment de chasseurs d'Afrique.

Au nombre des passagers il se trouvait plusieurs dames qui allaient rejoindre leurs maris, officiers dans l'armée; mais, pas une d'elle, quoique presque toutes fort jolies, n'égalait Elisa en grâces, en beauté et en esprit; aussi était-elle l'objet de toutes les prévenances, de toutes les attentions, non seulement des officiers de marine, mais encore des officiers de cavalerie qui, ainsi qu'elles, se rendaient à Alger. Le commandant de la frégate fit diviser sa chambre par une cloison, et il la conjura de disposer d'une moitié, qu'il fit orner le plus élégamment possible; il la pressa d'accepter avec tant d'aménité, tant de galanterie, qu'elle n'osa lui refuser. Tous les autres officiers se montraient aussi jaloux de lui montrer combien ils dési-

raient lui être agréable; ses moindres désirs étaient prévenus; elle était entourée de tous les petits soins, de toutes les précautions bienveillantes capables de lui rendre agréable son séjour sur mer.

Son père jouissait bien plus qu'elle de toutes les marques de déférence, des égards, des attentions délicates dont sa fille était l'objet. Que serait-ce donc, pensait-il en lui-même, si, à tant d'attraits, mon Elisa joignait les richesses?... et il soupirait, il s'applaudissait du parti qu'il avait pris de chercher à augmenter sa fortune; il brûlait de toucher à cette terre où il se promettait d'exploiter son industrie avec tant de succès.

Cette vie toute nouvelle pour Elisa, l'étonna d'abord; il lui semblait que c'était un rêve; ses yeux contemplaient avec surprise tous les objets nouveaux qui se présentaient à sa vue; à table, au milieu de cette foule d'officiers qui s'empressaient à lui complaire, elle se sentait moins heureuse que dans son modeste logement, où seule avec son père, elle s'épanchait dans son sein avec l'aban-

don d'une âme franche et naïve; le soir, avant de se livrer au sommeil, elle se transportait en idée à ces momens si délicieux, si calmes, qu'elle avait passés, partageant son tems entre les soins de leur petit ménage et les études de musique et de peinture qui l'instruisaient et la recréaient; elle se rappelait ces momens pleins de charmes, où son père, revenant de son bureau, elle se jetait dans ses bras, le couvrait de ses caresses, et le conduisait ensuite à la table qu'elle-même avait dressée, s'asseyait près de lui, pour y prendre leur repas, simple, frugal, mais qu'embellissait le bonheur d'être ensemble; elle pensait aux soirées délicieuses qu'elle passait avec lui, soit à la promenade sur les boulevards, où elle admirait sans désirs, sans envie, toutes les richesses, tout le luxe qui y étaient étalés; soit au spectacle, dont elle ne se retirait jamais sans avoir éprouvé de vives émotions; elle comparaît ces tems passés, si agréables, à ceux à venir, qu'elle prévoyait abreuvés des amertumes, des dégoûts d'une vie occupée à des opérations mercenaires,

au milieu d'un peuple barbare et d'industrieux, accourus de toutes les nations, pour y exploiter l'intrigue et la mauvaise foi; alors, elle poussait de profonds soupirs, et s'écriait : j'étais si heureuse!

Les idées de M. Flocour étaient bien différentes; il espérait, après plusieurs années, retourner dans sa patrie avec sa fille, qu'il aurait enrichie, et dont il aurait assuré le bonheur; et il s'abandonnait avec ivresse à toutes les illusions que son projet faisait naître en lui.

Lorsque la frégate mit à la voile, le tems était superbe; une bonne brise gonflant les voiles, ne lui imprimait que des mouvemens presqu'insensibles; Elisa et tous les autres passagers espéraient déjà être exempts du tribut que tout nouveau navigateur paie à la mer; mais pendant la nuit la brise devint plus forte, la mer grossit, et la frégate, soulevée par les vagues, éprouva de violentes secousses; le lendemain matin, Elisa, ainsi que la plupart des passagers, ressentirent en se levant, un malaise dans tous leurs mem-

bres, et des maux de cœur excessifs; elle se leva, monta sur le pont, espérant que le grand air lui ferait du bien; l'officier de quart se promenait seul à tribord de l'arrière, tout en examinant avec attention les différens degré des vents, leur effet sur les voiles, et la marche du navire; à babord était aussi seul un passager, jeune sous-lieutenant de hussards, qui venait d'être promu au grade de lieutenant dans les chasseurs d'Afrique.

A peine Elisa est-elle parvenue à la dernière marche de l'escalier, que ses yeux s'éblouissent en se portant sur les vagues qui mugissent. Son cœur ne peut résister à l'effet que produisent sur lui les mouvemens précipités et irréguliers que leur choc communique à la frégate. Le jeune officier de chasseurs la voit pâlir et chanceler; il court vers elle, la soutient dans ses bras, la rassure sur la cause de son mal, et la transporte sur le banc de quart, et là il lui prodigue ses soins avec une délicatesse, un empressement qui touchent la jeune fille. Enfin, son estomac s'est débarrassé du poids qui l'oppressait; elle

se sent soulagée; et, en jetant sur l'officier de chasseurs des yeux pleins de reconnaissance, elle balbutie quelques mots de remercîmens et s'éloigne. Elle va auprès de son père, qu'elle craint de trouver malade; elle le voit en effet très-indisposé par le mal de mer; mal si peu dangereux, et cependant si désagréable, qui absorbe toutes les forces physiques et morales, et dont l'effet est tel que le malade, qu'il tourmente, est insensible à tout, et ne se détournerait même pas pour éviter un choc qui menacerait de l'écraser.

Vers midi, les vents s'apaisent, les vagues s'endorment; la mer, qui le matin, offrait le spectacle terrible, mais majestueux, de montagnes furieuses qui tour-à-tour s'élèvent, grandissent et disparaissent, est devenue une plaine d'azur sur laquelle se reflètent, en ombres d'or, les rayons d'un soleil que n'obscurcit aucun nuage. Alors, les maux de cœur se dissipent; tous les passagers reviennent comme par enchantement à la santé, à la joie; ces figures mornes, allongées il n'y a qu'un instant, reprennent toute

leur expression, et les lèvres livides qui semblaient ne se desserrer que pour exprimer la douleur et les souffrances, s'agitent avec vivacité. Aussi, sur le pont, les groupes se forment, les conversations s'animent, on ne se rappelle même pas ce que l'on vient de souffrir.

Elisa était sur la dunette, entourée d'une foule d'officiers et de passagers qui s'empressaient à lui faire sa cour; mais préoccupée, les éloges dont elle était l'objet frappaient ses oreilles sans toucher son âme; un jeune homme monte sur le pont, c'est Arthur Bellecour, l'officier de chasseurs qui a prodigué à Elisa des soins si tendres et si délicats; il s'approche du groupe où elle est, et le cœur de la jeune fille bat avec violence, une rougeur subite couvre son front, elle baisse ses yeux dans la crainte qu'ils ne rencontrent les siens; elle craindrait alors que l'on s'aperçût de l'émotion que son arrivée lui a fait éprouver. Arthur s'est mêlé à la conversation; une discussion s'est élevée entre lui et un naturaliste qui s'est embarqué dans l'intention d'étudier la nature dans la nou-

velle conquête des Français. Il émet sur les sciences exactes quelques principes qui paraissent inexacts à Arthur, qui en relève l'inexactitude avec une grâce, une modestie qui excitent la surprise et l'admiration. Elisa se hasarde à lever la tête et à porter ses regards sur le jeune officier; elle le considère, et son cœur bat avec plus de force encore, en apercevant ses beaux cheveux noirs qui ombragent son front, ses yeux exprimant tout à la fois, la douceur et la fierté, le sourire de bonté qui toujours effleure ses lèvres et le charme indicible répandu sur tous ses traits.

L'impression qu'Elisa avait faite sur le jeune officier n'était pas moins vive; il avait été séduit par la beauté de ses traits, l'expression tout angélique de sa figure, et plus encore, par ses grâces et sa modestie; depuis quelques jours seulement, ils étaient ensemble et déjà ils s'aimaient avec force; mais c'est qu'à bord d'un navire, l'amour fait des progrès si rapides! que d'occasions naissent à chaque instant d'alimenter un amour qui

plaît! sans cesse près de l'objet que l'on aime, on cherche à le voir, à l'entendre, et le cœur s'embrase, et l'amour s'accroît.

Le soir, Elisa, étendue dans son cadre, réfléchissait, pensait à son excellent père, aux tourmens qu'il se préparait en courant après une fortune qui peut-être déjouerait tous ses projets; mais ce soir là, la pensée de son père, de l'amour qu'il avait pour elle ne fut pas la seule qui occupa son esprit; Elisa pensait encore, c'était à Arthur, au jeune officier qu'elle trouvait si spirituel, si aimable; alors les mouvemens de son cœur se précitaient, ses yeux se mouillaient de larmes, son corps frémissait, et, tout étonnée d'un sentiment qui lui était jusqu'alors inconnu, elle cherchait à l'éloigner, à le combattre; mais les traits d'Arthur se retraçaient toujours à son esprit; elle s'enivrait à la pensée de leur gracieuse noblesse; et, vaincue par un sentiment rapide, mais violent, elle s'écriait, en couvrant son visage de ses deux jolies mains : Oh! oui, je sens que je l'aime!... mon père! j'étais si heureuse!

Et son sommeil fut agité pendant toute la nuit; car elle aimait de toutes les forces de son âme.

Que cette jeune fille est belle! pensait Arthur en se promenant seul le soir sur le gaillard d'arrière; que sa conversation a de charmes! que d'esprit, que de naïveté réunis! oh! la pauvre enfant! pourquoi son père la conduit-il dans ce pays, où elle sera exposée à tant de dangers différens?... Pourquoi?... ne le sais-je pas? N'ai-je pas entendu dire que, sans fortune, il venait dans ces contrées avec l'espoir d'en acquérir, et tout cela pour sa fille, qu'il aime si tendrement!... De la fortune! Elisa en a-t-elle besoin? qui donc ne serait fier de déposer à ses pieds les plus grands trésors pour posséder sa main?.. Moi, je suis riche, ou du moins je le serai; ah! si je savais qu'Elisa pût m'aimer, que son cœur acceptât l'offre de ma main, que je serais fier de partager avec elle cette fortune qui n'est rien, comparée à la possession de ses charmes... Mais, ô ciel! bientôt nous allons nous séparer, et pour toujours, peut-être; le

tems est favorable; après-demain, sans doute, nous débarquerons à Alger, je rejoindrai mon corps, j'irai au milieu des camps; Elisa et son père se retireront dans quelque maison de campagne, dont ils feront sans doute cultiver les terres, et puis je ne la verrai plus, je ne saurai seulement pas où elle sera.... Oh! non! c'est impossible! je l'aime trop! oui, je le sens, c'est la compagne qu'il me faut; avant de débarquer je lui déclarerai mon amour; et si elle m'aime, oh! alors je conjure son père de me la donner en mariage; j'écris à mes parens, j'en fais la demande à mon colonel, qui l'adresse au ministre, et dans deux mois, peut-être, Elisa sera ma femme.

Plein de cette idée, qui le comble de bonheur, Arthur va se coucher; mais il n'y eut point non plus de sommeil pour lui; pendant toute la nuit il chercha comment il pourrait trouver l'occasion de déclarer son amour à Elisa, et cela lui paraissait si difficile! jamais il ne pourrait se trouver seul avec elle; dans la chambre des officiers, il y avait toujours, soit des passagers, soit des

domestiques; lorsqu'Elisa paraissait sur le pont, elle était aussitôt entourée d'une foule d'officiers empressés à lui faire leur cour. Quoi qu'il en soit, Arthur est décidé à vaincre tous ces obstacles; si l'occasion ne se présente d'elle-même, il la fera naître; car il veut absolument déclarer son amour à Elisa, et obtenir d'elle qu'elle consente à ce qu'il demande sa main à son père.

Chaque jour le commandant de la frégate invitait à dîner à sa table quelques officiers du bord et plusieurs passagers; le lendemain matin, M. Flocour et sa fille avaient reçu cette invitation, ainsi qu'Arthur; le hasard, qui se plaît quelquefois à favoriser l'amour, voulut qu'à table ils fussent placés à côté l'un de l'autre. Il serait impossible de dépeindre l'émotion que tous deux éprouvèrent; oh! que le dîner leur parut charmant! qu'ils étaient heureux! que d'attentions, que de prévenances Arthur avait pour Elisa, et comme la jeune fille les recevait avec plaisir; que de fois, en se regardant, un sourire d'amour effleura leurs lèvres.

Après le dîner, le capitaine invita ses convives à faire une promenade sur le pont, en attendant qu'on leur servît le café; Elisa, cherchant la solitude pour se livrer à ses rêveries, s'était éloignée des groupes qui venaient de se former et dans lesquels la conversation la plus vive s'était engagée; seule, les coudes appuyés sur les bastinguages de tribord de l'arrière, elle fixait les yeux sur ces vagues qui fuyaient en faisant entendre leurs murmures harmonieux,... et mille pensées roulaient dans sa tête; toutes étaient pour son père et pour le jeune officier....

Arthur l'aperçoit, il l'examine avec ivresse;... ô ciel! se dit-il, Elisa est seule, quelle belle occasion de lui faire connaître mon amour! et il s'approche d'elle;... mais il ne sait plus ce qu'il veut lui dire;... à peine ose-t-il jeter ses regards sur la jeune fille, dont le cœur bat avec force, en se voyant seule auprès de celui qui lui fait éprouver un sentiment qu'elle n'ose s'avouer à elle-même.... Depuis cinq minutes ils sont près l'un de l'autre, et aucune parole n'est sortie de leur bouche;...

Arthur voudrait parler, et les mots expirent sur ses lèvres;... l'émotion d'Elisa est si forte que tout son corps tremble.

Cependant Arthur sent que plus ce silence se prolonge, plus leur position devient embarrassante; il veut le rompre, mais que dira-t-il? mille pensées ardentes se succèdent dans son esprit, enflamment son imagination, et sa langue reste glacée.

— « Voilà une bien belle soirée, Mademoiselle?

— » Oui, Monsieur!

— » Le ciel est magnifique?

— » Oui, Monsieur. »

Et la pauvre enfant tremblait encore plus fort; il se fait une nouvelle pause de silence, et cette fois c'est la jeune fille qui l'interrompt.

— « Le régiment que vous allez rejoindre doit il rester long-tems à Alger?

— » Toujours, Mademoiselle! c'est un corps qui ne doit jamais quitter l'Afrique; aussi a-t-il reçu le nom de chasseurs d'Afrique; et vous, Mademoiselle, comptez-vous faire un long séjour dans ce pays?

— » Je ne sais pas, Monsieur, cela dépendra de mon père.

— » Vous ne savez point si monsieur votre père est dans l'intention d'habiter la ville ou de rester dans les environs?

— » Je crois, Monsieur, que mon père fera l'acquisition d'une maison de campagne; son intention est d'en faire valoir les terres.

— » O ciel! et comment savoir le lieu?...

— » Que voulez-vous dire, Monsieur?...

— » Que bientôt nous allons nous séparer, et je crains de ne plus vous revoir.... Mais, Mademoiselle, seriez-vous aux extrémités du monde, que j'en franchirais l'espace pour parvenir jusqu'à vous, jouir d'un seul de vos regards, entendre cette jolie voix, dont les sons portent jusqu'à l'âme;... car, Elisa, je vous adore, et je sens que jamais je ne pourrai vous oublier.

Arthur est surpris de l'impétuosité avec laquelle son aveu vient de lui échapper, et la jeune fille n'a plus la force de se soutenir.

Mais Arthur a lu plus d'amour que d'indignation dans les yeux d'Elisa; enhardi par

l'espérance d'être aimé; il se rapproche d'elle, s'empare d'une de ses mains et la presse dans les siennes frémissantes d'amour; Elisa n'a pas la force de la retirer.

Le regard d'Arthur est tendre, et une larme vient humecter ses paupières; Elisa, dit-il à la jeune fille avec cet accent solonnel de sentiment qui toujours fait vibrer une âme sensible, mettez la main sur mon cœur; sentez-vous comme il bat avec violence? eh bien! c'est d'amour.... Oh! que je vous aime, Elisa! je voudrais pouvoir vous consacrer toute mon existence.... Mais, ne retirez pas votre main; laissez-la contre mon cœur;... cela me fait tant de bien.... Elisa, de grâce! dites-moi que vous m'aimez; que mon amour ne vous offense pas;... vous ne me répondez point....

La jeune fille était si émue qu'il lui eût été bien impossible de proférer une seule parole; mais elle jeta sur Arthur un regard où se peignaient tous ses transports.

Arthur continua : Elisa, l'impression que vous avez faite sur moi, est telle, que jamais

elle ne s'effacera; ne détruisez pas mes illusions de bonheur.... Laissez-moi croire que la demande de votre main, que je veux faire à votre père, vous sera agréable;... car, Elisa, votre amour, votre possession, c'est tout ce que je veux, tout ce que je désire;... que du moins je sache que le projet de notre union vous sourit.... Mais, pourquoi ce silence? oh! je le vois, l'aveu de mon amour vous a offensée; vous ne m'aimez pas!... vous me détestez peut-être!...

— Oh! oui, je vous aime, s'écrie avec délire la jeune fille, et un ruisseau de larmes inonde ses joues enflammées.

Arthur est au comble de l'exaltation :

— « Vous m'aimez! l'ai-je bien entendu?... oh! non, je ne m'abuse pas.... Elisa, vous avez dit : Oh! oui, je vous aime!... Que ces paroles me font de bien.... Elisa, mets encore ta main sur mon cœur, sens-tu comme il bondit, comme il palpite? eh bien! maintenant, c'est d'ivresse, c'est de délices;... dis-moi encore que tu m'aimes; répète-le moi, je t'en conjure, Elisa! je suis si heureux!... »

Et Arthur porta à ses lèvres les mains de la jeune fille; il les couvrit de baisers et de larmes brûlantes.

Ils furent interrompus en ce moment par un domestique du commandant, qui vint les prévenir que le café était servi, et qu'ils étaient attendus dans la chambre du commandant.

Ils s'empressèrent d'y descendre, craignant que leur absence trop prolongée fût remarquée; mais au milieu de cette foule bruyante, se livrant aux jeux et aux ris, Arthur ne voyait qu'Elisa, et Elisa ne voyait qu'Arthur; leur cœur étaient l'un à l'autre et leur amour était toutes leurs pensées.

Qu'Elisa fut encore agitée pendant toute la nuit! ce voyage, qu'elle redoutait tant, combien elle était heureuse actuellement qu'il se fût effectué!... Oh! oui, il m'aime, pensait-elle en elle-même, et son amour, qui fait mon bonheur, fera aussi celui de mon père;... car Arthur m'a dit qu'il était riche, et en me donnant sa main, tous ses vœux seront accomplis.... Oh! tant mieux,

rien ne détruira plus le bonheur de mon bon père;... il voulait que je fusse riche et je le serai; il n'aura plus besoin de se livrer à des spéculations arides qui dessèchent l'âme et fatiguent le corps. Et moi, que je serai heureuse!... Arthur mon époux! mon père sans chagrin, sans souci! Oh! ce sera trop de félicité; je succomberai à ma joie....

Le lendemain, à peine le jour venait de paraître, lorsque le jeune officier de cavalerie monta sur le pont; l'officier et l'élève de quart prenaient ensemble un petit verre de *genièvre*, Arthur les salua, et ceux-ci l'invitèrent, de la meilleure grâce, à faire comme eux; Arthur y consentit sans se le faire répéter; il eût craint, par un refus, de blesser ces officiers qui, pendant toute la traversée, s'étaient montrés si affables et si prévenans à l'égard de tous les passagers.

— « C'est donc aujourd'hui que nous nous quittons, dit affectueusement l'officier de marine en serrant la main d'Arthur? mais j'espère bien, Monsieur, que ce n'est

pas le dernier jour que nous nous reverrons; tant que la frégate restera en rade, venez nous voir; il me serait pénible de cesser si vite des relations que j'aurais tant désiré rendre plus intimes.

— » Soyez persuadé, Monsieur, reprit Arthur, que jamais je n'oublierai l'accueil aimable que j'ai reçu à bord de cette frégate, et je m'estimerais fort heureux que ses officiers acceptassent mon amitié d'aussi bon cœur que je la leur offre; mais que voulez-vous dire? serions-nous près d'Alger?

— » A huit lieues, environ; sans le brouillard nous apercevrions ses montagnes; dans une demi-heure les rayons du soleil l'auront entièrement dissipé, et vous pourrez les voir. Nous avons eu fort bon vent toute la nuit, et ce matin encore il est très-favorable;... dans trois heures le mouillage, et une demi-heure après, le débarquement des passagers.

— » Est-il possible?

— » Très-possible; mais, tenez, jetez les yeux de ce côté par l'avant de babord;...

voyez-vous ce point noir presqu'impercep-tible? c'est la terre, ce sont les côtes d'Alger; mais pardon, nous vous quittons, nous allons envoyer prévenir le commandant et tous les officiers, et bientôt chacun va être à son poste pour le mouillage. »

Pour le mouillage! pensa Arthur, je vais me séparer d'Elisa, et je n'ai encore rien dit à son père; il faut pourtant qu'avant de débarquer, je le prévienne de mon amour, de mes intentions, car sans cela, où les retrouverais-je?...

Et Arthur descendit dans la batterie; au bas de l'escalier, il rencontra M. Flocour, qui se préparait à monter sur le pont....

— « Monsieur, lui dit-il, j'allais vous trouver pour vous prier de m'accorder quelques instans d'entretien.

— » Volontiers, Monsieur; de quoi s'agit-il? Montons sur le pont, nous nous expliquerons mieux. »

Un instant après, M. Flocour et Arthur se promenaient sur le pont; Arthur continua : « Vous allez peut-être trouver étrange

l'aveu que je vais vous faire; mais mes intentions sont pures, Monsieur, et il ne peut vous offenser. Au premier moment que j'ai vu votre fille, mon cœur a brûlé de l'amour le plus tendre et le plus vif;.. elle est si belle! elle paraît avoir tant de vertus! oui, Monsieur, je ne pourrai vivre sans la posséder.... Je vous demande en grâce la permission de vous voir à Alger; je vais écrire à ma famille, j'en recevrai tous les papiers nécessaires pour la célébration de mon mariage;... et si vous y consentez, avant quatre mois Elisa sera ma femme.

— » Monsieur, ce langage....

— » A lieu de vous surprendre, je le sais; mais, voyez-vous, je ne connais point les détours, et vous me pardonnerez la franchise avec laquelle je viens de vous parler; de grâces, dites-moi si vous me refusez?

— » Mais, Monsieur, Elisa....

— » Elisa!... je vous comprends! elle sait tout, et elle consent à la demande que je vous fais.

— » Serait-il possible?

— » Monsieur, la demande que je vous fais ne devrait pas vous affliger ; car je n'ignore point que vous sacrifiez votre repos au bonheur de votre fille ; sans fortune, vous voulez lui en acquérir une par vos travaux ;... mais consentez à notre union et vous serez délivré de ce souci ; le hasard m'a fait naître avec de la fortune ; un seul mot de votre bouche,... et elle appartient à votre fille;... et si vous l'aimez réellement, vous ne me refuserez pas.

— » Si je l'aime, Monsieur, mon Elisa ! mon enfant! c'est tout mon bien, tout mon espoir; sans elle, la vie pour moi ne serait rien; c'est son bonheur que je désire, que je veux; ah! si je l'aime! toutes ces larmes dont chaque jour j'arrose mon lit, c'est pour elle; je crains tant qu'elle ne soit malheureuse.... Mais vous, Monsieur, qui me demandez la main de ma fille, n'est-ce point un moyen que vous employez pour mieux la séduire?... pardonnez-moi cette crainte, elle est bien naturelle pour un père ; Elisa séduite, malheureuse, j'en mourrai de douleur ! Ce ma-

riage, que vous me proposez, mais ce serait la réalité de tous mes rêves; vous, jeune, riche et parcourant une carrière honorable, l'époux de mon Elisa! Ah! le ciel aurait exaucé mes vœux.... Mais, peut-être, vous voulez nous tromper l'un et l'autre; ah! ce serait bien cruel.

— » Vous tromper! ah! Monsieur, que vous me jugez mal! oui, puisque vous y consentez, rien ne pourra me séparer d'Elisa, elle sera mon épouse.

— » Ah! de grâce, Monsieur, n'abusez pas ce cœur de père, ne le déchirez pas en détruisant cet espoir que vous venez d'y faire luire; et cette pauvre Elisa, si elle vous aime et que vous la trompiez, elle si naïve, si pleine de candeur, ce serait lui plonger un poignard dans le cœur.... Mais, non, vous me paraissez franc, loyal; vous rougiriez d'un tel crime, car ce serait un crime, Monsieur, de tromper un enfant si ingénue, si aimante, dont les douleurs causeraient la mort de son père.... Vous me demandez la main d'Elisa, eh bien! elle est à vous, et

mon amour se partagera entre vous deux.»

Deux heures après cet entretien, la frégate avait jeté l'ancre dans la rade d'Alger; plusieurs embarcations transportaient à terre tous les passagers. M. Flocour, sa fille et le jeune officier étaient dans le même canot, tous trois ivres du même bonheur, et approchant du port de ce pays encore barbare, avec une émotion aussi douce que celle qui remue l'âme à la vue des rivages de la patrie.

Arthur se sépare de sa bien-aimée après lui avoir fait ses adieux; et M. Flocour lui donne l'adresse de la personne chez laquelle il se rend; c'est un négociant de ses amis chez qui il va demeurer, jusqu'au moment où il ait acheté une propriété.

Il se rend à l'état-major général, d'où il reçoit une destination pour son corps, qui était alors cantonné à deux lieues environ d'Alger, dans les habitations qui avoisinent le camp de Del-Ibrahim.

Huit jours s'étaient écoulés.

Arthur revenait d'une expédition contre

les Kabaïles, qui depuis quelque tems se tenaient aux environs de la ferme Modèle, occupée par le premier bataillon de Zouaves. Il obtient une permission de son colonel pour venir vingt-quatre heures à Alger. Il court chez la personne dont M. Flocour lui avait donné l'adresse; mais déjà Elisa et son père n'y étaient plus; ce négociant lui apprend que M. Flocour a fait l'acquisition d'une propriété située dans les environs d'Abercadem, à près de trois lieues d'Alger; qu'il s'y est retiré seul avec sa fille, et quelques Arabes qu'il a pris pour l'aider à cultiver les terres. Arthur remonte aussitôt à cheval et court à Abercadem; il parcourt toutes les habitations et trouve enfin celle qu'habitaient Elisa et son père. Lorsqu'Arthur arriva, M. Flocour était au milieu d'une vingtaine d'Arabes, occupés à défricher un champ de terre encore vierge; à la vue du jeune officier, un rayon de bonheur brilla dans les yeux du père d'Elisa; il essuya la sueur dont son front était couvert, et vint au-devant d'Arthur.

— « Vous me voyez, lui dit-il, dans mes nouvelles occupations.

— » Et Mlle Elisa?

— » Suivez-moi; elle est dans la maison; votre visite lui fera bien plaisir! elle craignait tant qu'il vous fût arrivé quelqu'accident à la dernière expédition! »

Et M. Flocour conduisit Arthur dans une petite maison d'architecture arabe; mais aux murs dégradés, aux portes brisées, il était facile de s'apercevoir que des troupes y avaient été cantonnées.

Elisa venait d'achever de donner ses soins au ménage, et elle se tenait près d'une croisée occupée à un ouvrage de broderie; lorsqu'Arthur entra, son ouvrage tomba de ses mains, et un cri de joie lui échappa. Il ne m'a pas oubliée! pensa-t-elle; oh! que je suis heureuse!

Après quelques instans, Arthur leur apprend qu'il vient d'écrire à sa mère; qu'il lui mande les intentions où il est de se marier, et la prie de se hâter de lui expédier les papiers qui lui sont indispensables; que déjà

il a parlé à son colonel; il m'a promis, dit-il, qu'il en soumettrait de suite la demande au ministre; ainsi donc, bientôt Elisa sera ma femme et nous ne nous séparerons plus....

— « Mais M. Arthur, lui dit M. Flocour avec un air où se peignait toute son inquiétude, croyez-vous que votre mère ne s'opposera pas?...

— » Ma mère! oh! vous ne la connaissez pas; l'excellente femme! s'opposer à mon mariage lorsque je lui dis que mon bonheur en dépend; lorsqu'elle saura que celle à laquelle je veux m'unir est une ange de beauté, la réunion de toutes les vertus! oh! non, jamais.... Elisa sera pour ma mère une fille qu'elle aimera et chérira autant que son fils!

— » Mon père! que je suis heureuse, s'écria avec exaltation la fille de M. Flocour, en se jetant dans ses bras; des larmes s'échappèrent des yeux de ce bon père; Arthur se saisit d'une main d'Elisa et la couvrit de ses baisers! »

Le soir, Arthur voulant retourner à son

camp, quitta M. Flocour plus décidé que jamais à s'unir à son Elisa, qui lui avait encore paru plus belle et plus séduisante qu'avant.

Combien chaque jour M. Flocour se félicitait de son voyage à Alger. Ma fille, se disait-il, va donc avoir un sort tel que je le lui ai toujours souhaité; elle sera riche et heureuse, car Arthur paraît tant l'aimer;... mais c'est égal, malgré que ma fille doive être riche, je ne dois pas moins continuer à me livrer à mes spéculations; pour elle-même, je dois faire ensorte que toute sa fortune ne vienne pas de son mari;... et je serai si heureux si un jour je pouvais leur dire en leur donnant le prix de mes travaux;... tenez, mes enfans, voilà le fruit de mes peines, voilà ce que j'ai gagné à la sueur de mon front; je vous le donne, acceptez-le, et je serai bien amplement récompensé de tout ce que j'ai souffert pour l'acquérir....

Il semblait que la fortune secondât les projets de ce bon père; tout ce qu'il entreprenait réussissait au-delà de ses espérances;

déjà il avait fait l'acquisition de plusieurs petites propriétés qu'il avait ensuite revendues avec un bénéfice assez considérable; les terres qu'il cultivait promettait une récolte abondante; tout enfin lui souriait, et ces jours de prospérité, qu'il avait tant de fois rêvés pour sa fille, allaient enfin arriver.

Elisa, de son côté, jouissait de la félicité la plus parfaite; plusieurs fois dans la semaine, Arthur venait les voir, et chaque visite augmentait leur amour; avec quelle ivresse la jeune fille se livrait à ses occupations journalières! le matin, lorsque le soleil se levait, elle se levait aussi; elle descendait dans les jardins où l'attendaient ordinairement les Arabes que son père employait à la culture des terres; exempte des faiblesses de son sexe, elle n'éprouvait aucune terreur au milieu de ces hommes, dont son cœur si pur ignorait d'ailleurs le penchant au crime; c'était elle qui les conduisait à leurs travaux, leur payait le prix de leur journée; c'était elle aussi qui leur distribuait leur nourriture; en sa présence, les traits de ces hommes semblaient

s'être dépouillés de leur rudesse; elle partageait ensuite ses momens de loisir entre des ouvrages de broderie et la culture d'un petit jardin, où, par ses ordres, avaient été plantés des cèdres, des orangers, des platanes, des figuiers et des jujubiers; à côté de ces arbres indigènes, Elisa se plaisait à faire croître des plantes et des arbres d'Europe, dont la vue lui rappelait les plus tendres souvenirs.

Le soir, lorsqu'une fraîcheur salutaire succédait aux chaleurs excessives d'un soleil ardent, Elisa se mettait à son piano, que son père avait eu soin d'embarquer avec eux; là, en face d'une croisée percée à la française, d'où la vue parcourait au loin les campagnes d'un aspect riant, elle mêlait les accens mélodieux de sa jolie voix aux sons harmonieux que ses doigts si légers faisaient sortir de cet instrument. Les romances les plus tendres, les airs les plus mélancoliques étaient ceux qui sympathisaient le mieux avec l'état de son cœur; et les échos des montagnes, habitués à ne répéter que le cri souffrant du

chacal, les sons graves et terribles de la voix du Kabaïle, semblaient tout étonnés de répercuter des sons dont la douceur et l'harmonie s'accordaient si bien avec la belle nature de ce pays.

A peine les vents portaient-ils aux échos les premiers sons de sa voix argentine, que, de toutes les habitations environnantes, accouraient les Arabes, qui tous, enveloppés dans leur burnouss blanc, contrastant avec leur teint bronzé et olivâtre, se tenaient en face de sa croisée, assis à la mode orientale, c'est-à-dire, les jambes croisées, et les bras cachés dans le burnouss; à chaque romance, Elisa jetait sur eux un sourire dont la grâce les transportait d'admiration; devant elle, leur fanatisme, leur barbarie disparaissaient; sa vue était pour eux le harem promis par Mahomet, et sa voix, la musique des êtres célestes. Lorsqu'Elisa cessait ses chants, qu'elle fermait sa croisée et se retirait, ils manifestaient, par leurs regards pleins de regrets, combien ils auraient désiré la voir et l'entendre encore.

Environ trois mois après leur arrivée dans la régence d'Alger, M. Flocour était, selon sa coutume, occupé à diriger, dans ses jardins, les travaux de culture; deux Arabes viennent à lui, et dans la langue franque, lui demandent s'il veut les occuper à travailler à la terre; ils lui disent qu'ils ont du courage et de la vigueur, et qu'ils le serviront avec zèle et fidélité; M. Flocour les examine, et leur voyant un air robuste, il n'hésite pas un instant à les prendre à son service; il les engage à le suivre, et les conduit auprès de sa fille, à qui il dit de les compter désormais parmi le nombre des hommes de peine.

— « Vos noms, leur dit-il?

— » Hassan, fils d'Abderacman.

— » Et moi, Ali, fils d'Achmed.

— » Eh bien! à demain, Ali et Hassan! Demain vous recevrez votre paie et votre nourriture comme les autres ouvriers.

— » A demain, bon Français! tu seras content de notre zèle. Et les deux Arabes s'éloignèrent. Hassan prolongea son regard

sur la jeune fille; c'était un regard qui exprimait tous les crimes, le regard du vautour sur la colombe, le regard de l'impudique sur l'innocence. »

Le soir de ce jour, Elisa était à son piano; comme à l'ordinaire, de sa voix s'échappaient les sons les plus mélodieux, et les Arabes, assis en silence en face de sa croisée, l'écoutaient avec les ravissemens de l'admiration; mais ce soir là, deux hommes se trouvaient au milieu d'eux pour la premièrefois; c'était Hassan, fils d'Abderacman, et Ali, fils d'Achmed.

— « Frère, comme tes yeux étincellent en se portant sur cette jeune houri; les rayons du soleil aux jours du ramadan n'ont pas plus d'éclat que ceux que tu lances; et d'où viens que tout ton visage est en feu?

— » Ali, cette fille est bien belle?

— » C'est une chrétienne!....

— » Une chrétienne!... oui, mais regarde ses yeux, les femmes du grand prophête en ont-ils de plus beaux?

— » C'est une chrétienne!...

— » Une chrétienne!... oui! mais on peut

la souiller et ensuite se laver les mains dans son sang.

— » Mais les dangers?

— » Les dangers! il n'y en aura point! écoute, Ali; tu aimes l'or, et bien seconde moi, la jeune fille pour moi, et l'or pour toi.

— » Hassan, que le grand prophête t'écoute et nous soit en aide; tu peux disposer de moi.

— » Eh bien! après deux soleils, cette fleur sera flétrie, ce visage si frais sera livide comme la mort, les derniers sons de cette voix si pure, seront ceux du râle de l'agonie; c'est par Dieu et son prophête qu'Hassan t'en fait le serment; que l'entrée du harem lui soit à jamais fermée, si son projet ne s'accomplit;... Ali, à mort la chrétienne!

— » A mort la chrétienne. »

Et simultanément, ces deux Arabes se lèvent; ils jettent un dernier regard sur la jeune fille et s'éloignent en faisant entendre le rire le plus atroce.

Arthur venait de recevoir des lettres de France; tous les papiers qu'il avait demandés

lui étaient envoyés, et une lettre de sa mère le conjure de différer de quelques jours la cérémonie de son mariage, et lui apprend que voulant être témoin de son bonheur, elle ne craignait pas de traverser les mers pour bénir elle-même ses enfans, et que, sous peu de jours, elle serait à Alger.

Lorsqu'Arthur reçut ces nouvelles, il commençait à déjeûner; mais à peine a-t-il lu la lettre de sa mère, qu'il sort de sa tente, va demander au colonel la permission de s'éloigner du camp pour quelques instans, et court au galop vers l'habitation de M. Flocour.

Lorsqu'il arriva, Elisa était avec son père. Elisa! et vous Monsieur! s'écrie-t-il, vous me voyez le plus heureux des hommes; ce matin j'ai reçu tous mes papiers; et ma mère,... mon excellente mère, dans quelques jours sera près de nous; elle veut assister à notre mariage; Elisa, concevez-vous mon bonheur!...

Des larmes de joie brillèrent dans les yeux de M. Flocour; il ouvrit ses bras à Arthur,

qui s'y précipita en l'appelant son père, et les sensations qu'éprouva Elisa ne peuvent s'exprimer....

Pardon, leur dit Arthur, mais je suis obligé de vous quitter; je dois retourner au camp; mon colonel m'a recommandé de m'en absenter le moins de tems possible; adieu, Elisa; bientôt l'un à l'autre pour toujours, nous ne nous séparerons plus. Et le jeune officier s'éloigna.

Elisa, lui dit son père, lorsqu'ils furent seuls, Mme Bellecour désirera peut-être demeurer quelque tems avec nous; d'ailleurs, nous l'en prierons; il faut nous hâter de lui préparer un appartement; demain, au soleil levant, je partirai pour Alger avec quelques Arabes, pour me procurer les objets qui nous manquent.

— « Vous me laisserez seule, mon père?

— » Qu'as-tu à craindre, mon enfant? tous mes Arabes paraissent t'aimer et te respecter plus que moi-même.

— » Je suis bien éloignée de leur supposer de mauvaises intentions; mais la frayeur me

saisit toujours lorsque vous vous éloignez de moi.

— » Rassure-toi, mon absence ne sera pas longue. »

Et le lendemain, à peine le jour s'était-il levé, que M. Flocour était déjà sur la route d'Alger. Un sinistre pressentiment agitait l'âme d'Elisa; seule au milieu de ces campagnes, partout où elle étendait ses regards, elle n'apercevait pas un seul Européen; ce n'était qu'Arabes enveloppés dans des burnouss blancs, et qui lui apparaissaient comme des fantômes. O mon Dieu ! pensait-elle, si l'on venait m'attaquer, qui viendrait me défendre? Mon père, pourquoi m'avez-vous laissée seule? D'où vient que le ciel est pur, que la nature semble dans un calme parfait, et que mon cœur est saisi d'effroi? D'où vient que le bruissement des feuillages, se confondant avec le murmure de la mer, me fait trembler de terreur, tandis qu'avant il jetait dans mon âme une mélancolie dont la douceur me charmait? Je crois que j'ai peur!... mais folle que je suis, pourquoi aurais-je

peur? est-ce la première fois que je reste seule? Mon père! Arthur! que je voudrais que vous fussiez près de moi! et en proie à un funeste pressentiment, Elisa va fermer toutes les portes et revient s'asseoir près de sa croisée; mais c'est en vain qu'elle cherche à surmonter sa frayeur.

— « Eh bien! frère, le chien s'est éloigné, le loup peut sans danger fondre sur la brebis; allons, suis-moi?

— » Es-tu bien certain?...

— » Aussi certain que Dieu est en nous; je l'ai vu sortir qu'à peine le jour paraissait; je l'ai suivi, et je me suis assuré qu'il prenait la route d'Alger!

— » Qui donc?

— » Le père de la jeune fille; allons! viens, le moment est favorable, les travailleurs sont au loin dans la campagne; si elle pousse des cris, ils ne pourront l'entendre?

— » Hassan, le sang me fait peur; cette jeune houri si belle....

—» Et l'or... Ali, fils d'Achmed, te fait-il peur aussi? je te l'ai dit, l'or pour toi, et

la chrétienne pour moi; d'ailleurs, j'exige seulement de toi que tu restes en dehors de la maison, et que tu m'avertisses si quelqu'un apparaissait; il suffit d'un tigre pour déchirer un agneau.

— » L'or, as-tu dit, appartiendra à moi seul, et bien je suis à toi; Hassan, fils de Abderacman, que Dieu et son prophête nous protègent... »

Qui frappe en bas? ô ciel! quelle crainte! quel effroi s'empare de moi; mon père! mon père! Arthur! mais que je suis enfant! qu'ai-je donc à craindre?

Et Elisa ouvrit sa croisée.

C'est un Arabe, je suis perdue! mais non, folle que je suis! c'est Hassan, un des deux Maures que mon père a pris à son service il y a trois jours; j'ai oublié de lui donner son salaire et il vient le réclamer; je vais lui ouvrir....

— « Que voulez-vous, Hassan? vous venez sans doute chercher votre salaire, je vais vous le donner; ô mon Dieu! comme vous me regardez, vous me faites frémir;.... un poignard!... ah! je suis morte.... »

Et la jeune fille tomba à la renverse, sa tête se brisa sur le marbre. A la vue du sang qui en jaillit, un sourire satanique contracta les lèvres de l'Arabe, et il s'échappa de sa poitrine un cri de joie semblable à celui de la hyène lorsqu'elle se rue sur les membres palpitans de sa victime.

Et il s'approche d'elle; pendant quelques instans les bras croisés sur sa poitrine, il la dévore de ses regards infernaux; son poignard brille dans sa main, mais il semble hésiter à s'en servir; il ne veut point lui donner une mort trop prompte, il veut avant jouir de ses douleurs, de son agonie, et il le replace à sa ceinture; il enlève la pauvre enfant et la presse dans ses bras nerveux; Elisa, que cette secousse a rappelé à la vie, porte sur lui des yeux mourans! Grâce! grâce! lui crie-t-elle; Hassan, que t'ai-je fait? pourquoi veux-tu me faire mourir? Ne le vois-tu pas, je ne suis qu'une pauvre enfant sans défense; oh! non, n'est-ce pas, tu ne veux pas me faire mourir? c'est moi qui suis une folle d'avoir eu une pareille idée; ce poi-

gnard, tu ne veux pas en percer mon cœur!

Déjà Hassan a déchiré les vêtemens d'Elisa; à la vue de son sein d'une blancheur éblouissante, le feu de l'impudicité brûle son sang, et ses mains criminelles flétrissent de leur contact les charmes de la vierge. Au secours! s'écrie l'infortunée en se débattant, mon père! mon Arthur! au secours! laisserez-vous mourir votre enfant! votre bien-aimée? mais ces cris, étouffés par un mouchoir que le monstre a lié autour de sa bouche, ne parviennent que jusqu'à lui, et ces sons plaintifs le font tressaillir de joie! Les efforts d'Elisa sont vains; ses membres délicats sont brisés, ses forces l'abandonnent et elle retombe évanouie......

Hassan a assouvi sa passion brutale, et le fanatisme succède au délire de ses sens; il tire son poignard, et trois fois il le plonge dans le sein qu'il vient de couvrir de ses baisers criminels; et lorsqu'il s'est assuré que la jeune fille ne respire plus, il sort en jetant sur elle des yeux qui expriment toutes les joies de l'enfer.

Ali était à la porte et attendait Hassan avec impatience ; que Mahomet soit loué, s'écrie ce dernier ! la chrétienne a vécu ; et il montre à Ali le poignard qui fumait encore. Entre dans cette chambre et vois s'il y a quelque chose qui te convienne; un instant après, Ali revint avec des pièces d'or et d'argent, dont il offrit sa part à Hassan.

Garde cet or, c'est du sang de chrétien qu'il me fallait; je n'ai pris que cet anneau; il suffit pour me rappeler les momens de délices que je viens de passer ; maintenant je vais rejoindre la tribu *d'El Ouffia,* et ce poignard, aujourd'hui peut-être, aura donné la mort à plus d'un Français; Ali, fils d'Achmed, Hassan te souhaite des jours de prospérité, et le monstre disparut dans les montagnes.

Depuis quelque tems, la tribu d'*El Ouffia,* campée dans la plaine de la Métidja, sur la rive droite de l'Aratche, se livrait à l'embauchage et à l'assassinat sur tous les hommes isolés, dont elle cherchait sans cesse à s'emparer; déjà, séduits par des promesses illusoires, une vingtaine de misérables soldats

de la légion étrangère, avaient fui le drapeau français, et s'étaient refugiés sous les tentes d'El Ouffia. Non-seulement les membres de cette tribu pillaient et assassinaient les Français, ils n'épargnaient pas davantage les Arabes qui venaient se soumettre au général en chef.

Irrité des atrocités qu'ils commettaient chaque jour, le général en chef résolut leur destruction, et le matin du jour où la jeune fille fut si horriblement massacrée, les troupes destinées à combattre la tribu d'El Ouffia étaient en marche; Arthur en faisait partie; mais avant de combattre, il voulait voir sa bien-aimée; il lui semblait qu'un seul de ses baisers redoublerait son courage; les troupes passaient à une très-petite distance de son habitation; Arthur ne put résister au désir qui l'agitait; il piqua son cheval, et bientôt il mit pied à terre près de la maison qu'habitait son Elisa. Elisa! M. Flocour! s'écrie-t-il, personne ne me répond, et la porte est ouverte, qu'est-ce que cela veut dire? des gouttes de sang.... et l'infortuné pénètre dans la cham-

bre fatale; une jeune fille est étendue sur le marbre, ses vêtemens déchirés sont teints de sang; Arthur reconnaît sa bien-aimée, il tombe évanoui à ses côtés, et lorsqu'il revient à lui, il fait retentir toute la maison de ses cris et de ses lamentations; il presse dans ses bras le corps sanglant de son Elisa, mais il cherche en vain à réchauffer ses membres déjà glacés du froid de la mort; alors il s'abandonne à tout son désespoir; mais personne n'entend ses cris; il cherche en vain à s'expliquer cet effroyable mystère; qui peut être l'auteur du meurtre d'Elisa? où est son père? personne pour l'instruire! hors de lui, il se précipite sur ce cadavre, qu'il couvre de ses baisers et de ses larmes; Elisa n'est plus, il ne me reste plus qu'à mourir, s'écrie-t-il, et soudain il remonte à cheval, part au galop, et il rejoint son corps au moment où les troupes venaient de surprendre les Kabaïles d'*El Ouffia;* Arthur passe près de ses camarades, qui sont étonnés du désespoir empreint sur ses traits et du sang qui couvre ses vêtemens; le sabre à la main, il

s'élance sur un groupe de cavaliers; chaque coup qu'il porte donne la mort; les Kabaïles, effrayés, prennent la fuite; Arthur va les poursuivre, mais un Arabe à pied décharge sur lui son pistolet; le coup part, et la balle siffle à ses oreilles; l'Arabe ne se déconcerte point; la fureur qui brille dans ses yeux est aussi terrible que celle d'Arthur; il s'élance sur son cheval, se saisit de la bride, et d'une main vigoureuse, il précipite Arthur en bas de son cheval; mais en tombant les mains d'Arthur se sont emparées du burnouss de l'Arabe, il l'attire avec force à lui, et tous deux roulent dans la poussière.

Depuis cinq minutes ils luttaient corps à corps; en vain Arthur cherche à s'emparer du pistolet attaché à sa ceinture pour faire sauter la cervelle de son adversaire, l'Arabe le presse si vigoureusement qu'il ne peut faire usage de ses mains; en vain le Kabaïle veut armer sa main d'un poignard pour en frapper son ennemi, Arthur ne lui en laisse pas la facilité. Mais soudain, une bague, que l'Arabe porte à son petit doigt, a

frappé les regards du jeune officier; il la reconnaît, c'est celle que portait toujours Elisa, et qu'il lui avait donnée le jour où son père lui promit sa main; il n'y a plus de doute, cet Arabe, c'est le meurtrier de la jeune fille, et la rage, la fureur redoublent ses forces; il dégage une de ses mains, se saisit du pistolet, et la cervelle du Kabaïle vole en l'air;.... mais au moment où le coup partait, le poignard qui avait percé le cœur d'Elisa se plongeait dans celui de son amant....

Quelques mois après ce funeste événement, dans une maison d'aliénés située aux environs de Paris, se promenait dans une vaste allée, un homme dont les traits exprimaient encore plus le désespoir que la folie. Tout-à-coup il s'arrête, ses cheveux se hérissent, ses yeux semblent vouloir s'échapper de leur orbite, et ses nerfs se contractent; ma fille! mon Elisa, s'écrie-t-il, oh! rendez-la moi! misérables! ne la tuez pas! c'est un ange! c'est une divinité! Arthur, son amant, bientôt va la conduire à l'autel; elle sera riche, mon Elisa! elle sera heureuse! et c'est

moi qui suis cause de son bonheur! riche! mais que dis-je? elle est morte! elle est assassinée; ma fille! mon enfant! et c'est moi qui suis cause de sa mort! j'ai cru la mener à la fortune, et je l'ai conduite au tombeau! oh! misérable! je suis l'assassin de ma fille.

Une heure après, ce père infortuné expirait au milieu des convulsions les plus horribles.

UN DÉTACHEMENT

DE

VOLONTAIRES PARISIENS.

Dans une petite chambre, au cinquième étage d'une maison de la rue du Bac, six jeunes gens étaient assis à l'entour d'une table au milieu de laquelle s'échappaient, en pétillant, les flammes bleuâtres d'un punch que contenait un énorme vase; à l'ameublement de cette chambre, au désordre qui y régnait, aux pinceaux épars çà et là, aux

peintures sans cadre, amoncelées les unes sur les autres, l'œil le moins pénétrant aurait facilement reconnu la demeure d'un artiste.

Mon pauvre Alfred! s'écria l'un d'eux en s'emparant de la main de son voisin, qu'il pressa fortement, que je suis heureux de te revoir!

Je craignais que tu ne revinsses jamais de ce maudit Alger, ajouta un jeune homme dont les traits exprimaient l'aménité.

Dieu merci! mes amis, répondit Alfred, m'en voilà de retour! et je proteste bien que les Français peuvent faire des conquêtes tant qu'ils voudront, mais que jamais il ne me prendra l'envie de les visiter; assez pour cette fois, et je suis persuadé qu'il n'en est pas un du détachement dont je faisais partie, qui ne tienne le même langage que moi; je veux parler du petit nombre de ceux qui existent encore ou qui sont libres.

Tu as donc bien souffert? dit l'un d'eux.

Je vous en réponds, mes amis! cependant, je dois avouer que pendant le trajet de Paris

à Alger, les scènes tragi-comiques dont j'ai été le témoin, et auxquelles donnait souvent lieu le caractère original et plaisant d'une grande partie de mes compagnons de voyage, ont plus d'une fois excité mon hilarité et m'ont fait passer quelques momens agréables.

Alfred! s'écrièrent ensemble plusieurs voix, tu devrais bien nous raconter les détails de ton voyage de Paris à Alger, cela doit être charmant.

Volontiers, mes amis, mais je suis bien mauvais conteur, et je réclame votre indulgence.

Commence! commence! nous t'écouterons tous avec plaisir.

Et les chaises se rapprochèrent de la table; les verres se remplirent de punch; on but à la santé d'Alfred, à son heureux retour, après quoi le jeune voyageur commença ainsi son récit :

Or, mes amis, vous savez que le despotisme, foulant aux pieds nos lois les plus saintes, fut écrasé par un peuple que l'amour

de la liberté transforma en héros; mon père, capitaine de l'ancienne armée, dont l'âme se sentait émue au cri de la liberté et à qui la vue du drapeau tricolore avait rendu toute sa vigueur et sa première force, était accouru aux barricades; il brandissait dans sa main le sabre d'honneur dont il avait été décoré en Egypte; électrisé par son exemple, je combattais à ses côtés,... et je reçus la croix de juillet....

Quelque tems après cette révolution sublime, sitôt qu'un roi-citoyen nous fut donné, mon père voulut solliciter un emploi pour moi; il crut que la demande d'un vieux brave ne pouvait qu'être favorablement accueillie par les agens du nouveau gouvernement.

Pour la première fois de sa vie il sollicita, mais déjà les antichambres des ministres étaient remplis de ces hommes sans pudeur, qui n'ont ni foi ni conscience. Rampant sous la dynastie déchue pour obtenir des places, ils rampaient encore sous le nouveau règne en mendiant des dignités.

Ces infâmes prosélytes de l'astuce et de l'intrigue étaient reçus, écoutés avec bienveillance; ces hommes qui ne reconnaissent d'autre Dieu que l'or et l'ambition, qui n'ont d'autre roi que l'égoïsme et l'intérêt, obtenaient ce qu'ils voulaient, et un vieux soldats couvert de cicatrices ne recevait que des refus et des dédains.

Le drame était toujours le même, aussi infâme, aussi hideux; quelques principaux acteurs avaient seuls changé.

Lorsque mon père vint m'apprendre l'inutilité de ses démarches, des larmes roulaient dans ses yeux; quant à moi, j'en éprouvais plutôt de la joie que du chagrin.

Depuis quelques jours, je relisais, avec une sensation toujours nouvelle, la description de notre conquête d'Alger; j'étais exalté en pensant que la conduite de tous ces jeunes conscrits sur le champ de bataille avait été celle de vieux soldats; combien je regrettais de ne pas m'être trouvé dans leurs rangs lorsque les hordes d'Arabes tombaient sous leurs coups!

Je brûlais d'être soldat; mais non pas soldat de garnison, dont la vie uniforme et nulle m'eût accablé d'ennui; je n'eusse pas voulu passer ma jeunesse à blanchir un fourniment, ou à chercher à donner à mes boutons le poli et le brillant de l'or; et je n'enviais nullement l'hon neur paisible d'une faction devant un monument public, ou à la porte d'un homme en place; cette vie obscure et paresseuse eût été bien loin d'avoir pour moi aucun charme.

Mais je voulais être soldat en campagne, dans les camps, dans les bivouacs; je voulais sentir l'ardeur de la poudre, et entendre le bruit majestueux des canons; des ennemis que l'on attaque et que l'on renverse, des armes, des drapeaux dont on s'empare, voilà ce qui souriait à mon imagination ardente; des dangers, de la gloire, c'était le besoin de mon âme.

Je suppliais donc mon père de me laisser partir pour Alger; ne savez-vous pas, lui dis-je, que le gouvernement offre le passage gratuit à tous ceux qui veulent s'y rendre pour y

faire valoir leur industrie; ou pour prendre du service? déjà un grand nombre d'ouvriers se sont présentés; presque tous ont combattu dans les trois jours, et le gouvernement, en les protégeant, en les aidant dans cette nouvelle colonie, leur prouvera sa reconnaissance; quoiqu'éloignés de France, il se rappellera que beaucoup d'entr'eux ont versé leur sang pour la cause nationale, et qu'ils ont en quelque sorte posé la première marche du trône actuel.

Mais mon père connaissait mieux les hommes que moi; il savait que la passion politique et l'intérêt les entraînent à l'erreur et au crime, et chassent de leur cœur les sentimens les plus sacrés.

La reconnaissance, me répondit-il, surtout pour les gouvernemens, est un fardeau qui pèse et dont ils sont bien-aise de se débarrasser; ils flattent, ils caressent les hommes dont ils ont besoin; ils les abandonnent et quelquefois les écrasent, lorsqu'ils leur deviennent inutiles, ou qu'ils leur portent ombrage; et d'où vient ce mal? Il vient de

ce que la plupart de ceux qui tiennent les rênes des états ne basent leurs actions que sur leurs propres intérêts; ils n'agissent dans celui de l'état qu'autant que cela ne contrarie pas le leur; ils ne craignent pas d'employer les moyens les plus vils, qu'ils masquent du dehors de la vertu, pour consolider leur puissance et augmenter leur fortune; il en est même qui souriraient à la chute de leur roi, de leur bienfaiteur, si de cette chute devait résulter pour eux plus de dignités ou plus d'argent.

Ils se trompent bien, ces malheureux ouvriers, s'ils mettent leur confiance dans les promesses qui leur ont été faites. Les promesses coûtent si peu aux personnes qui gouvernent! et lorsqu'il s'agit de les accomplir ils ont toujours quelque prétexte d'en écarter l'exécution. Le gouvernement cherche à se débarrasser d'eux, parce qu'il les craint; il redoute que ces mêmes hommes qui ont si puissamment contribué à renverser le gouvernement de Charles X, désespérés de ne voir aucune amélioration dans leur posi-

tion, ne cherchent encore, dans l'excès de leur découragement, à se soulever de nouveau, animés par l'espoir d'un meilleur sort; il lui importe donc de les éloigner, et Alger lui paraît le lieu le plus propice à ce but. Il a soin de faire proclamer que ce pays doit être pour eux la terre promise et qu'ils ne peuvent manquer d'y devenir riches et heureux; mais sitôt qu'une certaine étendue de mer les aura séparés de la France, et que le gouvernement n'aura plus à les craindre, les moyens qu'il leur donnera de faire valoir leur industrie, seront un fusil et une baïonnette; on les enverra à la poursuite des Kabaïles, et leur destinée de bonheur se réduira à périr dans les montagnes, frappés par les balles des Bédouins, ou dans les hôpitaux, minés et desséchés par les fièvres qui règnent dans ce pays. Mais puisque tu le veux absolument, part pour Alger; promets-moi pourtant, mon Alfred, que si jamais tu étais malheureux tu ne me le cacherais pas, et qu'alors tu ferais tous tes efforts pour rentrer en France, et que tu reviendrais à la

maison de ton vieux père, qui sera toujours heureux de partager avec toi le morceau de pain qu'il a gagné au milieu des combats.

J'allais me faire inscrire au bureau de la place militaire, afin que je pusse faire partie du détachement qui devait se mettre en route le surlendemain, lorsque je rencontrai Eugène Bernard le peintre, que vous connaissez tous parfaitement bien; je lui fis part de mon projet, et je l'engageai à venir avec moi; je n'eus pas beaucoup de peine à le décider; ce voyage souriait tant à son imagination aventureuse! le pauvre Eugène; il eût bien mieux fait de ne jamais quitter sa mère! nous nous rendîmes ensemble au bureau militaire, et l'on nous inscrivit sans aucune difficulté: nous voulûmes passer fort agréablement les deux jours qui nous restaient avant notre départ, et nous nous en acquittâmes parfaitement bien.

Le jour du départ arriva, c'était le 30 décembre 1830; à huit heures du matin Eugène et moi, nous nous dirigeâmes sur la Place Vendôme, lieu du rassemblement et

d'où devait s'effectuer le départ. La Place était déjà encombrée d'une foule d'hommes dont l'aspect grotesque ressemblait assez à celui des Truands du règne de Louis XI. Des groupes s'étaient formés, au milieu desquels je remarquai quelques femmes, vêtues d'une manière aussi sale que bizarre.

C'était, du reste, nos nouveaux compagnons de voyage.

Un homme au corps sec et à la face livide, les dominait tous par sa stature gigantesque; il brandissait au-dessus de sa tête un long bâton, au bout duquel flottait une large pièce d'étoffe tricolore, où était inscrit en lettres noires : *Volontaires Parisiens.*

Il faut partir, s'écria-t-il tout-à-coup; et sa voix fut aussitôt couverte par cent autres qui répétèrent : Il faut partir! De l'argent! des chemises et des souliers!

Alors apparut un homme portant l'uniforme de capitaine; il déroula un grand papier; c'était la liste d'appel.

Sa présence apaisa les murmures; on s'empressa autour de lui; rien n'était plus

comique que le tableau de toutes ces bouches béantes, qui semblaient avides de recueillir les paroles qui allaient sortir de sa bouche; le plus profond silence régnait, et d'un ton où il y avait plus de malice que de finesse, cet officier leur dit:

Mes amis! mes bons amis! mes braves! le Roi sera toujours reconnaissant de tout ce que vous avez fait pour la nation et pour lui; il aimera toujours les enfans de la liberté, et les héros de juillet; le regret qu'il éprouve de votre départ, est en quelque sorte effacé par la joie qu'il ressent en réfléchissant que c'est pour votre bonheur, pour votre fortune; oh oui! pour votre fortune; car vous reviendrez tous riches; Alger est un pays couvert d'or; il ne manque que des bras pour le ramasser.

L'officier fut alors interrompu par un petit homme à mine jaune et luisante, qui s'écria : Oui; mais c'est qu'on dit qu'y g'nia par-là des camarades qui ne sont pas trop faciles à gouverner; il paraît qui vous tortillent les côtes, mais le plus proprement du monde.

Tiens, reprit une grande femme sèche, dont la bouche, décrivant toute une figure de géométrie, laissait apercevoir ses trois dernières dents noires et rongées, et dont le seul œil qui lui restait menaçait à tous momens de s'échapper de son orbite, as-tu vû ce farceur de Fifi Lacoste, qui veut nous parler des Bédouins? est-ce que ce vieux cuistre en aurait peur par hasard? ah jarnigoi! j'ai fait sauter le crâne à quatre ou cinq de ces poulet-d'inde de la garde à coco, et je me sens encore ben en état de tordre le cou à une demi-douzaine de ces brinborions d'Algériens. Je vois que c'est le monde renversé maintenant; il faut que ce soit les femmes qui donnent l'exemple du courage aux hommes.

En prononçant ces mots, sa bouche s'était horriblement contractée, et, en signe d'indignation, ses doigts longs et décharnés se crispèrent violemment.

Mère Mutrelle, répondit Fifi Lacoste d'un ton d'autant plus burlesque qu'il s'efforçait d'y donner de la dignité, c'est pas ni vos gesticulations de possédée, ni vos cris de

femme qu'a déjà pris un fameux gargarisme de rogomme, qui peuvent m'effrayer, j'ai z-ai vu aussi l'occasion de mettre en avant mon courage, et si....

Mais le gigantesque porte drapeau, qui prévoyait une scène violente, d'un seul regard, imposa silence à Fifi Lacoste, et d'une voix que l'usage des liqueurs fortes avait rendue semblable au bruit que fait une lourde porte qui crie sur des gonds rouillés, il lui dit : C'est y bientôt fini, tout ce verbiage là; toi, Fifi Lacoste, si tu ne tais pas, je te vas faire voir la couleur des semelles de mes souliers. — Et vous, mère Mutrelle, sauf le respect que je dois à votre sesque, garre à votre chignon! si vous ne nous faites grâce de vos croassemens.

Cette injonction, faite d'un ton qui annonçait que l'exécution pouvait suivre de près l'avertissement, imposa silence aux deux adversaires, qui se contentèrent de se lancer des regards pleins de fureur.

Le porte drapeau, voyant que le calme était rétabli, continua :

Ce qu'y a de ben certain, les amis, c'est que nous allons faire un voyage furieusement conséquent; c'est qu'y ne s'agit pas ici d'aller à la Barrière du Combat, ou à la Courtille; c'est plus dutout ça; nous allons au diable en Afrique, et dame alors, comme de juste et de raison, chacun aime ben à se rendre compte de ses petites affaires, et à prendre des renseignemens qui peuvent lui être utiles dans la circonstance présente, actuelle et future; et le capitaine qu'est-là, et qui me fait l'effet d'un bon diable, voudra bien nous instruire sur toutes ces petites choses-là — n'est-ce pas, capitaine?

Certainement, mes amis! répondit le capitaine; je me ferai un vrai plaisir de satisfaire à toutes vos questions; d'ailleurs, c'est mon devoir.

Ainsi donc, reprit le porte drapeau, tout un chacun qu'aura quelque question à faire n'a qu'à s'approcher.

Alors un homme du détachement s'avança et dit : Mon capitaine, je suis serrurier de mon état : croyez-vous qu'à Al-

ger je pourrai gagner de bonnes journées?

Comment, mon ami, si vous gagnerez de bonnes journées! mais il n'y a pas le moindre doute; il y a plus, c'est que je vous garantis une fortune certaine; toutes les serrures à Alger sont vieilles, et figurez-vous que l'on assure que, pour empêcher les Bédouins de pénétrer dans la ville, on doit l'entourer de grilles de cent pieds de hauteur; oh! pour le coup, ce ne sera pas de l'argent que vous gagnerez, ce sera de l'or. Je vous vois maître serrurier dans six mois d'ici.

Le serrurier se retira; sa physionomie exprimait l'espérance du bonheur.

Vinrent ensuite des menuisiers, des maçons, des fondeurs, des imprimeurs; tous interrogèrent le capitaine, et tous aussi se retirèrent le sourire sur les lèvres.

Vint enfin un cuisinier.

Ah! c'est pour vous que ce pays sera un vrai pays de Cocagne, lui dit le capitaine d'un air où l'ironie perçait à travers le sérieux dont il voulait composer son visage;

il est vraiment incroyable jusqu'à quel point la gastronomie a fait des progrès parmi les Arabes depuis la conquête d'Alger. Après leur Mahomet, ce qu'ils aiment le mieux maintenant, c'est une dinde truffée, un salmis de perdrix ou un vol-au-vent à la financière; aussi, je ne serais pas étonné, si vous êtes réellement bon cuisinier, qu'un jour votre statue fût placée dans leurs mosquées, à côté de celle de leur prophète.

Le cuisinier ne put répondre, tant la joie l'étouffait. Les discours du capitaine avait fait naître l'espérance dans l'âme de la plupart de ces infortunés qui, depuis quelque tems, étaient sans travail, sans pain, et même sans asile; et, en se livrant à l'illusion d'un bonheur chimérique, ils avaient oublié leurs souffrances dernières.

Par un mouvement simultané, cette masse d'hommes s'ébranla et se dirrigea vers la barrière de Fontainebleau, et au même instant mille voix entonnèrent la fameuse chanson patriotique, *en avant, marchons, contre leurs canons*, etc.

Je suivais le détachement avec Eugène et mon vieux père, qui avait voulu nous reconduire jusqu'à la barrière de Fontainebleau; pendant tout le trajet, cet excellent homme nous donnait les conseils qu'il jugea propres à nous éclairer sur la conduite que nous avions à tenir dans une vie toute nouvelle pour nous, et il nous quitta les larmes aux yeux, et après nous avoir forcés d'accepter le peu d'argent qu'il possédait.

A quelques centaines de pas de la barrière on fit une halte, et un petit homme à la mine rabougrie vint faire une distribution de chemises et de souliers; sitôt qu'elle fut terminée, le détachement se remit de nouveau en marche; Eugène et moi nous nous mêlâmes parmi nos compagnons de voyage; leur hilarité et leur originalité dissipèrent bientôt le chagrin que j'éprouvais de m'être séparé de mon père; j'écoutais avec le plaisir le plus vif l'exposé des projets qu'enfantait leur imagination si facile à se créer des illusions.

Après quelques heures de marche, on

aperçut les faubourgs de Corbeil; alors le bruit redoubla; tout le monde parlait à la fois; la joie brillait dans leurs regards; l'étape allait être terminée, et la vue du lieu où ils allaient se reposer, préparer et prendre leur repas, et où ils espéraient surtout vider quelques bouteilles de vin, avait redoublé leur ardeur et précipité leurs pas.

Deux jeunes gens auxquels le commandant du détachement avaient conféré le grade de fourrier, coururent en avant pour faire préparer les billets de logement.

Une demi-heure après, tous les volontaires étaient rassemblés sur une place où se tenait le marché, en face d'une maison de peu d'apparence, dont les murs noirs contrastaient singulièrement avec les couleurs vives du drapeau qui flottait au-dessus de la porte; c'était l'Hôtel-de-Ville.

Les fourriers en descendirent avec une quantité de billets de logement qu'ils distribuèrent aux volontaires, qu'au préalable ils avaient fait mettre sur deux rangs. Ensuite vinrent les ménagères; chacune d'elles fit

valoir son habileté à faire une bonne soupe, et lorsqu'elles eurent l'argent de ceux qui les avaient choisis pour ménagères, elles allèrent aux provisions. Alors tous les volontaires se dispersèrent pour aller à la recherche de leurs logemens; les uns allaient à droite, les autres à gauche; ils montaient, ils descendaient, traversaient un côté, traversaient un autre; enfin, c'était une activité, un mouvement dont cette petite ville de Corbeil, ordinairement si paisible, paraissait tout étonnée; ils interrogeaient tous ceux qui se présentaient à eux, et lorsqu'ils demandaient à une personne l'endroit où se trouvait la rue qu'habitait celui chez lequel ils devaient loger, il s'en présentaient trois ou quatre pour la leur enseigner, chacune d'elles ayant soin d'ajouter de longs détails et de grands renseignemens sur la réception qu'ils devaient espérer de leurs hôtes, réception qui dépendait de leur caractère et de leur opinion politique.

Au bout de quelques heures de repos dans leur logement, les volontaires se rallièrent

auprès de leurs ménagères, qui avaient eu soin de leur préparer une soupe copieuse.

Je me trouvais avec Eugène à la table de la mère Mutrelle, et nous n'eûmes pas à nous en plaindre; la soupe qu'elle nous avait préparée était excellente.

C'était vraiment un spectacle curieux que celui d'une vingtaine d'hommes occupant les deux côtés d'une longue table massive, chacun tenant dans une main une cuillère d'étain qu'ils paraissaient impatiens de mettre en jeu, et dont ils frappaient les vastes assiettes de terre brune placée devant eux. Leurs regards se reportaient tous au milieu de la table où était placée une énorme marmite, d'où s'échappait une épaisse vapeur, répandant au loin une forte exhalaison d'oignons et d'ail. Une longue cuillère à pot en bois s'y tenait droite comme un if, et indiquait que la cuisinière avait compris que les estomacs qui devaient digérer cette soupe, avaient besoin d'une nourriture aussi solide que matérielle. A droite de la marmite gissait orgueilleusement un large plat de fer-

blanc, regorgeant de viandes et flanqué de succulens et volumineux légumes.

Quoi de plus expressif que toutes ces physionomies impressionnées par le désir et l'impatience qu'aiguillonnait encore l'appétit? mais bientôt la mère Mutrelle satisfit à leur impatience; sa main, maigre et décharnée, s'empara de la bienheureuse cuillère à pot, et simultanément toutes les assiettes furent portées vers la marmitte, chacun se regardait d'un air de défi qui semblait dire : c'est moi qui serai servi le premier; mais ce fut Pierre Boisgris, le voisin de droite de la ménagère, que le sort favorisa, parce que, pour éviter la confusion et les disputes, la mère Mutrelle avait formellement annoncé que ce jour-là elle commencerait par la droite, et le lendemain par la gauche; c'était une brave femme, la mère Mutrelle, elle n'aimait pas les injustices.

La soupe fut plutôt dévorée que mangée; on n'entendait pas un seul mot; ils se levaient en allongeant la tête et plongeant leurs regards dans la marmite pour s'assu-

rer qu'il leur revenait encore une petite portion d'une soupe qu'ils trouvaient excellente.

Lorsque les portions de viande furent faites et distribuées, l'appétit perdit un peu de son intensité; alors commencèrent les bons mots, les facéties de leur genre; il fallut louer la soupe et celle qui l'avait faite. — Oh! qu'elle est bonne! — Ouf, je n'en puis plus! — C'te mère Mutrelle a tout de même joliment *le chique* pour la cuisine! à elle le pompon. — N'est-ce pas, les autres, que ça vaut tout de même mieux de se restaurer le *fanal* de c'te façon, que d'aller faire la *goueppe* dans les Champs-Elysées le ventre creux et le gousset vide? — As-tu vu Fifi Lacoste? c'te soif épaisse qu'il avait. — Quel rude estomac! il s'y connaît drôlement à manier la cuillère? — J'te conseille de parler toi, Boisgris, je crois qu't'es comme les dromadaires, que tu as une poche à l'estomac pour la faim à venir et future; je veux bien que le diable me tortille les os si je sais où tu peux mettre ce que t'avales.

Et c'était nombre de plaisanteries pareilles, qui toujours excitaient les gros rire des commensaux; lorsqu'il ne resta pas une seule miette de pain sur la table, tout le monde sortit, et se dirigea vers les cabarets, dont toutes les tables furent bientôt occupées.

Je me promenais avec Eugène, dans les rues de Corbeil; nous nous entretenions ensemble des nouveaux personnages avec lesquels nous allions être obligés de vivre pendant un assez long espace de tems; ma foi, me répondit mon pauvre ami! cette manière d'être me plaît, me sourit; il y a de la franchise dans leur caractère; c'est bien là le type du caractère parisien. Il y a quelques jours, la plupart d'entr'eux étaient couverts de haillons; ils n'avaient pas d'asile pour se reposer, pas de pain pour assouvir une faim dévorante; mais aujourd'hui une soupe abondante à reconforté leur estomac; c'est pour eux une grande péripétie; les souvenirs de leurs misères se sont effacés; ils se livrent à des illusions de fortune, de bonheur; ma

foi, voilà la vraie philosophie; ce système me plaît, et je l'adopte.

En ce moment je me retournai, et je vis Brisetout, le gigantesque porte drapeau, qui courait à nous en s'écriant : Eh! les amis! je vous cherche depuis une heure; allons! venez donc boire un coup; on vous attend : pas tant de façon, en route; ici il faut de la gaîté; chanter, boire et rire, et puis à *Alger*, nous *dégoiserons* de l'amour aux Algériennes et aux Bédouines; on dit que ces particulières-là en tiennent joliment; allons, en route.

Nous craignîmes, en refusant, de blesser ces hommes, dont nous étions devenus les compagnons; d'ailleurs, leur société nous promettait quelques amusemens, et, sans hésiter, nous suivîmes Brisetout, qui nous conduisit à un cabaret où nous attendaient l'inévitable mère Mutrelle, et une douzaine de volontaires. Je me rappellerai toujours que la table où nous nous mîmes, était à moitié recouverte, par deux serviettes, sales et zebrées de taches jaunes et violettes; le cabaretier,

gras et joufflu, bien rouge et bien dodu, toisa de la tête aux pieds les convives qui venaient de lui arriver; son front se rembrunit; il fronça le sourcil, lorsque, d'une voix de roulier, Fifi Lacoste lui dit : not bourgeois, comme y a de la société, quatre litres, et du bon.

C'est que le bourgeois avait été si souvent trompé; combien de fois était-on venu boire son vin *à l'œil!* aussi depuis quelque tems il était devenu d'une méfiance à désespérer le plus intrépide *carottier*. Or donc, avant de descendre à la cave, il fit l'examen des nouveaux venus. Mais cet examen fut loin de le rassurer sur le paiement de son vin; les guenilles déchirées de Fifi Lacoste et de ses compagnons, la robe en lambeaux de la mère Mutrelle, dont les taches de graisse et de vin ne permettaient plus de distinguer la couleur; le chignon de ses cheveux gras et grisonnans, qui apparaissaient par les nombreux trous de son mouchoir de tête, ne lui présentaient pas une garantie suffisante.

Je m'aperçus de l'idée qui l'agitait, et

pour trancher toute difficulté, je sortis une pièce de cinq francs, que je jetai sur la table.

A cette vue et au bruit que fit la pièce, en tombant sur la table, le front du cabaretier se dérida, et, en cherchant à donner un air riant à ses traits, aussi massifs que grossiers, il nous demanda de quel vin nous voulions boire.

Cabaretier de malheur, s'écria Brisetout, qui avait pris une allure de fierté en se voyant en société de gens dont le gousset paraissait mieux garni que le sien; — des personnes comme nous ne boivent que du bon, arrive vite avec ton meilleur, je suis impatient d'humecter mon gosier.

Un instant après, les tables furent couvertes de bouteilles, qui se vidaient à mesure qu'elles paraissaient. Aussi les langues s'échauffèrent; c'était à qui raconterait ses prouesses, sa valeur, le courage qu'il avait déployé, les soldats qu'il avait tués ou blessés dans les trois jours. Brisetout étendit sur la table sa jambe nerveuse, releva son pantalon

bigarré de pièces de différentes couleurs, montra à tous les yeux une cuisse safranée; et en faisant apercevoir une plaie cicatrisée, il dit : Tenez, les amis, vlà-z-une balle que j'ai reçue au coin de la rue du Bac; c'est un chien de garde royal qui me l'as ajustée, mais je l'ai ben payé de la même monnaie; après le coup, je me suis appuyé près d'une borne, et je lui ai envoyé une *prune* qui lui a joliment chatouillé la cervelle.

Et moi, s'écria la mère Mutrelle; un gueu de Suisse qu'à êvu l'impertinence et l'indélicatesse de m'arracher un œil avec la pointe de sa baïonnette; il est ben heureux que dans le moment je n'y ai vu que du feu; car autrement son affaire était *dans le sac;* c'était y des gredins, que ces gardes royaux et ces Suisses; on aurait dû les brûler jusqu'au dernier.

Lorsque la mère Mutrelle commença à parler, entrèrent trois hommes vêtus d'une blouse, d'un pantalon rouge, et chacun portant un bonnet de police; leurs traits étaient mâles et caractérisés par un air martial, et

à l'épaisse moustache qui ombrageait leur lèvre supérieure, on pouvait juger qu'ils avaient été soldats. Ces hommes faisaient aussi partie du détachement ; le cabaretier vient leur servir une bouteille de vin sur une table, vis-à-vis la nôtre.

L'un d'eux, qui avait entendu les derniers mots de la mère Mutrelle, s'efforçait en vain à comprimer sa colère, qui éclatait dans ses regards; enfin, après avoir tortillé deux ou trois fois sa moustache, il posa sa tête sur sa main droite, appuya son coude sur la table; et jetant un regard de dédain sur la mère Mutrelle, il lui dit : Pourquoi donc, l'ancienne, désirez-vous tant la mort des gardes royaux? n'étaient-ils pas soldats? ne sont-ils pas Français? ne sont-ils pas vos compatriotes? qu'ont-ils donc fait pour mériter à ce point votre haine?

Comment? s'écria la mère Mutrelle, qui ressemblait plutôt à une furie qu'à une femme, ce qu'ils ont fait, les monstres! ils se sont battus contre nous pour soutenir un roi qui voulait nous rendre esclaves, nous ôter

notre pain; c'étaient tous gueux ensemble; le roi et sa garde, tous vrais gibiers de potence; ah les gredins! je voudrais les voir tous pendre.

Femme, vous ne savez ce que vous dites, reprit l'un de ces trois hommes; les gardes royaux ont défendu leur roi, et ils ont fait leur devoir; ils étaient soldats, et un soldat ne doit savoir qu'obéir.

Oui, reprit mon pauvre Eugène avec vivacité, un soldat ne doit savoir qu'obéir; mais alors seulement que les ordres qui lui sont donnés ne blessent ni l'humanité, ni la justice; et lorsqu'un roi se rend assez criminel pour ordonner à ses soldats de marcher contre son peuple, qu'il veut opprimer, et qu'il réclame les armes de ses soldats pour leur préparer des fers, leur refus alors, loin d'être coupable, est noble et généreux; car les soldats, loin de servir les ennemis de leur nation, doivent aider à les repousser et à détruire leurs perfides complots, et un roi qui se parjure, et qui préfère la tyrannie à la liberté, ne se déclare-t-il pas l'ennemi d'une nation libérale?

Eugène s'était exprimé avec chaleur et dignité, tous les volontaires le regardèrent avec étonnement, pas un ne l'interrompit, et lorsqu'il eut fini de parler, personne n'osa interrompre le silence; l'éloquence simple et naturelle de mon ami avait fait une vive impression sur ces gens du peuple.

Celui qui le premier avait adressé la parole à la mère Mutrelle, resta tout stupéfait; il croyait ne s'être adressé qu'à des hommes grossiers et stupides; en s'apercevant de son erreur, il changea de posture; son visage prit une expression toute différente, et il se prépara à soutenir avec avantage la discussion qui venait de s'ouvrir.

Camarade, dit-il, je ne veux pas prétendre que les soldats doivent être les instrumens aveugles des crimes ou méfaits du roi; loin de moi cette idée; mais ce que je soutiendrai, c'est qu'ils doivent obéir de suite aux ordres qui leur sont donnés, sans chercher à les commenter, à s'informer quel est leur but, et quel sera leur résultat; car les hommes jugent différemment des événemens,

de leurs causes et de leurs suites; et des différens jugemens qui alors seraient portés, il en adviendrait une opposition, un conflit d'opinions et de volontés, qui mettraient sans cesse en danger l'état et le trône.

Mais, dit Eugène, il était patent pour tous que l'on attentait à la liberté du pays, que l'on violait indignement les lois les plus sacrées; là, il ne pouvait y avoir qu'une seule opinion, qu'un même jugement; c'est qu'il importait aussi bien aux soldats qu'aux citoyens que ces lois fussent maintenues et observées religieusement ; et que soldats et citoyens, devaient tous réunir leurs efforts pour sauver la France, dont on voulait faire le siége de l'esclavage et de la tyrannie... mais loin de là, il en est qui, pour protéger l'aristocratie et le despotisme, ont porté leurs armes contre leurs frères, contre leurs compatriotes; il en est qui ont cherché à écraser un peuple jaloux de ses droits, qu'il voulait conserver au prix de son sang; il en est enfin, qui se sont déclarés les vils spadassins d'un monarque criminel et meurtrier de ses

sujets. Voilà leurs crimes; ils sont, ce me semble, assez grands pour justifier l'indignation qui pèse encore sur eux.

Ah! c'en est trop, jeune homme! s'écria le même de ces trois hommes qui venait de parler; sachez que tous trois, nous sortons de cette garde, que vous insultez, et que nous ne craignons pas de nous en faire honneur, persuadés que nous sommes d'avoir fait bravement notre devoir; écoutez, et vous nous jugerez mieux; croyez-vous que le soldat, qui est tout à son service, et qui cherche les moyens de se divertir lorsqu'il est achevé, occupe ses loisirs à la politique, souvent bien au-dessus de son intelligence? croyez-vous lorsqu'on vint nous donner l'ordre de nous préparer à repousser les attaques des séditieux, qui voulaient, disait-on, marcher contre la personne sacrée du roi, que nous savions que ces séditieux n'étaient autres qu'un peuple qui voulait châtier les auteurs de l'attentat porté à leur liberté? certes! si nous avions su l'abîme dans lequel on voulait nous plonger, nous n'aurions pas été nous y précipiter

nous-mêmes : si on nous avait dit : Soldats, le roi a créé des ordonnances dont le but est de renverser les lois constitutionnelles, sans lesquelles il ne peut y avoir de prospérité en France; il se déclare l'oppresseur de ses sujets; mais ses sujets refusent l'esclavage, et se sont armés pour la défense de leur liberté; c'est à vous qu'il appartient de les combattre, c'est à vos armes de faire ruisseler leur sang; il faut d'abord des monceaux de cadavres, et des fers ensuite : Armez-vous et accourez, c'est à vous qu'est réservé l'honneur d'une si belle expédition; oh alors! soyez persuadé qu'un cri unanime d'horreur et d'indignation eût accueilli un tel discours; et malheur sans doute à ceux qui auraient eu l'infâme témérité de le prononcer.

Mais que celui que nos chefs nous répétaient sans cesse, était bien différent! — une guerre civile excitée par la sédition et la révolte, était sur le point d'éclater; la patrie était en danger, la vie du roi et celle des princes menacées; tel était le tableau que l'on mettait sous nos yeux; le salut de

la nation et celui de son chef dépendaient de notre courage; défenseurs naturels du trône, nos armes devaient punir les rebelles qui cherchaient à le renverser, ou les forcer à rentrer dans le devoir.

C'était par de tels discours que l'on cherchait à nous exciter.

D'ailleurs, le spectacle qui s'offrait à nos yeux de toutes parts, ne semblait-il pas attester la vérité de ce que l'on nous disait? ces groupes, ces rassemblemens d'hommes armés et qu'animaient la fureur, enfin, tout cet appareil de révolte et de sédition, n'étaient-ils pas capables de nous fasciner les yeux, et de nous persuader qu'il y avait réellement danger pour l'état? — d'ailleurs nous avons obéi, parce que nous devions obéir; nos intentions étaient louables, plus louables sans doute que celles de beaucoup d'hommes qui, sous le prétexte de la défense de la liberté, excitaient à combattre dans leur propre intérêt; jaloux d'un pouvoir qu'ils enviaient, c'était par le sang de leurs concitoyens qu'ils voulaient l'obtenir.

Toutefois est-il, reprit Eugène, que depuis ces journées mémorables, la France s'est choisi un roi-citoyen, qui chaque jour justifie le choix que l'on a fait de lui; avec un tel roi, le bonheur de la France est à jamais assuré. — Je le souhaite, reprit l'ex-garde royal, parce que j'aime mon pays; mais je ne le crois pas; l'esprit général en France est tel actuellement, que je prévois de nouveaux événemens politiques, de nouvelles révolutions et même des catastrophes, dont l'issue peut être terrible; ceux-là même qui ont proclamé Philippe pour leur roi, seront peut-être les premiers à le renverser du trône où ils l'ont fait asseoir, pour créer un nouvel ordre de choses qu'ils détruiront ensuite; mais qu'ils prennent garde, au soliveau pourrait bien succéder le tigre, et garre aux blessures que leur feraient ses griffes! à force de courir après la liberté, ils pourront bien rencontrer un sort pis que l'esclavage; dans tous les cas, ils n'auraient pas à s'en plaindre, car il serait leur ouvrage.

Moi, je dis que nous sommes libres comme

l'air, et que nous serons heureux comme le poisson dans l'eau, s'écria Fifi Lacoste, en avalant un verre de vin; nous allons à Alger, sacredié! et vive la joie! vous parlez tous les deux mieux qu'un curé qui confesse une dévote; mais tout ça ne vaut pas une chanson ou un verre de vin; quant à vous, malgré que vous sortiez de la garde, vous me paraissez trois bons lurrons, ainsi donc nous allons trinquer ensemble; je vas toujours verser à boire, car j'ai une soif qui me coupe les flancs, et puis ensuite je vas vous décocher une chanson qui vous fera crever de rire.

Les trois ex-gardes royaux, dont l'un avait été sous-officier, acceptèrent de bonne grâce cette invitation; ils vinrent se placer en face d'Eugène et de moi, et parurent désirer faire avec nous une connaissance plus intime.

Fifi Lacoste tint sa promesse; il ne chanta pas; mais il beugla; sa mâchoire, en se contournant, manqua de se démettre; et à la fin du quatrième couplet d'une chanson dont la poésie était telle qu'elle était inintelligible,

son enrouement fut si fort, qu'il ne fit plus entendre que des sons rauques et cela malgré les deux verres de vin dont il ne manqua pas d'humecter son gosier pour tâcher de recouvrer sa voix.

C'est z'à mon tour, à vous en dégoiser une, enfant! mais surtout ne m'interrompez pas.

Ce fut la mère Mutrelle qui s'exprima ainsi.

Tous les regards se tournèrent vers elle; qu'elle était horrible!

Sa figure, d'un jaune huileux était stygmatisée de taches rouges et bleues; la prunelle de son œil lançait des éclairs et tournoyait sans cesse dans son orbite; son nez épaté était couvert de tabac; ajoutez à cela une voix rauque et criarde, et vous n'aurez encore qu'une faible esquisse du tableau qu'elle offrait lorsqu'elle entonna *la Marseillaise,* en ouvrant une bouche effroyable, dont l'une des extrémités touchait à l'oreille droite, et l'autre se trouvait perpendiculairement placée au-dessous du nez; elle ne

put en achever le premier couplet, car au refrain, une nausée tellement épaisse s'échappa de son gosier que l'air en fut obscurci, et simultanément, chacun fut obligé de se boucher le nez pour se préserver de ses miasmes pestilentiels.

Cependant elle voulut tenir bon; mais, au moment où elle chantait *qu'un sang impur abreuve nos sillons,* un débordement de matières, couleur lie de vin, s'opéra de son estomac surchargé. La table en fut couverte et il en jaillit jusque dans les verres; et, pour compléter le tableau, au milieu de ses efforts de gosier, le mouchoir qui retenait son chignon se dénoua, et ses cheveux se baignèrent dans la mare.

Oh! la f.... cochonne, s'écrie Boisgris, tenez, regardez quel renard elle vient de lâcher.

Il n'y a pas besoin de le voir, on le sent bien, reprit Fifi Lacoste. — Eh! prends donc garde, mère Mutrelle, ne secoue donc pas ta tête; avec tes cheveux tu nous en envoies par toute la figure; au diable la soularde.

Allons! à la niche, vieille taupe! t'es soule comme une grive; va t'en cuver ton vin ailleurs; en achevant ces mots, le porte drapeau saisit la mère Mutrelle dans ses bras nerveux, la porta hors le cabaret, et il eut soin de l'appuyer contre une borne, près de laquelle elle ne tarda pas à s'endormir.

Le vin avait assoupi presque tous les volontaires, qui dormaient la tête appuyée sur la table; Brisetout, quoique s'escrimant comme un possédé, donnant des coups de poings et des coups de pieds à droite et à gauche, eut beaucoup de peine à faire sortir ses compagnons de l'espèce de léthargie dans laquelle les fumées du vin les avaient plongés. Et lorsqu'ils furent sortis, il n'y en eut que quelques-uns qui retrouvèrent leur logement; les autres furent contraints de se coucher dans des écuries, qui fort heureusement se trouvèrent ouvertes.

La mère Mutrelle, dont les membres étaient roides et glacés, se réveilla au milieu de la nuit, bien étonnée de se voir couchée près d'une borne; mais la vue du cabaret lui

rendit ses souvenirs. Après avoir long-tems cherché en vain son logement, elle aperçut une charrette remplie de paille, elle s'y blottit, et y passa le reste de la nuit.

Le lendemain à sept heures du matin, le détachement était sur la route de Melun, où il fit son entrée sur les deux heures; mêmes scènes, mêmes orgies que la veille; excepté quelques disputes suivies de voies de fait, il n'arriva rien de remarquable jusqu'à Chagny en Bourgogne, où je quittai le détachement.

Depuis quelques jours Eugène souffrait beaucoup de son pied droit; peu habitué à la marche, son talon était entamé par son soulier, la chair était au vif, et plus il marchait, plus sa blessure augmentait et le faisait souffrir; il fut donc obligé d'entrer à l'hôpital; je ne voulais absolument pas me séparer de lui, et j'étais fort embarrassé pour entrer à l'hôpital; mais Brisetout, à qui je me confiai, m'enseigna un moyen infaillible pour tromper l'esculape le plus expérimenté; je ne me fis aucun scrupule de m'en servir, et le soir j'eus aussi mon billet d'entrée à l'hôpital, où

Brisetout nous précéda, s'étant servi du même moyen qu'il m'avait indiqué.

En sortant de la maison du chirurgien, nous vîmes une femme qui se tenait sur sa porte, je m'approchai d'elle et je m'informai du chemin qu'il fallait prendre pour aller à l'hospice; mais cette brave femme, après s'être informé de notre mal, nous força à entrer chez elle pour nous reposer et nous réchauffer, et avec la meilleure grâce du monde, elle nous offrit des chaises, qu'elle plaça près de la cheminée, où brûlait un bon feu, après quoi elle appela Angélique; et aussitôt une voix argentine fit entendre ces mots : oui, maman, je descends de suite; un instant après nous entendîmes les pas de la jeune fille qui faisait craquer un petit escalier; elle n'avait pas encore franchi les dernières marches qu'elle nous aperçut; une rougeur subite monta à son joli visage; elle nous fit une légère révérence, et son sourire plein de grâces effleura ses lèvres, plus fraîches que la rose. Sa mère lui apprit que nous allions entrer à l'hôpital.

Vous êtes malades, oh! tant pis, s'écria-t-elle; et soudain elle baissa les yeux; le rouge de son visage augmenta et la rendit plus belle encore; elle paraissait confuse des paroles pleines d'intérêt qu'elle venait de prononcer.

Angélique, lui dit sa mère, j'ai prié ces jeunes gens d'entrer se reposer et se chauffer un instant; mais il faut bien aussi qu'ils soupent; tu vas donc m'aider à préparer de suite le souper, car ces pauvres enfans doivent avoir bien faim; nous ferons ensemble un souper de famille; à la fortune du pot. Et plus légère qu'une biche, Angélique franchit le seuil de la porte et disparut.

Nous étions réellement confus de tant d'honnêtetés; Mme Dellerot, c'est le nom que par la suite j'appris être le sien, nous laissa quelques instans seuls en nous disant qu'elle allait chercher son fils, qui nous tiendrait compagnie, tandis que le souper se préparerait; c'est un bon garçon, nous dit-elle, tout franc, tout gai, et sa société ne vous sera pas désagréable.

Eh bien! dis-je à Eugène sitôt qu'elle fut sortie, que dis-tu de l'hospitalité franche et cordiale de ces braves gens qui ne nous connaissant pas se mettent en quatre pour nous bien recevoir par ce seul motif que nous sommes souffrans?

C'est l'hospitalité du bon vieux tems, me répondit-il; il paraît que l'égoïsme et la dépravation qui règnent dans les grandes villes n'ont pas pris possession de ce petit endroit, et que les habitans savent encore se livrer à la franchise et à la bienfaisance; puisse la corruption ne jamais les atteindre!

Et cette jeune Angélique, comment la trouves-tu?

Charmante, en vérité.

Quelle jolie coupe de figure! — Quelle tournure svelte et dégagée! comme elle est fraîche et gracieuse! As-tu remarqué ses beaux yeux bleus fendus en amande? — As-tu vu les deux jolis rangs de perles qu'elle laisse apercevoir lorsqu'elle rit?

Et nous allions nous étendre encore davantage sur l'énumération des charmes de la

jeune fille, lorsque la mère, la fille et le fils rentrèrent tous trois ensemble.

Messieurs, voici mon frère, dit Angélique.

Et un grand gaillard robuste, aux larges épaules, dont le visage exprimait la bonhomie campagnarde, s'approcha de nous, et nous tendit la main en riant.

Not' sœur, nous dit-il, a venu me dire qu'il y avait à la maison deux jeunes gens qui paraissions ben aimables, et qu'a devions dîner avec nous; et je me suis dit comme çà, il faut laisser l'ouvrage un peu de côté et aller faire connaissance avec eux, ça me fera plaisir.

Veuillez être persuadé, lui répondis-je, que ce plaisir sera partagé.

Et il s'établit entre nous le colloque que je vais vous répéter; vous rirez sans doute des demandes et observations naïves de ce bon villageois.

— « Ah ça! mais d'où venez-vous comme çà? sans être trop curieux.

— » Nous sommes partis de Paris il y a environ dix jours, avec le détachement de

volontaires qui loge aujourd'hui dans ce bourg.

— » Ah! vous venez de Paris! — Dis-donc ma mère? y viennent de Paris, c'est y beau çà, si jeune que çà et voyager comme çà. — Ah çà! mais avec ce détachement, où allez-vous comme çà?

— » Nous embarquer à Toulon, pour de là nous rendre à Alger.

— » Dis donc, ma mère, c'est-y joli ça, yvont à Toulon, s'embarquer pour l'Algère; — et toi petite Angélique, baille nous donc trois verres, et puis une bouteille; car y fait chaud en diable près de c'te cheminée; on y a le gosier tout sec; — et j'allons joliment parler de Paris et de l'Algère, car j'aime çà moi, oh! j'aime çà comme tout; j'voudrais t-y tout de même voyager aussi: j'ai bentôt vingt-quatre ans, et je ne sis pas encore sorti de mon village.—Ah çà! mais Paris, on dit que c'est ben grand, que c'est ben beau, vous qu'en êtes de Paris, contez-nous donc un peu ça!

— » Oh! certainement, que Paris est fort

grand; sa population est très-considérable; il renferme de magnifiques monumens; c'est une ville superbe.

— » Ah ça! mais on dit qu'y gn'y a des palais tout dorés, tout dorés; et pis des boutiques, que c'est beau! mais que c'est beau à n'en plus finir! et pis des spectacles qu'on s'y trouve mal de plaisir. — A vos santés.— et pis ce qu'est ben plus magnifique encore; on dit que c'est le Palais-Royal, ousque le soir y gn'ya des demoiselles qu'à se mettons commedes princesses, a sont ben aimables, à ce que je me suis laissé dire, et pas farouches du tout; tenez, ce qui me chiffonne la tête, c'est de savoir ce qu'à me dirions si j'y allais, et pis que je leur parlerais; ah dame! a ferions peut-être ben les fières avec un pauvre paysan comme moi; mais là franchement all's aurions tort; car je suis un bon garçon. »

Vous devez bien penser combien l'ingénuité de ce jeune paysan nous fit rire; Eugène lui répondit :

—« Oh! ne craignez point qu'elles se montrent fières à votre égard; il serait au con-

traire, peut-être à craindre que vous les trouvassiez trop aimables; c'est précisément envers les gens de la province et de la campagne qu'elles cherchent à se montrer séduisantes; c'est un gibier qu'elles tirent à bout portant, et rarement elles le manquent.

— » Dis donc, ma mère! c'est-y joli ça? tu n'écoutes donc pas ce qu'a me disons ces deux jeunes gens? à me disons que ces belles dames qui sont au Palais-Royal, al ne serions pas du tout fières avec moi; qu'al serions au contraire ben aimables, et qu'al me parlerions tout comme à un autre, c'est-y beau! c'est-y joli! ah! que j'ai donc envie d'aller à c'Paris; ça me démange-t'y furieusement! »

Mme Dellerot vint interrompre la série de questions que son fils nous adressait en nous invitant à nous mettre à table; mon pauvre Eugène fut placé à côté d'Angélique, sur laquelle il ne cessait de jeter ses regards, tant elle lui semblait ravissante.

Ce souper, quoique frugal, est un des plus agréables que j'aie faits de ma vie; j'étais en-

chanté de la cordialité de la mère, et de la naïveté du fils.

Mais il me fallut subir un nouvel interrogatoire de ce dernier, auquel sa mère donna lieu en lui disant de nous verser à boire.

— « Ah ça! mais on dit qu'à l'Algère y ne buvons point de vin, que la religion l'eux défend, c'est-y ben vrai ça?

— » Très-vrai! répondis-je, Mahomet, prophête et législateur, leur interdit l'usage des liqueurs spiritueuses, pour éviter qu'ils perdent leur raison en s'abandonnant à l'ivresse, ce qui, selon lui, est avilir au dernier point la dignité de l'homme.

— » Il y a cependant des acceptions, répliqua-t-il, car il y en a à qui le vin donne de la raison; not' voisin le charron, par exemple, y n'est aimable avec sa femme que lorsqu'il a bu un coup de trop; je suis ben sûr qu'à celui-là le prophête *Maumet* ou *Moumet* y aurait ben permis de se griser tous les jours; c'est égal, ça doit tout de même être une ben drôle de religion que c'te religion là, qui défend de boire du vin. Y a

des choses qui sont vraiment ben farces ! — Ah ça! mais y a encore qué quechose qui me trotine par la tête; je veux m'éclairer de çà; je voudrais savoir si dans c'te religion de l'Algère on va à confesse. »

A cette question, nous ne pûmes retenir notre éclat de rire : « Non, lui dis-je, c'est un sacrement que l'on n'administre pas dans l'islanisme.

— « Ah çà ! mais comment donc alors qu'y fesons quand ils ont commis queuque gros péché; s'ils ne s'en confessons pas, ça doit joliment leux peser sur la conscience ?

— » Soir et matin, répondit Eugène, lorsqu'ils adressent leurs prières à l'Être-suprême, ils s'accusent des fautes qu'ils ont commises, et pour cela ils ne jugent pas du tout nécessaire le ministère d'un homme qui, comme eux, est sujet à faillir; lorsqu'ils ont offensé Dieu, ils ont la persuasion que Dieu seul peut pardonner leur offense.

— » Tiens, c'est pas trop bête tout de même çà, car enfin, c'est ben fichant d'aller conter à un autre des affaires qui ne

le regardent pas et qu'on est pas toujours ben aise de dire. — Eh ben! c'est dommage que dans c'te religion là on défende de boire du vin, sans cela a me conviendrait assez. — Ah çà! mais on dit que les hommes de l'Algère a sont comme des sauvages, qu'à ne portons ni culottes ni vestes; qu'à se mettons tant seulement un grand manteau blanc qui leu-z-y donne l'air de vrais fantômes; on dit aussi qu'à se laissons pousser la barbe comme les boucs, et qu'al leux descend jusqu'aux pieds, et que sus leux têtes il y a pas pus de cheveux que dans le creux de ma main. — Je me suis laissé dire par queuques-uns, qu'en savions ben plus long que moi, ben sur, qu'y se marions avec quatre, cinq ou six femmes, enfin, tant qu'ils en veulent; c'est y vraiment farce çà?

— » Il est vrai que la bigamie leur est permise et qu'il y a des hommes riches qui possèdent une grande quantité de femmes.

— » Ah çà! mais il paraît alors que dans ce pays, le caractère est ben différent qu'en France; je connais queuque z'uns qui sont

déjà bien embarrassés de leux femmes, et comment donc qu'y ferions si ils en avaient une douzaine sur leux dos; quel charivari ça me ferait ! ça serait-y drôle. — C'est égal, ça m'a encore l'air de faire de drôles de gas dans c'l'Algère. »

Cependant, le diné achevé, les questions du jeune paysan cessèrent; mais alors il se faisait tard et nous prîmes congé de notre hôtesse pour nous rendre à l'hôpital.

J'espère, nous dit Mme Dellerot, que pendant votre séjour à l'hôpital, vous viendrez nous voir le plus souvent possible ; si je ne consultais que mon cœur, répondit Eugène en regardant Angélique, je viendrais vous voir bien souvent, mais nous ne voudrions pas être importuns.

Oh! s'écria avec naïveté la jolie fille, venez tous les jours, car vos visites me feront tant de plaisir.... Et elle ajouta en baissant les yeux, ainsi qu'à ma mère....

Nous partîmes donc accompagnés de Julien, et bientôt nous fûmes devant l'hospice; nous entrâmes par une petite porte

latérale; lorsque nous fûmes dans une cour très-propre, nous aperçûmes un corps de logis fort peu élevé et qui n'avait qu'un rez-de-chaussée; c'était la salle d'hôpital; en y entrant, nous vîmes à l'une des extrémités de cette salle, un vaste poêle en fonte, autour duquel étaient assis sept ou huit hommes, c'étaient les malades; Brisetout était déjà en pleine connaissance et faisait une partie de drogue avec trois autres soldats qui ne paraissaient pas plus malades que lui. Il vint à nous sitôt qu'il nous aperçut, et nous fit faire place autour du poêle; la sœur supérieure reçut nos billets, et nous fûmes bientôt installés. Le paysan nous quitta en assurant qu'il reviendrait bientôt nous voir. Bientôt nous nous couchâmes et notre nuit fut excellente; depuis notre départ de Paris, nous n'avions pas encore couché dans un si bon lit.

Presque généralement on regarde l'hôpital comme un séjour affreux; tout en reconnaissant son utilité, et les bienfaits qui en découlent sur les maux de l'humanité, on

éprouve cependant une espèce de dégoût en entendant seulement prononcer le mot hospice : si l'on veut pronostiquer qu'un homme finira sa carrière dans la plus profonde misère, on ne croit pouvoir mieux rendre son idée qu'en disant : Il ira mourir à l'hôpital. Il semble toujours que la misère, entourée de son funeste cortége, a établi dans ce lieu son règne de douleurs, de souffrances et de privations; mais que celui qui a parcouru ces établissemens de charité, monumens ostensibles de philantropie, pense différemment! l'œil de l'observateur, n'est pas long-tems sans apercevoir les trésors de vie et d'abondance qui y sont répandus avec profusion; et ce séjour, asile du pauvre souffrant, excite son admiration et son respect; il est loin de lui inspirer ce dégoût qu'éprouvent ordinairement, pour les hôpitaux, ceux qui n'en connaissent que le nom.

Ce sont surtout ces hospices qui prospèrent sous la bienveillante influence des sœurs hospitalières, qui sont admirables; quelle

propreté! quel ordre? oh! là, les malades sont assurés que tous les soins, toutes les attentions leur sont prodigués avec la tendresse d'une mère ou l'inquiète sollicitude d'une amante; que ces femmes divines sont dignes de notre vénération! elles possèdent toutes les vertus de leur sexe, et sont étrangères à toutes ses faiblesses; que leur héroïsme est sublime et touchant! dès leur jeunesse, méprisant des charmes qui font la joie et la félicité de tant d'autres, renonçant à un monde qui offre tant d'attraits et de séductions, elles se dévouent avec ivresse à un culte sacré, au soulagement des malades et des pauvres; consoler l'humanité souffrante voilà leurs plaisirs; essuyer les larmes, adoucir les douleurs du pauvre, voilà leurs jouissances. Que ce dévouement est héroïque! que cette vie consacrée à l'humanité offre un profond sujet de méditation! tous ces nouveaux sophistes, partisans insensés du matérialisme, qu'ils viennent dans ces hospices, qu'ils contemplent, s'ils le peuvent, ces héroïnes de la charité; qu'ils analysent toutes

leurs actions; alors sans doute ils seront convaincus de leur absurdité, rougiront de leur sottise, et, pour la première fois peut-être, ils penseront qu'ils ont une âme; mais aussi ils seront persuadés qu'ils en sont indignes.

A Chagny, l'hôpital est administré par quatre sœurs de cet ordre religieux; deux sont destinées à la salle des femmes, et deux à celle des hommes. Ces deux salles sont séparées par une petite chapelle, desservie par le vicaire du curé; il y a dans chaque salle douze lits placés chacun dans une alcôve en bois, fermée par de longs rideaux en serge verte; près de chaque lit sont placées une chaise et une table de nuit, dont le dessus est garni d'un pot à tisane, d'un gobelet, d'un couvert en étain et d'une serviette; au milieu de chaque salle est suspendue une lampe de forme gothique, qui y répand, pendant toute la nuit, une faible, mais suffisante clarté.

Le lendemain matin, lorsque l'horloge sonna six heures, la cloche de l'hôpital donna le signal de l'angelus et de la prière; le bruit des cloches vint frapper nos oreilles,

nous nous réveillâmes en sursaut, et nous tirâmes les rideaux de notre lit; la nuit n'était pas encore disparue; mais la lampe ne jetait plus qu'une lueur faible et pâle; tout-à-coup les grands rideaux qui nous dérobaient la vue de la chapelle, furent tirés; une petite porte latérale s'ouvrit, et quatre sœurs, suivies d'une jeune novice, entrèrent tenant chacune un bougeoir à la main; l'une après l'autre, elles vinrent saluer l'autel par une génuflexion, et allèrent se placer ensuite à leur prie-Dieu, où elles se tinrent à genoux, et la supérieure prononça à haute voix les prières du matin.

Quel réveil magique! comme notre vue se reposa avec délices sur ces cinq femmes dont les figures célestes exprimaient la piété et le recueillement; que nos oreilles furent agréablement flattées de la douceur grave de leurs voix harmonieuses, qui s'élevaient vers l'Être-suprême pour implorer de lui la force et le courage qui leur sont si nécessaires dans leurs pénibles fonctions; nous eussions voulu nous communiquer nos idées sur un tableau si

touchant; mais nous craignîmes de parler, d'interrompre des prières si belles, si charitables; nous nous contentâmes de nous lancer des regards, où se peignaient tout ce que nous éprouvions.

La prière terminée, toutes les sœurs se dirigèrent vers la cuisine, et revinrent ensuite chacune dans leur salle, en apportant le déjeûné des malades.

Lorsque ce déjeûné fut terminé, Eugène et moi restâmes en contemplation devant le tableau le plus touchant et le plus admirable.

Un vieillard gissait étendu sur son lit de douleur; près de lui se tenait debout une jeune fille de seize ans, dont le costume simple des sœurs hospitalières relevait l'éclatante beauté; les yeux éteints du moribond, la pâleur et la décomposition de ses traits, formaient un contraste frappant avec le feu qui brillait dans les beaux yeux bleus, et la fraîcheur de la rose répandue sur le visage satiné de la jeune fille.

D'une main, elle soutenait la tête du vieil-

lard; et de l'autre, à l'aide d'une cuillère, elle introduisait dans sa bouche une nourriture saine et légère.

Un sourire de béatitude errait sur ses lèvres de vierge; ses beaux yeux étaient constamment attachés sur ce visage, sur lequel elle cherchait à lire le moindre désir. Que d'amour! que de charité! il y avait dans ce regard; que de grâces dans cette jolie petite main blanche, qui semblait distiller goutte à goutte l'existence dans ce corps, qu'elle eût voulu animer de son souffle embaumé.

On eût dit un Ange luttant avec la mort et cherchant à lui ravir une proie.

Mais une nouvelle plainte de souffrance et de douleur vint frapper ses oreilles; elle détourna sa jolie tête; ses traits exprimaient le plus tendre intérêt, la plus inquiète sollicitude; elle courut vers le moribond, qui venait de faire entendre ce cri, qui l'avait fait tressaillir, et elle lui prodigua les soins les plus touchans.

Profondément émus par cette scène, nous allâmes rejoindre les malades qui se prome-

naient dans le jardin de l'hospice; Eugène m'avoua qu'Angélique avait fait sur son cœur l'impression la plus vive, et qu'il l'aimait éperdûment; je m'en suis bien aperçu, lui répondis-je, et je serais assez porté à croire que tu ne lui déplais pas.

— « Tu crois qu'elle pourrait m'aimer? s'écria-t-il avec feu; oh! mon ami, que je serais heureux!

— » Oui, chaque fois que tu lui adressais la parole, elle rougissait et baissait les yeux, et les regards que, de tems en tems, elle jetait sur toi, étaient bien expressifs, bien tendres.

— » Tu crois qu'elle m'aime, oh! Alfred, que je suis heureux! mais je le saurais, je l'apprendrai d'elle-même; car nous irons revoir sa mère, la remercier, et je chercherai l'occasion de me trouver seul avec Angélique; je lui avouerai franchement mon amour, je lui dirai que je n'ai pu voir tant de charmes, tant de beauté, sans en être touché : je lui exposerai mes projets, et si sa jolie bouche me répète que mon aveu ne lui déplaît pas, que

mes projets lui sourient, enfin, si elle m'assure qu'elle m'aime, eh bien! je ferai tout pour devenir riche et mériter sa main : les dangers, je les mépriserai; les obstacles, les difficultés, je les aplanirai, et la fortune je la maîtriserai; je la forcerai à se soumettre au pouvoir de mon amour! Alger! que ce mot résonne agréablement à mon oreille; chaque fois que je l'entends je tressaille involontairement : là sont ma vie, mes espérances, mon bonheur; oh! que ma vue se repaîtra avec délices de ces parages africains, que je respirerai avec ivresse cet air brûlant, mais parfumé, de ces vallées verdoyantes de mille arbustes odoriférans.

— » Et moi, mon Eugène, je me réjouis d'avance du tableau de ces hommes accourus de presque toutes les parties de l'univers pour exploiter leur industrie dans ce pays nouvellement ouvert aux arts et au commerce. Quel bruit, quel mouvement, quelle activité, quel effet merveilleux et singulier doivent produire cette confusion, cette différence de langage, cette étrangeté disparate de mœurs

et de coutume, et cette concurrence et cette rivalité d'intérêts!

Dans ce pays ce doit être une nouvelle vie, un nouveau monde. Oh! que l'œil de l'observateur plongerait, ce me semble, avec avidité dans cette masse d'hommes si différens qu'un même but d'intérêt a réunis! Qu'il jouirait de tous ces contrastes et des efforts que chacun se donne, à sa manière, pour amasser de l'or et des richesses!

— » Alfred, me dit Eugène, je me félicite plus que jamais du parti que nous avons pris de voyager.

— » Et moi, répondis-je, plus que jamais, je suis persuadé que nous réussirons; vois comme jusqu'à présent nous avons été heureux jusqu'à Chagny; les scènes comiques, même un peu burlesques auxquelles ont donné lieu le caractère de nos compagnons de route, nous ont singulièrement divertis. Jusque-là pas d'ennui, toujours de l'hilarité. Mon pied, légèrement blessé, me force d'entrer à cet hôpital; tu ne veux pas me quitter, ton amitié te suggère une ruse innocente; tu feins une

maladie que tu n'as pas, et comme par miracle le chirurgien de ce bourg n'est ni pédant ni insolent; il nous accueille avec bienveillance et nous accorde sans difficulté notre billet d'entrée à l'hospice : une brave femme, dont l'excessive bonté m'étonne encore, nous attire chez elle; elle paraît heureuse de pouvoir nous faire partager son dîner; tout ce qu'elle a de meilleur dans sa modeste demeure, elle nous l'offre et nous accable de soins et de prévenances, et, pour surcroît de félicité, elle a une fille charmante, belle comme les Amours, aussi bonne, aussi aimable que sa mère. A table, tu es placé près d'elle, souvent vos regards se rencontrent; les siens semblaient te dire : oh! que vous me plaisez! je crois que je vous aime; et les tiens lui répéter : que vos grâces enivrent mes sens; aux battemens de mon cœur je sens que je vous adore. Ne rougis pas, Eugène, voilà le véritable sens du langage muet, mais expressif, de vos yeux ; vous vous êtes parfaitement compris l'un et l'autre. Je crois que l'amour qu'Angélique ressent pour toi n'est pas moin-

dre que celui que tu éprouves pour elle.

— » Ah! Alfred, si ce que tu dis était vrai?

— » Très-vrai, je t'assure, tu le verras plus tard, mais laisse-moi achever:

» Nous entrons dans cet hôpital, où les soins les plus tendres nous sont prodigués; sans cesse le tableau le plus édifiant s'offre à nos regards; dans cet asile de pauvreté et de souffrance toutes les vertus de la charité se sont réunis pour concourir au soulagement des maux de l'humanité; chaque fois que je contemple ces sœurs, qu'un seul et même désir du bien anime, mon âme, riche alors d'émotions, éprouve un charme indéfinissable. Cet heureux commencement de voyage, mon ami, est d'un bien bon augure pour l'avenir.»

En ce moment une sœur apparut sur le seuil de la porte du jardin. «Messieurs, dit-elle, le chirurgien va faire la visite, veuillez rentrer dans vos salles. »

A ces mots de visite du chirurgien qui, passant de bouche en bouche, furent bientôt connus des promeneurs, tous les visages se composèrent; chacun voulut paraître ma-

lade; car chacun craignait sortir de cet hôpital, où l'on se trouvait si bien. Comme par enchantement, les figures qu'animaient la joie et la gaîté n'offrirent plus que des traits retirés et qui paraissaient fatigués par la souffrance. Les soldats surtout sont très-habiles à cette jonglerie qui, souvent, met en défaut la perspicacité des médecins les plus habiles; les malades rentrèrent tous dans la salle de visite, clopin-clopans; le bonnet à la main, et le corps incliné, ils regardaient le chirurgien avec un air qui semblait dire : oh! de grâce, soyez assez bon pour nous trouver encore malades aujourd'hui; le régime de cet hospice nous convient tant, que nous ne sommes pas pressés de le quitter.

Le chirurgien était un excellent homme; il regarda d'un œil scrutateur toutes ces figures piteuses et allongées; ses joues rubicondes se contractèrent par un sourire malin, qui voulait dire : je vous ai compris et je consens.

Aussi, il partit sans avoir donné un seul billet de sortie.

Aussitôt, et par un effet magique, tous ces dos courbés se redressèrent; la vivacité renaquit sur les visages; aux accens lents et plaintifs des paroles qu'ils venaient d'adresser au chirurgien, succédèrent des accens brefs, énergiques et bruyans; les malades avaient disparu et fait place à des amateurs de bon appétit, qui jetaient des regards de convoitise sur le goûter, étalé sur une table placée près du poêle.

Brisetout surtout nous amusa beaucoup. En présence du chirurgien, il avait su prendre l'attitude d'un homme accablé de douleurs et de souffrances; tous ses membres paraissaient brisés; ses joues, maigres et hâves, étaient bien capables d'inspirer la pitié, et cependant il se portait à merveille; car à peine le chirurgien fut-il parti, qu'il se tint droit comme un if, passa deux ou trois fois la main dans ses noirs cheveux, releva son épaisse moustache, et ses yeux étincelèrent du feu qui leur était naturel; son allure devint toute martiale; et cet homme, qu'un instant auparavant on eût volontiers envoyé

aux Invalides, apparaissait alors comme un guerrier qui se prépare à monter à l'assaut.

Allons, s'écria-t-il en étendant sa large main sur l'épaule grêle et osseuse d'un soldat qui était près de lui, camarade du centre, à la besogne, venez chiquer les légumes. Il est bon là le chirurgien, si il se fourre dans le toupet que je sois malade; c'est égal, il l'a joliment gobé, je lui ai tiré une carotte, mais de longueur; c'est tout de même heureux qu'il ne m'ait pas coupé les vivres; car j'ai une polissonne de faim qui me coupe la frimousse à trente-six pas. Mais, attendez donc, je crois que la sœur a oublié de remplir mon gobelet; mille bombes, voudrait-elle m'ôter la vie? Oh! coquin de sort, ce n'est que trop vrai; pas une goutte de vin dans mon verre; est-ce que ce serait une vexation? cependant la sœur ne me fait pas l'effet d'une particulière à s'amuser à ces jeux-là; mais il est encore tems d'aller à la parade, le broc est toujours à son poste, et je vais m'informer pourquoi il n'a pas bien fait sa ronde.

Le bonnet de police à la main, la mous-

tache rabattue et avec l'air d'une contrition parfaite, Brisetout s'approcha de la sœur.

— « Ma sœur, lui dit-il, j'ai z'une réclamation z'équitable à vous parler.

— » Que voulez-vous, mon ami?

— » C'est z'un fait clair et certain, et il y a tous les camarades pour le dire, que je n'ai point touché à mon gobelet, et que cependant il est à sec comme mon gosier.

— » Comment, est-ce que l'on aurait oublié de vous donner votre ration de vin?

— » Oui, ma sœur, aussi vrai que Dieu est mon chef de fil; et vous sentez que si j'étais obligé de manger sans boire un verre de vin, autant vaudrait m'envoyer coucher de suite, car je n'aurais pas la force de me tenir sur mes guiboles. Tenez, ma sœur, un verre de vin pour moi, c'est le bon Dieu pour vous; par ainsi, c'est z'assez vous dire combien je tiens à m'en gargariser le gosier, et qu'il y aurait cruauté z'inhumaine à m'en priver.

— » Mais personne n'a eu l'intention de vous en priver, c'est un oubli involontaire que je vais réparer à l'instant. »

Brisetout présenta son verre, que la sœur remplit jusqu'aux bords, et il le vida aussitôt d'un seul trait.

Après le goûter, les jeux et les promenades recommencèrent jusqu'au déclin du jour, où tout le monde se réunit de nouveau autour du poêle pour prendre sa part du souper dînatoire; lorsque le souper fut achevé, les sœurs vinrent s'asseoir près des malades, se mêlèrent à leur conversation, tout en s'occupant à coudre ou raccommoder le linge de l'hospice.

Tout le monde était assis; à l'approche des sœurs, le plus grand silence régna; car ces femmes vertueuses commandaient le respect à tous ces hommes, qui auraient craint de prononcer un seul mot qui pût les offenser.

— « Eh bien! dit l'une d'elles, vous êtes bien tristes, ce soir; qui donc peut vous engager à garder ce profond silence? racontez-nous donc une histoire.

— » Oui! oui! un conte, s'écrièrent ensemble plusieurs voix; à toi, Brisetout, qui as été caporal de grenadiers.

—»Mais surtout, répondit une autre, vous voudrez bien nous faire grâce des jurons dont vous ne manquez pas ordinairement d'assaisonner vos récits!

—» Jaurai z'égard à la recommandation, ma sœur; mais si je sais ce que j'vas leur conter, je veux bien que le diable m'emporte.

—» Ah! caporal Brisetout, vous n'avez pas encore commencé, dit la jeune novice, que déjà vous manquez à votre promesse; laissez donc le diable de côté; il n'est ni si beau ni si bon que l'on doive s'en occuper!

—» Pardon, excuse, ma jolie petite sœur; mais celui-ci m'a z'échappé, c'est le dernier, je vous assure.

—» Allons, commence donc, Brisetout! tu nous fais joliment attendre, s'écria son camarade de droite.

—» Ah ça! vous autres, qu'est-ce que vous voulez donc que je vous raconte? dit-il en se grattant l'oreille et tortillant sa moustache.

—» Eh bien! un joli conte de guerre

ou d'amour; t'en sais tant; tu ne dois pas être embarrassé? répondit son camarade.

— » Oh! quant à l'amour, il est de soupe pour aujourd'hui, dit le caporal en regardant malicieusement et tour-à-tour les sœurs et la jeune novice; je l'ai consigné à son quartier, qu'il y reste. Mais je vas vous raconter z'une histoire qu'est z'arrivé il y a de çà environ vingt ans, du tems du petit caporal; c'était, je crois, en 1809, en Allemagne, lorsque nous taillions des croupières à ces coquines de têtes carrées; ah! nous leur en faisions voir des dures, à ces gredins de *Teiches!* Allons, je vas commencer, mais surtout ne m'interrompez pas, et le premier qui s'endort, je bois sa ration de vin de demain, toute la journée; est-ce entendu?

— » Oui! oui! s'écrièrent toutes les voix ensemble; allons, commence, Brisetout. »

Et en même tems toutes les chaises se rapprochèrent, et les regards se portèrent tous vers le narrateur; les sœurs elles-mêmes et la jeune novice, avaient mis leur ouvrage sur

leur genoux, et se disposèrent à écouter le récit de Brisetout.

Lorsqu'il vit que toutes les bouches étaient béantes d'attention et de curiosité, il commença ainsi :

— « Il est bon de vous dire qu'en 1809, à la bataille de Wagram, il y avait le 75e régiment de ligne, un fier régiment, qui ne bronchait pas plus devant la mitraille que devant un cabaret; dans ce régiment, il y avait z'un premier bataillon, dans ce bataillon il y avait z'une compagnie de grenadiers, tous lurons à joliment travailler les côtes d'un homme; dans c'te compagnie, il y avait z'un capitaine licheur dans l'âme, un sabreur fini, c'était un vrai dur à cuire; cependant, quoiqu'il était brusque avec le soldat, il était juste et bon diable; et comme il était brave et qu'il se battait comme un enragé, nous l'aimions tous comme si c'eût été notre père; il y avait z'aussi dans c'te compagnie, un grand flibustier de grenadier, maraudeur jusque dans la moelle des os; on l'appelait l'Intrépide, c'était son sobriquet; l'Intrépide

se battait bien comme quatre; mais aussi il lichait ben pour six; trois ou quatre litres de vin passaient dans son gosier comme une lettre à la poste; il était toujours le premier à son poste quand il s'agissait d'aller se fourrer un coup de peigne avec l'ennemi; mais une fois que l'action était finie, l'Intrépide nous tirait sa crampe, et on ne le revoyait plus; ou ben, lorsqu'il revenait, il était saoul comme trente-six mille hommes; il n'y avait que lui pour passer proprement la jambe aux inspections et aux appels; il se moquait de çà comme d'avaler un verre d'eau-de-vie; notre capitaine aimait les soldats qui se battaient bien; mais malgré qu'il flûtait de tems en tems sa bouteille, il n'aimait pas les ivrognes; cependant, comme il avait z'été le témoin que l'Intrépide savait se brosser militairement dans l'occasion, il passait de tems en tems pardessus ses fredaines.

Mais vlà-t-y pas que le lendemain d'une affaire où çà avait furieusement chauffé, il prend idée à notre farceur de colonel d'ordonner une inspection des compagnies par

les capitaines. Mais, pssst, mon Intrépide avait déjà fait une contre-marche du côté des cantinières lorsque le sergent-major fut z-arrivé pour dire que l'inspection, armes et bagages, aurait lieu à deux heures.

Comme nous savions que not' capitaine ne plaisantait pas sur cet article-là, vlà que nous nous mettons à blanchir notre fourniment, qui n'était que taches de sang et de poudre; nous brossons nos habits, astiquons nos boutons, redressons le mieux que nous pouvons nos gibernes, qui étaient toutes brisées. Enfin, c'est bon; à deux heures j'avais tout terminé; vlà que je me mets à penser à ce pauvre l'Intrépide, que j'aimais de tout mon cœur, car y m'avait payé plusieurs fois à boire...

C'te fois ça va passer la plaisanterie, que je me dis; et notre capitaine va fulminer.

Une bonne idée me prend; je me fourre dans la tête d'aller dénicher mon ivrogne, que j'étais presque sûr de trouver blotti près de quelque cotillon de cantinière, faisant la cour à ses bouteilles.

Vlà qu'est bon, je me mets en route; je vas

trouver toutes les cantinières, mais pas d'Intrépide; je ne perds pas courage, je visite tous les camps des régimens de la brigade, mais rien encore, pas plus d'Intrépide que de beurre dans la soupe.

Ah, dame, vlà que je désespère et que je vais faire demi-tour, lorsque, sur ma droite, j'aperçois le bivouac d'un régiment de dragons; voyons, que je m'dis, si mon gaillard ne serait pas allé lever le coude du côté de la cavalerie. Vlà qu'est dit, je me remets en route; j'arrive et je demande à un grand vaurien de dragon où que se tiennent les cantinières : je vas vous y conduire, que me répond le camarade, c'est tout près d'ici; comme de fait, je n'avais pas fait trois pas que j'aperçois une grande lurone, qu'avait encore vraiment bonne mine, qu'était en train de verser du rogome à trois cavaliers qui me faisaient l'effet d'être ronds comme des boules; quand elle a fini de verser, j'entends qu'elle dit : le grenadier a payé les huit premières tournées; celle-ci est la quatrième qui n'est pas payée. A ce mot de grenadier, je me

doute ben qu'il y avait du l'Intrépide là-dessous, mais je ne le voyais pas; j'avance un peu la tête et j'aperçois mon chenapan qu'était couché comme un caniche aux pieds de la cantinière; son sabre et sa giberne étaient entre ses jambes, sa tête était appuyée sur son schakos; il tenait à deux mains un verre plein d'eau-de-vie, qu'il approchait de ses lèvres; oh! le chien! il avait l'air de jouir tout à son aise : c'est pas l'embarras, c'te gredine d'eau-de-vie avait une si belle couleur que rien que de la voir l'eau m'en vint à la bouche.

Mille bombes! que je m'écriais, quessseque tu f..... là à te réchauffer les entrailles, tandis que l'on va passer l'inspection?

A ce juron énergique Brisetout fut interrompu par son camarade qui, le regardant d'un air sévère, lui dit : tu manques à ta consigne; Brisetout, tu viens de nous en dégoiser deux qui ne sont pas faciles à digérer. Par le feu de Dieu qui nous éclaire, si ça dépendait de moi, tu ne boirais que de l'eau demain toute la journée.

Est-ce que tu te f... de la république, re-

prit Brisetout en jetant sur lui des yeux flamboyans? avez-vous vu un ostrogoth de c'téspèce, qui pour m'empêcher de jurer, en lâche un qui ferait frémir un cuirassier?

Oh polisson de sort! c'est vrai, dit le camarade de droite en s'arrachant une poignée de cheveux et frappant la terre, c'te fois je me suis joliment blousé.

F.....! Jean-Fesse, va, tu n'ouvriras donc la bouche que pour jurer? mais tais-toi donc, ou je me bouche les oreilles, lui dit Brisetout.

Je veux que le tonnerre me bombarde, si tu ne perds pas la tête; c'est toi qui ferais mieux de te taire; car réellement j'ai honte pour toi : demande plutôt aux camarades si tu as dit une seule parole sans lâcher un juron aussi gros que tu es licheur?

Que le feu du ciel me confonde, si ce b... là ne me fais pas perdre patience; allons, vous tous qu'êtes-là à rire comme des possédés du diable, dites-nous la vérité, qu'est-ce qu'a tort ou raison?

Mais le rire des malades était si grand, si universel, en voyant ces deux champions lan-

cer à qui mieux mieux des débordemens de jurons, tout en s'en faisant des reproches mutuellement, qu'ils ne purent répondre à cette injonction.

Les quatre sœurs et la novice, effrayées de la rapidité avec laquelle les juremens se succédaient, s'étaient levées spontanément, et avaient fui avec la vélocité et la terreur de personnes qui, s'échappant des décombres ardens d'un vaste incendie, chercheraient un abri contre la pluie du feu qui menace de les écraser.

Tiens, vois-tu, t'es cause que t'as fait peur aux sœurs, avec tes paroles du démon, dit Brisetout à son camarade; tu les a fait sauver comme si que le feu était à leur chemise; mais je vas les radoucir; car je ne pourrai pas achever mon histoire si je savais qu'elles fussent vraiment fâchées.

Brisetout se leva avec précipitation; son pied accrocha sa chaise, qui tombant obliquement, vient justement frapper le nez épaté de son camarade; celui-ci, étourdi du coup, fit un bond en arrière sur sa chaise,

son choc fut si impétueux qu'il tomba en roulant et entraînant avec lui son siége; sa tête se trouva sous le lit du paralytique, et ses jambes restèrent perchées en l'air, car la table de nuit leur servait de point d'appui; le moribond était effrayé; ce bruit, ce tintamare, de la chute des chaises et du camarade de Brisetout, dont il ignorait la cause, le saisirent d'épouvante; à la vue de ces deux jambes rouges, gigotant près de sa tête, il se figura que sa dernière heure était arrivée, et que le diable venait s'emparer de son âme; mais, ô surcroît de malheur! dans ce moment critique il tenait son urinoir dans la seule main dont il pouvait encore se servir; la terreur lui fit perdre le peu de forces qui lui restaient, le fatal urinoir s'échappa, tomba sur le pot de tisane placé sur la table de nuit; par ce choc, les deux vases se renversèrent, et le liquide qu'ils contenaient forma une cascade, dont les eaux vinrent inonder le visage du malheureux soldat, se débattant comme un possédé.

Brisetout n'avait point fait attention au

bruit que fit la chute de son camarade; il parvint près des sœurs, qu'il décida à venir entendre la fin de son histoire, en leur promettant de ne plus jurer; il était fier et triomphant de son succès; mais quel fut son étonnement lorsqu'il vit son camarade se débattant entre une table de nuit, deux chaises, un urinoir, un pot de tisane et une paire de béquilles.

Malgré le débordement de jurons qui s'échappaient de la bouche écumante du soldat, le spectacle qu'il offrait en gesticulant, au milieu de cette mare, qui n'exhalait pas des parfums trop exquis, était si grotesque, que les sœurs elles-mêmes ne purent retenir l'éclat de rire qu'excitait encore l'hilarité générale des malades.

Enfin, Brisetout retira les deux chaises, les béquilles et la table de nuit qui couvraient le corps de son camarade; celui-ci, débarrassé de ce fardeau, se releva honteux et furibond; il secoua sa tête, dont les cheveux formaient trois ou quatre gouttières, essuia sa figure jaunie par le liquide qui l'avait inondée,

et suivit ensuite sans difficulté la jeune novice, qui le conduisit à la salle de bains.

La gaîté s'apaisa, les sœurs et Brisetout reprirent leurs places.

On supplia le narrateur de continuer son histoire, qui promettait de devenir intéressante; Brisetout, après avoir recommandé qu'on ne l'interrompît pas, et assuré les sœurs qu'il ne jurerait plus, continua :

« J'en étais, je crois, lorsque je trouvai mon Intrépide couché comme un veau, le verre à la main, aux pieds de la cantinière, et que l'y dis qu'y ferait mieux de venir à l'inspection que d'humecter ses poumons.

Oui, oui, t'en étais là, Brisetout.

»V'là donc que mon gaillard, en me voyant, demande z'un verre et du chenu; c'est pour l'Intrépide, qu'y dit z'aux trois dragons, la meilleure fine lame du régiment; je ne pouvais pas, sans faire de sottise à la cavalerie, refuser de trinquer avec elle; mais, après trois nouvelles tournées, je m'aperçois que mon Intrépide était culotté à mort, et qu'il était tems de le conduire à l'inspection : enfin,

bref, je l'entraîne comme je peux; mais, arrivés au bivouac, je vois que la compagnie était déjà sous les armes; le sergent-major faisait l'appel; il appelle Brisetout : présent, major! que je réponds en allant me placer à mon rang de taille et en tirant après moi ce coquin de l'Intrépide; vlà qu'après on appelle l'Intrépide; mais vlà ty pas que mon ivrogne, au lieu de répondre : présent, se met à dire : Oui, major, je paie encore une tournée; mais avec les dragons, c'est de bons enfans. Tais-toi donc, que je lui dis, tu vas te faire bloquer; je te dis, qu'y me dit, que les dragons c'est des bons enfans, qu'ils lichent dur et long-tems, et qu'ils se donnent un coup de torchon, mais proprement; vlà zheureusement que le capitaine arrive avec les deux officiers et que le sergent-major va au devant d'eux; pendant ce tems je m'esquive lestement, et je vas chercher mon fusil et celui de l'Intrépide, qui se place à côté de moi; vlà qu'ensuite je regarde le capitaine, y ne pouvait pas se tenir sur les jambes, qui battaient des fla fla mieux que notre meilleur

tambour-maître; il faisait tourner ses bras comme des ailes de moulin; il avait mis son schakos sur le côté, le bout de son nez était aussi rouge qu'une cerise, et ses petits yeux brillaient comme des soleils; oh! que je me dis, il paraît que le capitaine a joliment caressé le cul de la bouteille; l'Intrépide et lui sont saouls comme des grives; il y a quelque chose qui se mitonne; vlà qu'est bon, notre capitaine vient se placer au milieu de la compagnie, et, d'une voix à faire trembler les vitres d'une église, il se met à commander :

Garde à vous, grenadiers! portez armes.

Le commandement est aussitôt exécuté; mais vlà t-y pas que mon Intrépide, qui n'avait seulement plus la force de manier son fusil, le laisse tomber la baïonnette en avant; il se baisse pour le ramasser; mais il fait une polissonne de culbute, et son schakos va rouler aux pieds du capitaine. Fallait voir la fureur de celui-ci; il était gonflé de colère et de vin; c'est tout de même étonnant que les ivrognes n'aiment pas les ivrognes;

il semble qu'un homme qu'est gris, soit jaloux de voir un autre dans le même état; quand notre capitaine était à jeun et qu'il voyait un soldat en ribotte, il l'envoyait tout bonnement se coucher, et puis s'était fini par-là; mais lorsque lui-même avait bu un coup de trop, il n'y avait plus moyen de le retenir, c'était un diable; aussi, tout en faisant des zig-gaz, il s'approche de mon Intrépide, que le fourrier venait d'aider à se relever; mais c'est ben autre chose lorsqu'il voit que tout son habillement est rempli de boue et son fourniment noir comme du charbon.

V'là qu'il accable mon Intrépide de sottises; c'est du coup que les sœurs auraient été effrayées des énormes jurons que sortaient de sa bouche, qui moussait comme de la bière.

Tu es un vilain troupier, un sale soldat, qu'il dit à l'Intrépide, tu n'es pas digne de rester dans les rangs de mes grenadiers, retire-toi; et en même tems il lui flanque une poussée qui envoie mon Intrépide tomber

les quatre fers en l'air dans un fossé qui se trouvait à quatre pas derrière.

Mille bombes! cette action du capitaine ne nous fit pas plaisir; l'Intrépide était un bon soldat, brave et de bon cœur; c'était pas une raison parce, qu'il était un peu ivrogne, pour que le capitaine le traitât de c'te façon, puisque lui-même était presqu'aussi saoul que lui.

Mais v'là que tout d'un coup que mon Intrépide, que le plongeon qu'il venait de faire avait un peu dégrisé, sort comme un fantôme de son fossé; il était couvert de boue noire des pieds à la tête, il faisait peine à voir dans cet état ; je le vois arriver furieux près de moi; il me prend son fusil que j'avais ramassé; à son air, je vois qu'il va faire quelque farce; comme de fait, mon Intrépide croise la baïonnette, qu'il dirige sur le capitaine; mais j'ai aperçu son mouvement, et aussitôt je lui retiens le bras, en lui disant: qu'est-ce que tu vas faire, l'Intrépide, rappelle-toi que t'es un bon et brave grenadier, ne plaisante pas le service et ne vas pas faire de la peine à tes camarades; tu as raison,

Brisetout, qui me répond en me serrant la main, et jetant sur moi un regard attendri, mais je me vengerai, vois-tu, car ça me pèse trop sur le cœur.

Capitaine, qui s'écrie ensuite, vous avez déshonoré un vieux grenadier, qu'aurait donné sa vie pour vous, vous l'avez insulté devant toute la compagnie, mais vous verrez comme il saura s'en venger.

Retire-toi, que lui répond le capitaine, tu es un soulard; si tu ne t'en vas pas, je te mets à la garde du camp.

L'Intrépide ne lui répondit pas; mais il le regarda d'une manière qu'avait quelque chose de respectable; enfin, je ne pourrai pas dire l'impression que ça me fit, mais ça me frappa le cœur.

Bref, l'inspection est finie, je vas trouver l'Intrépide, qu'était tout-à-fait degrisé, mais qu'était inconsolable; à tout ce que je lui disais, il me répondait : je te dis que je me vengerai.

Huit jours se passent, pendant lesquels mon ivrogne n'avait plus été le même; on

ne le vit pas saoul, mais il était triste et pensif.

Le neuvième jour au matin, nous étions tous couchés tranquillement aux pieds des faisceaux d'armes, lorsque tout-à-coup nous entendons les cris de : aux armes! aux armes! qui partent des avant-postes.

Au même instant nous entendons battre c'te polisonne de générale, qui fait toujours tressaillir le cœur d'un soldat français; l'Intrépide était à côté de moi, je le regarde, il souriait tout drôlement; Brisetout, qu'y me dit, je crois que le moment de la vengeance est arrivé. Aussitôt la brigade se rallie, et nous formons le carré pour soutenir la charge d'un gros de cavalerie ennemie qui fondait sur nous et qui avait cru nous surprendre.

Un feu bien nourri fait d'abord tomber comme des mouches ces gredins de cavaliers allemands, qui cherchaient en vain à rompre le carré. Mais, vla-t-y pas que deux scélérates de pièces de campagne viennent se poster sur notre flanc, et nous crachent des boulets qui n'abattaient pas moins de

cinq ou six hommes chacun; par ce ravage, notre carré fut bientôt ébréché, et la cavalerie en profita pour y pénétrer; c'est alors que le carnage devint général, c'était une vrai boucherie; avec nos baïonnettes nous les enfilions comme des mauviettes, et eux, avec leurs pistolets, ils nous faisaient sauter la cervelle à bout portant; c'était tout de même beau à voir. Et l'Intrépide, c'est lui qui se démenait : comme il faisait jouer le moulinet à son briquet ! il avait déjà fait tourner l'œil à trois cavaliers, qu'il avait renversés de leur cheval, lorsque l'on nous fait battre en retraite; les cavaliers veulent nous poursuivre; mais ils aperçoivent une brigade de cavalerie qui vient à leur rencontre au grand galop, et ils pensent, avec raison, que s'ils ne veulent pas se faire fricasser, ils doivent rebrousser chemin; aussi ils disparaissent aussi vite qu'ils étaient venus.

Mais c'est pas tout : vlà que je m'approche de l'Intrépide, pour le féliciter de la manière qu'il avait trémoussé ces cascarets d'Allemands; je vois qu'il cherchait partout d'un

air inquiet. Qui que tu cherches, que je lui dit? — Le capitaine, qui me répond d'un air qui me fit peur. — Ah! le pauvre diable, que je lui dis, est là-bas sur le tas de cadavres; je l'ai vu tomber au moment z-ou un chien d'Allemand lui déchargea son pistolet dans les flancs; ah! va, ne pense plus à te venger, car son affaire est faite. J'avais encore la bouche ouverte, que je reste tout ébahi de voir mon Intrépide qui s'enfuit du côté où nous nous étions si bien frottés, comme si que le diable l'eût emporté; je me dis en moi-même, décidément ce garçon-là est fou; il va se faire hacher par les ennemis, qui ne sont pas encore tous retirés. C'est égal, je ne veux pas qu'il soit dit que l'Intrépide a été se faire tuer sans Brisetout, il faut que je le suive. Mais mon chien de l'Intrépide courait comme un dératé; et, malgré que je m'essoufflais à le ratraper, il conservait toujours sur moi une avance de quatre cents pas. V'là qu'au bout d'un quart-d'heure de marche, j'aperçois mon Intrépide qui ajuste un des trois Allemands, qui s'amusaient à voler les morts qu'é-

taient étendus par terre; le coup part, et, paffe, la cervelle du gredin d'Allemand voltige en l'air; les deux autres restent coï, tant ils sont surpris de ce coup de tems-là. Ils ramassent leurs fusils pour riposter à l'Intrépide; mais lui, plus malin et plus vif qu'eux, avait déjà rechargé le sien, et, en une seconde, il fait faire la culbute au deuxième : pendant ce tems-là j'avais ratrapé l'Intrépide; le troisième, voyant avancer sur lui deux particuliers qui n'avaient pas l'air de se moucher du pied, eut une si grande peur, qu'il abandonna son fusil et son sabre, jeta une paire d'épaulettes d'or qu'il tenait à sa main, et se mit à se sauver à toutes jambes. L'Intrépide s'approcha de ces morts et de ces blessés, qui poussaient des cris et des hurlemens que ça nous arrachait l'âme; je l'entends qu'il se met à pousser un cri de joie et à faire des sauts comme un cabri; il avait vu le capitaine, qui se soulevait à peine et poussait des gémissemens qui portaient au cœur. Il jette des yeux mourans sur l'Intrépide et lui dit d'une voix faible : ah! c'est

toi, l'Intrépide, tu m'as sauvé la vie; les scélérats allaient achever de me l'ôter pour me dépouiller à leur aise, et, en achevant ces mots, le capitaine retomba sans connaissance, affaibli par son émotion et la perte du sang qui coulait de sa large blessure. Brisetout, que me dit l'Intrépide, aide-moi à mettre le capitaine sur mon dos, et dépêche-toi, car ces gueux à têtes carrées nous ont aperçus et je les vois qui viennent à nous.

Quand le capitaine est sur son dos, il me regarde avec des yeux qui pétillaient de joie z'et de bonheur, et, en me serrant la main, y me dit : je t'avais ben dit, Brisetout, que je me vengerai; allons, prends mon fusil et suis-moi, viens rejoindre le régiment; nous partons. Malgré son fardeau, l'Intrépide courait comme un cerf; c'est que c'est un gaillard qu'a du nerf. Cependant nous n'étions qu'à quelques portées de fusil de la brigade française, lorsque nous fûmes presque rejoints par les Allemands qui nous poursuivaient; ils firent feu sur nous; une grêle de balles tomba autour de nous, mon schakos en fut

criblé; mais, par malheur, l'Intrépide fut atteint à la cuisse. Je suis blessé, qui me dit, prends le capitaine et sauve-le, et ne t'inquiète pas de moi, j'aurais assez de force pour te suivre. En effet, je vis le sang qui coulait abondamment de sa blessure; je prends le capitaine dans mes bras, et nous redoublons de vitesse; les ennemis, nous voyant si près des nôtres, craignent de nous poursuivre davantage; ils nous envoient encore une décharge, qui ne nous atteignit pas, et, après nous avoir fait ainsi leurs adieux, ils rebroussent chemin, à notre grande satisfaction.

Arrivés à la brigade, qui s'était formée de nouveau en bataille, l'Intrépide tombe sans connaissance auprès du capitaine, que j'avais déposé à terre; on les porte tous deux à l'ambulance et je les y accompagne : ensuite je retourne à mon poste.

Vous devez bien penser que je ne manquai pas de raconter à la compagnie la belle manière dont ce brave l'Intrépide venait de se venger.

Le lendemain, comme nous étions tranquilles, et que l'ennemi ne paraissait pas, nous allons presque tous à l'ambulance pour voir comment que se portaient le capitaine et l'Intrépide.

Le capitaine avait repris connaissance et était beaucoup mieux; sitôt qu'il me voit il me demande après l'Intrépide, je lui dis comment qu'il a été blessé, et qu'il est aussi à l'ambulance. Oh! Brisetout, qu'y me dit, que je voudrais le presser contre mon cœur, je lui dois la vie; oh! que je me repens de l'avoir offensé! le plus brave de mes grenadiers!

Je vas voir où il est, capitaine, et, s'il peut se traîner, je vous l'amènerai, que je réponds.

Je le cherche parmi les nombreux blessés de l'ambulance, et mon œil américain l'a bentôt reconnu. Je me jette dans ses bras et je l'embrasse de tout mon cœur. Comment va le capitaine? qu'il me dit tout de suite. Il va mieux, que je lui réponds; il n'y a pas de danger pour sa vie; il est là, il voudrait ben te voir. Soutiens-moi, Brisetout, qu'y me

dit en se levant, que j'aille embrasser mon capitaine.

Sitôt que l'Intrépide a aperçu son capitaine, il se jette dans ses bras; tous deux se tiennent long-tems embrassés sans piper mot, et des larmes coulent de leurs yeux et viennent retomber sur leurs vieilles moustaches.

Mille bombes! rien qu'à voir ça, vlà que tous les grenadiers et moi nous nous mettons à pleurer comme des enfans; tenez, je crois que rien que d'y penser j'en pleure encore.

En prononçant ces mots, le caporal essuya, avec sa main droite, quelques larmes qui, s'échappant de ses yeux, étaient venues sillonner son visage.

Cette marque de sensibilité de Brisetout fit une vive impression sur tous les malades; et principalement sur les sœurs et la jeune novice, dont l'attendrissement était à son comble.

Achève donc, Brisetout, dit le militaire placé à sa gauche; c'est beau, tout de même, ça vaut toutes les histoires d'amourettes et de la Ramée.

Brisetout, revenu de son émotion, continua: Quand le capitaine et l'Intrépide se sont bien embrassés, eh bien! lui dit ce dernier, je vous l'avais bien dit, capitaine, que je me vengerais. Oh! mon brave l'Intrépide, que reprend le capitaine, que de reconnaissance je te dois, reçois mes excuses.

Parlons pas de ça, capitaine, que dit l'Intrépide; quant à la reconnaissance, c'est encore moi qui vous en dois; car si vous m'avez fait de la peine l'autre jour, j'ai éprouvé hier un ben plus grand plaisir, en vous retirant des mains de ces scélérats d'Allemands, qui voulaient vous faire une mauvaise affaire.

Enfin, bref, vlà que le colonel, le général et pis enfin l'empereur, apprirent la belle action de l'Intrépide; l'Empereur voulut le voir, et il l'envoya chercher.

C'est toi, que lui dit le petit caporal, qui as su si bien te venger de ton capitaine?

Oui, Sire, que répond l'Intrépide, c'est la seule vengeance digne d'un grenadier de Napoléon.

Tu es un brave, que lui dit l'Empereur, et

sur la poitrine des braves doit briller le signe de l'honneur; et en même tems il lui attacha lui-même la croix de la légion d'honneur à sa boutonnière.

L'Intrépide, qui se sentait mieux de sa blessure, voulut après aller faire un tour à sa compagnie; il y arrivait précisément au moment où elle était rassemblée pour entendre le fourrier, qui lisait un ordre du jour, où l'on rendait compte de sa belle action, et qu'il venait d'être décoré; que, de plus, on le nommait sergent de grenadiers, et moi caporal; sitôt que nous le vîmes arriver, tous les grenadiers le pressèrent dans leurs bras chacun à leur tour. Et depuis cette époque le capitaine et lui s'aimèrent comme deux frères; depuis aussi on ne les vit ni l'un ni l'autre jamais en ribotte; et puis vlà mon histoire de la belle vengeance de mon camarade l'Intrépide finie.

C'était un bien brave homme, que ce l'Intrépide, dit une des sœurs; son action est bien édifiante.

C'est ce qui vous prouve, ma sœur, que de

boire un coup, ça n'empêche pas les sentimens, lui répliqua Brisetout.

Non, reprit la sœur; mais il est encore bien plus beau de joindre à des sentimens élevés, la sobriété, qui est une vertu bien essentielle pour le salut de l'âme et même pour la santé du corps.

C'est juste tout de même, ça, ma sœur; car le lendemain d'une ribotte je suis tout mal à mon aise; je ne puis plus remuer ni bras ni jambes.

La cloche annonça la prière du soir, à laquelle assistent tous les habitans de ce lieu de paix et de charité; c'est ainsi que se termine la journée d'hôpital; chacun ensuite va prendre le repos qui lui est nécessaire.

C'est de cette manière, mes amis, que les journées s'écoulent dans la plupart des hôpitaux de France; les personnes qui sont attaquées de maladies dangereuses y trouvent des soins, des attentions, des consolations que beaucoup d'autres chercheraient en vain au sein même de l'opulence; les convalescens se livrent à des salutaires distractions, étrangè-

res aux maisons où l'ennui et le dégoût se traînent souvent au milieu d'un luxe fastueux.

Nous avions déjà passé plusieurs jours dans cet hôpital, et nous avions eu soin d'aller rendre quelques visites à Mme Dellerot. Eugène, de plus en plus amoureux d'Angelique, ne put lui cacher son amour, dont l'aveu n'offensa nullement la jeune fille; sa mère, excellente femme, promit de les unir à son retour d'Alger; le pied d'Eugène était tout-à-fait guéri; Brisetout et moi nous étions assez reposés; nous sortîmes donc de l'hôpital, et nous nous remîmes en route tous trois; comme nous possédions un peu d'argent et que nous désirions beaucoup rejoindre le détachement, nous montâmes en diligence; nous le rejoignîmes à Avignon.

Plus les volontaires parisiens s'éloignaient de la Bourgogne, et s'avançaient vers le Dauphiné et la Provence, moins l'accueil qu'ils recevaient des habitans des villes où ils couchaient était affable et bienveillant; mais, lorsqu'ils eurent dépassé Vienne, ce fut bien pis encore; à leur approche, les fronts s'obs-

curcissaient, les portes et fenêtres se fermaient; les mères, aussi effrayées que si elles eussent vu des bêtes féroces s'élancer sur leurs enfans, qui se livraient à leurs jeux avec la sécurité que donne le jeune âge, se hâtaient de les faire rentrer dans les maisons, pour les dérober aux regards de ces hommes, qui leur inspiraient tant d'horreur et de haine.

En Bourgogne, les volontaires reposaient mollement sur des lits de plumes aux draps éblouissans de blancheur; mais en Provence, un mauvais grabat couvert d'une paillasse, garnie de draps d'une toile rousse et grossière, ne leur était donné qu'avec bien des regrets; aussi, ils ne manquaient pas de dire qu'ils avaient mangé leur pain blanc avant leur pain bis.

Cette animosité, et cette antipathie des Provençaux contre les volontaires, provenaient de trois motifs :

D'abord, ce que vous devez savoir, c'est que les Provençaux sont bien loin d'avoir des mœurs hospitalières; la vue d'un étranger ne leur est nullement agréable, et rarement,

ou pour mieux dire jamais, excepté cependant parmi la haute classe de la société, l'accueil qu'ils lui font est affable; en outre, c'est que, dans plusieurs petites villes de cette province, où le ciel, si pur et si riant, contraste si vivement avec le caractère sombre et grossier des habitans, l'esprit y est tout-à-fait vendéen; la chute de la dynastie de Charles X n'y faisait nullement plaisir; et la vue des combattans de juillet n'était pas capable de diminuer leur irritabilité naturelle contre les étrangers.

Le troisième motif, le plus excusable sans doute, c'est que dans les premiers détachemens qui avaient été dirigés de Paris sur Toulon, était un grand nombre de ces hommes sortis des prisons ou des fers, et comme chez eux le besoin de voler était devenu une seconde nature, rarement ils sortaient de leurs logemens sans que les maîtres du logis s'aperçussent, après leur départ, qu'il leur manquât quelque chose : ils faisaient disparaître, surtout, avec une merveilleuse adresse, les saucissons et les jambons appendus aux

planchers; et quelque bien fermées que fussent les caves, ils trouvaient souvent le moyen de s'y introduire, et il arrivait quelquefois que quelques-uns y étaient trouvés entre deux tonneaux, encore plongés dans le sommeil de l'ivresse, lorsque déjà le détachement s'était éloigné.

Ainsi, d'après cela, vous pouvez vous faire une juste idée de la réception qui était faite aux volontaires. Toutefois, le détachement avait dépassé Avignon, sans que cette aversion eut donné lieu à aucune rixe, ou à aucune scène orageuse.

Ils étaient arrivés à Orgon, gros bourg situé entre l'ancienne demeure des papes et Lambesse. Après que leur installation dans leur logement fut terminée, et que la soupe fut faite et mangée, tous, selon leur coutume, s'étaient rassemblés dans les cabarets, et commençaient à boire et à chanter.

Le porte-drapeau, Fifi Lacoste, Boisgris et la mère Mutrelle, toujours inséparables, étaient réunis, avec une douzaine d'autres volontaires, dans le même cabaret.

Sept ou huit jeunes Provençaux, à haute stature, au teint basané et à l'œil farouche, fumaient et buvaient à une autre table.

Déjà Fifi Lacoste, avec sa mélodie ordinaire, avait régalé les buveurs d'une chanson patriotique; et plus d'une fois le front des Provençaux s'était obscurci.

A toi, mère Mutrelle; mais ne fais pas comme l'autre jour..... tu sais.

Pas de risque, ni de crainte, mes enfans; c'est bon z-une fois; mais il y a des circonstances où l'on sait se respecter : eh bien! j'vas vous en chanter une qui parle un peu d'amour; çà fera du changement; et puis c'est que l'amour a tout de même son mérite aussi; tenez, moi, telle que vous me voyez, il fut un tems.

Allons! allons! commence donc mère Mutrelle!

Eh bien! puisque vous êtes si impatiens de m'entendre, je vas entonner tout de suite; mais je vous recommande bien de vous taire, parce que si vous parlez ça me trouble; je commence, et du silence....

Mais au moment où la mère Mutrelle achevait ces mots, un des buveurs de l'autre table fit entendre une voix de taureau, dont chaque son faisait vibrer les vitres; il continua à psalmodier sur le même ton une chanson en patois provençal.

Elle fut attérée de ce coup; sa figure blême devint livide; son œil, son seul œil, s'éteignit presque; elle le portait larmoyant et suppliant tantôt sur Brisetout, tantôt sur Fifi Lacoste, et semblait leur demander vengeance de l'insulte qu'on lui faisait.

Ne dis rien, mère Mutrelle, lui dit le porte-drapeau, faut voir comment que ça va se passer; laisse leur finir leur chanson, et tiens-toi prête à commencer la tienne; et si ces cadets-là t'interrompent, tu verras un peu si je me mouche du pied.... vous, les amis, attention.... car je crois qui se mitonne quéque chose. A vos santés.

La chanson provençale terminée, l'on n'entendit plus que les éclats du rire grossier et bruyant des Provençaux; dans leurs yeux brillait la joie qu'ils éprou-

vaient du tour qu'ils venaient de jouer.

Vlà le moment, mère Mutrelle, chante nous ça comme un rossignol, et ne crains rien, dit Brisetout.

La mère Mutrelle se rappela qu'elle avait promis de chanter une chanson d'amour; elle chercha à se donner un air modeste et sentimental, et, d'une voix criarde, qu'elle s'efforçait en vain de rendre tendre et veloutée, elle commença le premier couplet d'une romance.

Les Provençaux se jetèrent des regards, qu'ils accompagnèrent d'un sourire de malice. — Eh bien! Jérôme, est-ce que tu vas laisser chanter cette vieille chouette?

— « Non, sacredié pas; car elle ouvre une bouche qui me fait frémir. »

Et le grand Jérôme se leva, pris son verre d'une main, son chapeau à large bord de l'autre, étendit ses bras dans toute leur longueur, et fit entendre des sons plus sonores que ceux que rend un serpent de cathédrale.

C'était précisément au moment où la mère Mutrelle faisait une roulade langoureuse et

que son œil tournoyait amoureusement dans son orbite, que ce malotru de Provençal osa l'interrompre.

Aussi le porte-drapeau, Boisgris et Fifi Lacoste, se levèrent simultanément; ils étaient furieux.

Dites donc, hé les amis, est-ce que vous voudriez par hasard nous mécaniser, dit le porte-drapeau en posant sa casquette sur le coin de l'œil et en fermant ses poings? Savez-vous que vous tomberiez mal, et que le moins qui pourrait vous arriver, serait d'avoir les côtes rincées le plus proprement du monde?

Qu'est-ce qui veut donc, ce grand échalas? reprit un Provençal? Ne voudrait-il pas nous empêcher de chanter? je voudrais bien voir cela, par exemple; voyez donc le beau malheur d'interrompre cette espèce de monstre féminin, dont les croassemens vous écorchent les oreilles.

A ce mot de monstre féminin, la mère Mutrelle, furibonde, hors d'elle-même, s'élança sur le singulier complimenteur; celui-ci s'empara de la main qui s'apprêtait à lui

déchirer la figure; il la saisit au milieu du corps, l'étreignit fortement entre ses bras nerveux; la mère Mutrelle poussait des cris, des hurlemens affreux; ce fut le signal du combat général.

Les volontaires, les Provençaux se levèrent; ils étaient pourpres de colère; le porte-drapeau dégagea la mère Mutrelle des bras du Provençal, avec lequel il lutta corps à corps. Les tabourets, les verres, les bouteilles voltigèrent de tous côtés; les vitres, les assiettes, le poêle du cabaret, tout vole en éclats; on n'entendait que des cris, des plaintes, des juremens.

La mère Mutrelle, plus exaspérée que jamais, pleurait, jurait, mordait, égratignait; elle avait déjà perdu, dans la mêlée, un soulier et son mouchoir de poche; le pauvre cabaretier faisait de vains efforts pour apaiser l'ardeur des combattans; il se désolait, car tout était brisé dans son cabaret, et il allait chercher un abri contre la grêle de coups de poings qui menaçaient de l'assaillir, lorsque la mère Mutrelle, aveuglée par sa colère, se jeta sur lui, lui arracha sa perruque,

qu'elle lança en l'air, et qui vint retomber sur la tête de Fifi Lacoste; la nuque chauve du pauvre cabaretier, ses gémissemens, ses prières, rien n'apaisa son courroux; elle le saisit à la gorge, et le serra tellement que sa figure devint toute bleue; le malheureux fit tous ses efforts pour se débarrasser de ses griffes, qui allaient l'étouffer; mais il trébucha, il chancela, tomba, entraînant dans sa chute la mère Mutrelle; et tous deux roulèrent sous la table.

Déjà une foule d'hommes et de femmes, attirés par les cris des combattans, s'était amassée devant la porte du cabaret; les volontaires y accoururent bientôt; alors la bataille devient générale; les hommes allèrent chercher des pelles, des pioches, des instrumens de jardinage; les femmes s'armèrent de pots-de-chambre, de pincettes, de pelles à feu, et les volontaires avaient pris tout ce qu'ils trouvèrent dans les cabarets qui pût servir à leur défense.

Les Provençaux vomissaient mille injures contre les volontaires; les traitaient de

révolutionnaires, d'assassins, de brigands.

Ceux-ci écumaient de fureur, et une nuée de bouteilles vint se briser sur le front de leurs agresseurs.

Les deux partis se heurtaient, se choquaient, se renversaient tour-à-tour; les gémissemens des blessés, les soupirs, les voix glapissantes des femmes, tout cela formait un concert d'une admirable harmonie.

Cependant, un spectacle extraordinaire vint suspendre le combat, et fit passer l'hilarité dans les deux partis.

Le vieux cabaretier était parvenu à se débarrasser des mains de la mère Mutrelle, et dès qu'il sentit que son cou était libre et qu'il ne risquait plus d'être étranglé, il entra dans un violent accès de rage, en voyant que celle qui l'avait étrié de la sorte, et qu'il croyait être au moins le grand porte-drapeau, n'était autre qu'une femme horrible de laideur; cette vue, en excitant sa colère, ranima son courage et lui donna des forces; il ne pensa plus qu'à se venger des meurtrissures que lui avait faites cette vieille sorcière,

qui avait failli l'étouffer. Il s'empara d'un tison ardent qui brûlait dans le poêle, et, ainsi armé, il poursuivit la pauvre mère Mutrelle, qui ne vit d'autre moyen d'échapper au danger d'être incendiée, que celui de fuir; un petit escalier se présenta à sa vue, elle y grimpa avec la vivacité d'une chatte à qui des polissons font la chasse, et alla se réfugier dans la chambre du cabaretier; mais celui-ci, tout boursoufflé, tout haletant, la poursuivit avec intrépidité; d'un coup de pied il fit voler en éclats la porte de la chambre. Ce tison ardent, qu'il brandissait dans sa main, était plus effroyable pour elle que la tête de Méduse, et elle n'avait d'autre moyen de salut qu'en sautant par la croisée, qui n'était élevée de terre que d'environ douze pieds; et préférant se casser une jambe ou un bras que d'être la proie des fureurs incendiaires du cabaretier, elle s'élança de la croisée; mais, dans sa terreur, elle n'avait pas aperçu une mince et longue barre de fer au bout de laquelle pendait un bouchon de lierre, enseigne du cabaret; dans son saut pé-

rilleux, sa robe s'accrocha à cette barre, et la malheureuse mère Mutrelle resta ainsi suspendue à six pieds de terre, forcée de laisser exposées aux regards des combattans, ses formes amaigries, jaunissantes et fanées.

Malgré l'irritation et la haine des deux partis, ils ne purent résister à ce spectacle grotesque; cette femme, dont la tête était enveloppée dans ses jupes, d'où s'échappaient des cris sourds et étouffés; ses jambes, dans une nudité complète, dont les mouvemens aériens ressemblaient assez à ceux d'un télégraphe; la vue du cabaretier, qui, étant apparu à la fenêtre, la tête chauve, la figure encore violette et noire de la fumée qui s'échappait du tison qu'il tenait toujours à sa main, jetait des regards d'une fureur étonnée, en apercevant la nouvelle enseigne appendue à la porte de son cabaret, toute cette scène burlesque, enfin, fut bien capable d'apaiser l'ardeur et l'irritation des deux partis.

Cependant, après quelques minutes de cette singulière exposition, qui fut accueillie par les rires bruyans et les huées de la

multitude, Fifi Lacoste s'avança d'un air moitié riant, moitié fâché, et, à l'aide d'une échelle, il débarrassa la pauvre volontaire parisienne de la position critique où venait de la mettre l'irritabilité vengeresse du cabaretier.

La force armée, qui était survenue sur ces entrefaites, profita de ce moment de calme pour séparer les combattans; et, pour éviter de nouvelles catastrophes, le détachement fut dirigé de suite sur Lambesse, où il arriva au milieu de la nuit. Quelques jours après il arriva à Toulon; on l'y caserna au fort Lamalgue, en attendant que le bâtiment qui devait le transporter à Alger fût disposé à appareiller.

Au bout de trois jours, le général commandant la place de Toulon, accompagné d'un sous-intendant militaire, entra dans le fort.

Le mot embarquement, échappé de la bouche de l'un de ces fonctionnaires, fut bientôt répété par mille voix. Dès-lors ce fut un bruit, un tumulte, une joie univer-

selle; la mère Mutrelle était attendrie; tous les volontaires étaient ses enfans, ses chéris; elle courait comme une folle de l'un à l'autre, et les embrassait tour-à-tour.

Eux couraient aux créneaux qui donnaient sur la mer, pour voir le bâtiment qui devait les porter à Alger; selon eux, ce devait être le plus grand, le plus beau; ils le cherchaient des yeux, le devinaient, et se le montraient avec les transports d'une joie folle; ils se heurtaient et se poussaient ensuite, en faisant mille contorsions, mille gambades.

On fit l'appel pour l'embarquement, après lequel les volontaires furent conduits sur le port, près de la patache (1), les embarcations qui allaient les porter à bord y étaient déjà arrivées; ils s'y précipitèrent avec avidité, comme s'ils eussent craint de n'y avoir point de place.

---

(1) Ancien bâtiment qui sert de corps-de-garde, auquel est amarré un ponton qui sert à faciliter l'embarquement et le débarquement des marins militaires.

Plusieurs, victimes de cette précipitation joyeuse, tombèrent à la mer, d'où on les retira facilement et sans qu'il en résultât aucun mal : la malheureuse mère Mutrelle, toujours poursuivie par le sort, faillit encore faire un plongeon, dont elle ne fut préservée que grâce au bras nerveux du porte-drapeau, qui la retint au moment où elle allait s'immerger.

Les embarcations poussèrent au large, et à peine les matelots eurent-ils laissé tomber les avirons, qu'ils tenaient mâtés, que les volontaires commencèrent tous la chanson patriotique : *En avant, marchons*, etc.

Il y avait quelque chose de beau, de solennel, dans le tableau qu'offrait tous ces hommes, ivres de bonheur et d'illusions, sous les haillons de la misère, s'abandonnant à toute leur expansion, dans ces frêles nacelles qui fendaient l'onde avec la rapidité de l'éclair ; ce concert de voix pleines et sonores, dont les sons se mêlaient au bruissement des vagues légères qui venaient se briser contre les canots; le bruit cadencé des avirons, et

le sifflement d'une brise fraîche, formaient une harmonie singulière et délicieuse; cette ville, terrible et majestueuse, de bâtimens de guerre, dispersés çà et là, dans une rade magnifique, et le soleil sortant de son lit de feu et étendant sur toute la nature un rideau de pourpre et d'or, imprimait à ce tableau le caractère d'une sublime grandeur.

Les chants cessèrent; les embarcations venaient d'acoster la frégate : bientôt ils furent sur le pont; au milieu de ces matelots goudronnés; à la vue de tous ces objets nouveaux pour eux, leur contenance devint aussi embarrassée, leur étonnement aussi grand que celui d'un chiffonnier qui se trouverait tout-à-coup transporté dans le magnifique salon d'un ministre ou d'un banquier, en présence de *dandys* frisés et en costume de bal, et de jeunes dames, éblouissantes de beauté, d'élégance et de pierreries.

La mère Mutrelle, toujours si bruyante, toujours si bavarde, osait à peine respirer; pour se soustraire aux mouvemens brusques

des marins qui, sans égard pour son sexe, avaient déjà manqué de la renverser deux ou trois fois, elle alla se blottir entre deux caronades, et s'assit sur un parc à boulets, près duquel nous vînmes aussi nous placer, avec Fifi Lacoste et le porte-drapeau.

Range à hisser les embarcations! s'écria l'officier de quart; à ce commandement, le sifflet du maître fit entendre des sons qui perçaient les oreilles; une nuée de matelots s'élança de la batterie et de l'entrepont; ils heurtaient, ils renversaient tout ce qui se présentait devant eux : ce bruit, ce mouvement, effrayaient la mère Mutrelle.

— « Oh! mon Dieu, est-ce que nous allons périr? qu'est-ce qu'il y a donc?

— » Ce n'est rien, Madame, lui répondit Eugène, il n'y a aucun danger; nous sommes encore au mouillage; d'ailleurs, le tems est presque calme; que pouvons-nons craindre? C'est probablement une manœuvre que l'officier vient de commander.

Au même instant, sous les efforts d'une multitude de marins, dont les mains nerveu-

ses avaient saisi les cordages de plusieurs palans frappés aux étais et crochés à la chaloupe, celle-ci s'éleva, présenta sa quille à la surface de l'eau, et bientôt, par un mouvement plus rapide, elle avait dépassé les bastingages et resta suspendue précisément au-dessus de la mère Mutrelle qui, levant son œil, fut toute pétrifiée de voir dans une position aérienne cette masse énorme, dont chaque vacillation lui semblait être une chute qui devait l'écraser.

Sitôt que la chaloupe, ainsi que toutes les embarcations, furent placées dans leur chantier, le commandant de la frégate monta sur le pont et ordonna que chacun se mît à son poste pour l'appareillage; et, afin que les volontaires ne gênassent pas les matelots dans les manœuvres qu'ils allaient exécuter, il les fit descendre dans la batterie.

On leva l'ancre; une brise fraîche et assez forte enflait les voiles; et la frégate, légère, frétillante, bondissait avec grâce sur cette mer, dont elle semblait défier les vagues, qui venaient se briser contre ses flancs.

Une partie des volontaires était restée dans la batterie, l'autre reparut sur le pont; ils contemplaient avec plaisir cette ville, ces forts, ces montagnes, ces vallées, qui échappaient insensiblement à leur vue; mais les mouvemens de la frégate devenaient de plus en plus brusques, de plus en plus rapides; quelques lames rebelles avaient inondé le gaillard d'avant; alors plus de contemplation, plus d'extase; les volontaires s'allongèrent sur le pont, dans les batteries, contre les sabords; leurs visages pâlirent, leurs yeux s'éteignirent; ce changement était produit par des maux de cœurs affreux, causés par le roulis, et surtout par le tangage du navire.

Quelques-uns, par un sentiment d'amour-propre, se tenaient debout et cherchaient à se promener sur le pont, pour se donner une contenance assurée et ne point paraître succomber à ce malaise général; mais, leur figure blême, les contorsions et les grimaces qu'ils faisaient, indiquaient assez quel était le combat qu'ils se livraient intérieurement pour vaincre le mal auquel ils finissaient tou-

jours par céder : les matelots, dont les figures respiraient la vigueur et la santé, le dos appuyé contre les bastingages, pour éviter les lames qui, de tems en tems, venaient couvrir le pont, regardaient avec un sourire moqueur ces infortunés gisant sur le pont, n'ayant seulement pas la foıce de se soustraire à l'eau qui les couvraient entièrement; ils jouissaient de la supériorité du moment, que leur donnait l'habitude des mers, sur ces hommes abattus et presque sans vie, et dont ils eussent admiré l'ardeur et le courage pendant les trois journées qui promettaient à la France un si bel avenir.....

Oh! mon Dieu, comme je me trouve mal, disait la mère Mutrelle, je sens tout mon cœur qui se barbouille, on dirait que je vais rendre l'âme : oh! cela ne sera rien, lui répondit Eugène, dont les traits altérés et les lèvres blanches indiquaient que son cœur n'était pas en bien meilleur état, c'est le mal de mer, c'est un tribut que tout le monde est obligé de payer lorsqu'il navigue pour la première fois.

Et la frégate, avec plus de vitesse, se frayait un passage parmi les flots en fureur, car les vents soufflaient avec bien plus de force.

Range à prendre un ris dans les huniers, commanda l'officier de quart, d'une voix qui, dans tout autre moment, eût fait frissonner la mère Mutrelle.

Et les matelots couraient, s'empressaient, marchant sur les jambes, sur la tête des volontaires, qui restaient insensibles à toutes les douleurs.

Une douzaine de marins s'élança avec précipitation vers l'endroit même où la mère Mutrelle s'était blottie; elle les regardait d'un air mourant, et semblait implorer leur pitié.

Allons, dit l'un d'eux, vieille carcasse, ôte-toi donc de là; ne vois-tu pas que tu t'es affalée sur l'écoute du grand hunier, et que tu risques à te faire rompre les os?

— « Grâce! grâce! mes enfans, je me meurs.

— » Allons! vieille hirondelle de tamisaille, il s'agit bien de mourir, ici; lève vite ton lof et vire de bord, autrement gare des-

sous; en même tems, six bras vigoureux enlevèrent la pauvre femme, déjà toute meurtrie, et, d'un vigoureux coup de pied, un matelot l'envoya s'étendre au milieu du pont. »

Grelotant de froid, trempée jusqu'aux os, la malheureuse se traîna sur ses mains jusque sur l'avant du navire, où elle espérait souffrir plus à son aise; elle alla se placer près du tuyau de la cuisine, et déjà elle se préparait à réchauffer et sécher ses membres engourdis, lorsqu'une vague monstrueuse la saisit au corps, l'entraîna et la jeta sur l'échelle d'un des panneaux de l'avant; et la malheureuse alla rouler dans la batterie, les os moulus et brisés.

Tous ces pauvres gens n'avaient qu'un seul espoir, qu'une seule consolation; c'était dans la nuit, à laquelle ils aspiraient avec la plus vive impatience; ils espéraient qu'il leur serait donné un hamac, ou tout au moins une couverture, pour les mettre à l'abri du froid, et leur faciliter un repos dont ils avaient si besoin; leurs forces étaient épuisées, car leur

estomac n'avait pu supporter aucune nourriture.

Mais le soir arriva, et leurs espérances furent déçues.

Déjà les marins avaient pendu leurs hamacs, et ils attendaient en vain qu'il leur en fût donné; la nuit menaçait d'être froide et pluvieuse, et, pour se mettre à l'abri des injures du tems, ils allaient se réfugier dans la batterie et l'entrepont; hommes, femmes, se couchèrent, pêle-mêle, les uns sur les autres; ils avaient à peine de la place pour étendre leurs membres brisés; il serait impossible de décrire toutes les souffrances qu'ils éprouvèrent pendant cette traversée, ainsi que les mauvais traitemens que leur faisaient subir les marins.

Au bout de huit jours, ces infortunés commençaient à se désespérer; ils maudissaient le jour où, confians dans les promesses d'un gouvernement qui leur devait tout, ils s'étaient laissés entraîner à l'espoir d'un avenir plus heureux; la triste vérité commençait à se découvrir à leurs yeux dans toute sa nu-

dité. Au milieu de leurs souffrances, leurs illusions de bonheur et de fortune se dissipaient, et déjà ils commençaient à se repentir des efforts qu'ils avaient faits, du sang qu'ils avaient versé, pour élever des intrigans ingrats qui, au sein des honneurs et de l'opulence, se riaient cruellement de leur misère et de leurs douleurs.

Le neuvième jour, à cinq heures du matin, il soufflait une jolie brise de nord-ouest; la frégate était à 36° »' de latitude nord, et 0° 40' de longitude est; soudain un matelot, placé en vigie dans la hune de misaine, s'écria qu'il apercevait la terre, et, quelques instans après, la chaîne des montagnes qui étendent leurs ramifications sur toutes les côtes de la régence d'Alger, se déroula à tous les yeux.

Maître, dit au maître d'équipage le commandant, que l'on avait été prévenir, et qui était monté sur le pont, faites préparer tribord et babord, trente brasses de cables, et veillez à ce que les palans soient parés pour mettre les embarcations à la mer; et en haut tout le monde pour le mouillage.

Le maître d'équipage répondit à cet ordre par un coup de sifflet qui fit tressaillir de joie tous les marins qui se trouvaient sur le pont.

En ce moment, les volontaires étaient encore couchés dans la batterie, tristes et abattus.

A tous les panneaux de la frégate apparurent des marins qui, plongeant leurs regards dans la batterie, crièrent tous ensemble : allons, garçons! allons, les amis! en haut, sur le pont; venez voir la terre, venez voir Alger! A ces mots, les volontaires relevèrent languissamment leur tête, ils ne pouvaient croire à un tel bonheur; et, en voyant le sourire des marins, qui contrastait si singulièrement avec leurs traits rudes et grossiers, ils se persuadèrent que c'était encore une raillerie, et ils s'appuyèrent de nouveau sur les gueuses en fer qui leur servaient d'oreillers.

Mais tous ces coups de sifflets, qui formaient un écho de l'avant à l'arrière de la frégate, le bruit des pas précipités des marins, qui couraient çà et là sur le pont, tous

ces éclats de voix, tous ces rires bruyans, me firent penser qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire, et m'excitèrent à m'en assurer.

A peine sur le pont, j'aperçus les officiers et les élèves, montés sur la dunette et braquant leurs longues vues sur un point où je m'empressai de diriger mes regards; en ce moment la frégate filait avec une vitesse extraordinaire; plus de doute pour moi; j'avais aperçu les chaînes de montagnes et plusieurs points blancs presque imperceptibles; c'est bien la terre; c'est Alger! m'écriai-je dans l'excès de ma joie : d'un seul saut, je franchis l'une des échelles qui conduisaient à la batterie.

— « Mes amis! nous sommes arrivés; montez! montez! c'est Alger! c'est le terme de nos souffrances. »

Cette fois, les volontaires, reconnaissant que celui qui leur parlait était un des leurs, un ami, ne doutèrent plus de la vérité; en un clin-d'œil ils se levèrent et se précipitèrent vers les échelles, sur le pont, à la vue de ces rivages d'Afrique, objets de tous leurs

vœux, de tous leurs désirs; leurs visages s'épanouirent, leurs fronts se déridèrent; leurs langues qui, depuis quelques jours, ne proféraient que des paroles de douleurs et de regrets, exprimèrent, alors, de nouvelles joies, de nouvelles espérances; à peine leur restait-il le souvenir de leur misère et de leurs souffrances; ces matelots, qu'ils avaient maudits tant de fois, ils les aimaient alors; ils leur tendaient affectueusement la main; ils eussent été presque tentés de les embrasser.

Les marins, eux-mêmes, s'étaient dépouillés des manières brusques, du ton sauvage qu'ils ont à la mer; l'expression de leurs physionomies avait quelque chose de moins rebarbatif et de plus amical; c'est l'effet que produit ordinairement, sur les passagers et l'équipage, la vue du port où l'on doit mouiller, et qui sera le lieu de la séparation.

Enfin, le pilote monta à bord, et la frégate entra en grande rade; tous les volontaires, mêlés parmi les marins, étaient montés sur les bastingages, sur la drôme, sur les bordages de la chaloupe élevée sur son chan-

tier; ils contemplaient, avec ravissement, cette ville d'Alger, dont l'aspect a réellement quelque chose d'enchanteur et de séduisant: les officiers étaient aussi montés sur le gaillard d'arrière, et les matelots sur celui de l'avant; le plus grand silence régnait à bord; pas le moindre bruit, pas le moindre mot vinrent le troubler; on n'entendait que la voix grave du pilote, qui, de tems en tems, donnait ses ordres au timonier, qui était à la barre.

Oh! combien en ce moment Alger leur parut un séjour de bonheur et de plaisir; avec quelle délicieuse extase leurs regards s'arrêtaient sur cette ville, qui s'élève majestueusement, en amphithéâtre, sur le haut d'une colline, et se prolonge, en suivant son penchant, jusqu'au bord de la mer, où elle vient se joindre à un môle qui la réunit à une petite île qui forme son port, dans lequel les bâtimens, placés les uns sur les autres, produisent l'effet d'une épaisse forêt.

La vue de ses murailles, de quarante pieds de hauteur, et flanquées de tours carrées;

toutes ces batteries disséminées, çà et là, sur les côtes d'alentour; les sept forts et la casauba, bâtie sur le haut de la ville, qui la protégeait, ainsi que le port, la rade et les approches de la place, du côté de la mer, faisaient éprouver à Eugène, ainsi qu'à nous, des sensations fortes et belliqueuses; nous admirions aussi l'effet merveilleux que produisaient les maisons, surmontées de terrasses, badigeonnées à la chaux, ce qui répandait sur toute la ville une blancheur éblouissante; mais, ce qui nous faisait surtout éprouver un charme indicible, c'était les collines et les vallées des environs, couvertes de maisons de campagnes et de jardins, dont la blancheur et la verdure offraient le coup-d'œil le plus animé.

Bientôt, le commis d'administration du bord, en présence du commandant de la frégate et du chef du détachement, procéda à l'appel des volontaires que l'on allait débarquer; il ne manquait personne, tous étaient vivans; jusqu'à la mère Mutrelle qui, ayant résisté à tous ses malheurs et à ses malencontreuses

catastrophes, avait repris son air martial, après avoir eu soin de relever son chignon grisâtre, et de rajuster sa coiffe et sa robe. L'appel fait, les volontaires se jetèrent dans les embarcations, avec une joie, un tumulte toujours croissans; et ils débarquèrent à terre, où les officiers de marine les mirent entre les mains de plusieurs officiers de troupes de terre. »

Eh bien! s'écrièrent plusieurs des auditeurs que le récit de leur ami paraissait vivement intéresser, est-ce donc fini? Et à Alger, que devinrent tous ces volontaires, Brisetout et la mère Mutrelle? oh! nous t'en conjurons, continue; et Eugène, a-t-il revu son Angélique?

Mes amis! répondit Alfred, en commençant ce récit je ne vous ai promis que de vous raconter le voyage du détachement des volontaires Parisiens, de Paris à Alger; j'en aurai trop à vous dire s'il fallait que je vous parlasse de leurs malheurs, de leurs souffrances dans ce pays; qu'il vous suffise donc de savoir que mon ami, mon pauvre Eugène,

dont l'âme est remplie des plus nobles sentimens, traduit au conseil de guerre pour voies de fait envers un sergent d'un régiment dans lequel il fut incorporé, a été condamné à cinq ans de fers; mais au moment où je venais d'obtenir mon retour en France, j'ai eu la consolation d'apprendre que ce sergent, qui avait porté une plainte calomnieuse contre mon ami, avait été reconnu pour un forçat libéré, et que la grâce d'Eugène allait être accordée; un jour, peut-être, je vous dirai de combien d'iniquités ces malheureux Parisiens ont été les victimes; je dévoilerai publiquement, peut-être, les turpitudes cruelles que l'on a exercées contr'eux; mais que, pour aujourd'hui, il vous suffise de savoir que les prédictions de mon père se sont accomplies, que ces infortunés, qui ont contribué, en versant leur sang, à élever le trône d'aujourd'hui, en ont été récompensés, à Alger, par les souffrances, la misère, l'opprobre ou la mort.

ZORA

OU

LA TRIBU DE BENI-SALA.

Sur la route qui conduit des plaines de Mustapha-Pacha, à la Ferme-Modèle, qu'occupait le premier bataillon de Zouaves, corps mêlé d'Arabes et de Français, qui fut organisé par le maréchal Clausel quelque tems après la conquête d'Alger, cheminait joyeu-

sement un jeune homme revêtu de l'uniforme du 67e de ligne; ses beaux traits exprimaient la franchise et la gaîté, et malgré la grosse capote grise qu'il portait, sa taille conservait quelque chose de noble et de gracieux; à chaque pas il rencontrait quelques-uns de ses camarades, et quel que fût l'empressement qu'il paraissait mettre à poursuivre sa route, il était toujours obligé de céder aux instances qui lui étaient faites de visiter les nombreuses cantines qui avaient établi leur *siége volant* dans les environs des cantonnemens de Mustapha-Pacha. Déjà, contre son gré, il avait aidé à vider quelques bouteilles de vin, et, la tête un peu échauffée, il précipitait sa marche pour gagner le tems qu'il avait perdu, lorsqu'il aperçut cinq ou six jeunes soldats de sa compagnie assis à terre près de la cantine, autour d'une grande gamelle de ferblanc, d'où s'échappaient mille flammes bleuâtres, que l'un d'eux avait soin d'alimenter et de faire pétiller en remuant le liquide brûlant avec une baguette en bois.

C'en est fait, se dit-il, je n'arriverai pas aujourd'hui s'ils me voient; je vais faire le grand tour, pour les éviter.

Mais il n'était plus tems. Tiens, voilà Edouard Duval, s'écrièrent-ils tous à la fois en se levant et courant au-devant de lui; — sois le bienvenu, et viens avec nous, tu prendras ta part de notre punch; — quand il y en a pour cinq il y en a pour six; — allons, ne te fais pas prier, plus on est de fous plus on rit. — Mes amis, cela m'est impossible, je suis déjà en retard, il est deux heures, et il faut que je sois rentré ce soir à l'appel de sept heures, ce qui me serait difficile si je m'arrêtais, car je vais à la Ferme-Modèle. — Qu'y vas-tu donc faire? — Voir mon pauvre Ernest, mon intime, que je n'ai pas vu depuis près d'un mois. — Cela ne t'empêche pas de prendre un verre de punch; il te donnera plus de force pour faire la route? — Mes amis, je vous le répète, cela m'est impossible. — Allons, ne vas-tu pas te faire prier? tu sais que c'est de bon cœur quenous te l'offrons; tu es un bon cama-

rade, pas fier du tout, malgré que tu aies plus d'instruction que nous, ce qui te fera avoir probablement les galons de fourrier avant quelque tems; aussi, c'est à qui t'aura dans sa société! tiens, ce punch, qui a pourtant bien bonne mine, me semblera encore meilleur si tu consens à en boire un coup avec nous.

Le jeune militaire ne put résister à ces marques d'amitié que lui donnaient ses camarades; il fut entraîné vers la gamelle de punch, autour de laquelle ils se rangèrent tous. La flamme ayant cessé de brûler, chacun s'empara successivement d'une petite mesure de ferblanc, qu'il remplit du délicieux liquide, et la petite mesure fut vidée à la ronde.

— « Parbleu, dit un des soldats, sais-tu que tu t'exposes, à voyager seul sur cette route, si fréquentée par les Bédouins qui reviennent d'Alger et qui retournent dans leurs tribus? n'as-tu pas su qu'il y a quelques jours, deux Zouaves Français, armés de leurs fusils, ont été assassinés un peu au-

dessus du grand café (1)? on a trouvé leurs cadavres tout mutilés. — Et les embaucheurs, reprit un autre, c'est ceux-là qu'il faut craindre aussi; avez-vous vu ces gredins de Bedouins chercher à attirer les soldats par l'appas de l'argent? — C'est-à-dire qu'ils savent bien les emmener, bon gré, malgré; et lorsqu'ils en trouvent un de nous isolé, s'il ne consent pas à les suivre de bonne volonté, ils l'emmènent de force. — Bah! ce sont des contes que tout cela; la meilleure preuve qu'ils n'embauchent pas, c'est qu'il n'y a pas encore un seul Français qui ait déserté; ceux qui sont partis avec les Bédouins sont tous de la légion étrangère, et s'ils ont déserté, c'est de bonne volonté; ce n'est pas étonnant, il n'y a que des bandits et des mauvais sujets dans ce régiment; tous gens qui avaient fini de bien faire dans leurs nations, et qui sont venus se réfugier ici pour se soustraire au châtiment qui les attendait

---

(1) Espèce de caravancerail, situé à moitié chemin d'Alger à la Ferme-Modèle.

ou à la misère qui les dévorait. — Je ne conçois pas pourquoi le gouvernement a donné asyle à tous ces scélérats, et en a fait des soldets, comme si il en manque en France des jeunes gens qui ne demandent pas mieux que de servir leur pays. Ah ça! je vous le demande, peut-on se fier à eux? ne sont-ils pas plus à craindre que les Bédouins, puisqu'ils nous trahissent? jusqu'à des demi-compagnies entières qui complotent de déserter armes et bagages, les officiers en tête; on devrait tous les fusiller. — Oh! parbleu ça, les conseils de guerre ne les ménagent pas. — C'est-à-dire qu'ils se montrent bien plus sévères contre notre régiment; la prison militaire est pleine de nos pauvres camarades qu'ils condamnent sans pitié aux travaux ou au boulet; c'est étonnant que les Français soient toujours disposés à l'indulgence pour les étrangers, et à l'injustice pour leurs compatriotes; si l'un de nous a le malheur de s'oublier un peu dans une orgie, et qu'il reste quelques jours absens de son cantonnement, on dit de suite que c'est un déserteur; on

l'empoigne, il va à la prison de ville, et deux mois après, le malheureux qui a exposé sa vie à Paris, pour le nouveau gouvernement, est envoyé aux travaux pour cinq ou sept ans. Voilà sa récompense. Oh! dit-on, c'est un volontaire parisien, un héros de juillet; et, ce qui devrait lui faire obtenir grâce, s'il était coupable, devient un motif pour qu'il soit condamné s'il est innocent; d'ailleurs, la plupart d'entre nous ne sont réellement pas soldats; ils n'ont contracté aucun engagement, et ne sont venus ici que dans l'intention de travailler; on les a trompés; en arrivant on leur a donné un fusil et une giberne, et on leur a dit : allez-vous-en vous faire tuer par les Bédouins, ça fait que vous nous débarrasserez; est-ce parler comme des Français? et parce qu'ils voient que les Bédouins ne les tuent pas assez vite, ils s'en débarrassent en les envoyant aux fers ou dans les prisons. — C'est bien vrai et bien triste, reprit le jeune Duval; mais nous, nous sommes soldats, et cela ne doit pas nous empêcher de faire notre devoir; tout ce que je

désire, c'est qu'une occasion se présente d'aller encore contre les Bédouins, et de leur prouver que ces malheureux Parisiens ne méritent pas les mauvais traitemens qu'on leur fait subir. Allons, à vos santés, et laissez-moi partir.

La gamelle de ferblanc fut vidée par ce dernier toast; Edouard serra cordialement la main de ses camarades, et se remit en route vers la Ferme-Modèle. La chaleur était excessive, et tout en marchant, il s'abandonnait à mille illusions, et bâtissait, ainsi que cela arrive ordinairement lorsque l'on est livré à ses pensées, mille châteaux en Espagne, que son imagination échauffée rendait plus gigantesques encore; mais tous se rapportaient à la gloire, à l'amour de son pays et à l'amitié. Il se transportait au milieu d'une horde d'Arabes, les terrassant et leur enlevant leurs étendards, ou bien il sauvait la vie de son capitaine, assailli par plusieurs ennemis; et puis il faisait l'énumération des honneurs, de la gloire qui jailliraient sur lui; il se voyait nommé officier, dé-

coré sur le champ de bataille, et il pensait à son ami Ernest, qu'il protégerait et qu'il ferait avancer. Oh! que l'âme est heureuse! qu'elle se complaît à ces illusions d'un avenir qui jamais ne se réalise! Dans ces momens d'extase et d'ivresse, elle oublie tous ses chagrins et tous ses maux, et serait capable des plus grandes choses.

Édouard avait dépassé le grand café, et, pour abréger son chemin, il prit un petit sentier de traverse par lequel il avait déjà passé plusieurs fois. Seul, au milieu de ces terres incultes, dont l'aspect avait quelque chose de pittoresque, son cœur se remplissait des émotions les plus douces. Ses yeux s'étendaient avec délices sur les plaines entourées de montagnes, dont les ramifications se perdaient majestueusement à l'horison; mais, en marchant, continuellement livré à ses contemplations enivrantes, il s'écarta du sentier qu'il avait suivi d'abord, et bientôt un grand ruisseau arrêta ses pas; sa vue le retira de ses méditations; il regarda, il considéra de nouveau, et s'aperçut qu'il était près de l'Ha-

ratche, rivière qui serpente à une demi-lieue de la Ferme-Modèle, but de son voyage; il se rassura, et son cœur battit de plaisir en apercevant les murs du bâtiment de cette ferme, qui se découvrait parmi des haies de figuiers de Barbarie. Oh! c'est alors que le spectacle de la nature lui parut charmant, et enivra ses sens. A sa droite, ses yeux s'arrêtaient sur les montagnes de l'Atlas, qu'il avait franchies quelques jours auparavant au milieu d'une poignée de héros, qui firent fuir devant leur courage les nombreuses tribus de Kabaïles qu'ils venaient soumettre. Parmi ces montagnes apparaissait, comme un point blanchâtre, la ville de Blida, et sa vue le faisait frémir d'impulsions guerrières au souvenir de l'Arabe qu'il avait combattu et terrassé près de ses murs; et, devant lui, sa vue s'égarait dans l'immensité des plaines de la Metidja, au milieu desquelles il apercevait les maisons en roseaux de quelques tribus laborieuses; et, l'âme pleine des émotions les plus douces, il s'abandonna à ses rêveries. Ensuite, il s'assit près d'un jujubier qui s'é-

levait sur le bord de la rive; le bruissement des feuilles qu'agitait une brise légère; le murmure du ruisseau, la fraîcheur qu'il répandait, l'excitèrent au sommeil, et, la tête appuyée sur son schakos, il s'endormit; ses traits exprimaient le calme de son âme, c'était le sommeil du bonheur! quel fut son réveil?

— « Zitouni, ne trouves-tu pas que l'air que nous respirons ici est plus pur que celui d'Alger, empesté par le souffle de ces mécréans de Français?

— » Tu as raison, Lackdar, fils de Mahommed; chaque fois que je vais dans cette ville, devenue la proie de ces infidèles, je n'ose plus adresser ma prière à Dieu; il me semble que je sois souillé par le commerce que j'ai eu avec eux, et qu'alors Dieu ne puisse ni m'entendre ni m'exaucer; mais il faut bien que nous y allions pour vendre nos fruits et nos grains : il est vrai de dire, cependant, que depuis qu'ils ont chassé les Turcs nous en retirons un bien plus grand prix, et que nos bourses se gonflent de boudjous et

de douros (1); je n'aimais pas trop les Turcs, et, chaque fois que la tribu de Beni-Sala se révoltait contre leur joug, j'étais heureux comme aux jours du Ramadan (2). Toutefois, ce n'étaient point des chiens maudits par notre prophète, tandis qu'il est vraiment honteux pour nous que nos ennemis, et ceux de notre religion, soient nos maîtres.

— » Rends grâces à Dieu; cette poignée de mécréans, qui nous asservissent, va bientôt arroser de son sang ce sol qu'ils profanent. Les Chirfa, les Ouelled-Boufrid, les Ouelled-Mafa, les Gorya et toutes les tribus de Cherchell, vont se joindre aux Béni-Sala et aux Béni-Halil, et bientôt... Mais, qu'aperçois-je là-bas, près de ce jujubier qui pousse sur le bord de la rive? Par le tombeau du grand prophète, ça m'a tout l'air d'un Français qui s'y est endormi; ne le vois-tu pas, Lackdar?

---

(1) Monnaie d'Alger. Le boudjou vaut 1 fr. 85 c. et le douro 3 fr. 70 c.

(2) Fête des Mahométans.

— » Oui, j'aperçois le gris et le rouge de ses vêtemens, mais il ne bouge pas; je crois qu'il est mort.

— » Mort! que non, ou bien c'est une mort que ces chiens de chrétiens affectionnent, celle de l'ivresse, dans laquelle ils se plongent si souvent, en buvant des liqueurs dont l'excès leur fait perdre l'usage de leurs membres et de leur raison; mais, que n'en approchons-nous, Lackdar, nous nous en assurerons par nous-mêmes? d'ailleurs, un Français tomberait-il entre nos mains sans que nous en profitions? »

En achevant ces mots, une joie féroce brilla dans les regards de l'Arabe; son compagnon et lui quittèrent la caravane dont ils faisaient partie et dirigèrent leurs chevaux vers l'endroit où était le Français qu'ils venaient d'apercevoir.

— « Ne te le disais-je pas, que c'était un Français qui dormait du sommeil de l'ivresse? entends-tu le bruit de sa respiration? vois donc cette peau blanche et ces membres délicats! Lackdar, fils de Mahommed, ton grand

couteau est, je crois, mieux effilé que le mien, donne-le moi.

— » Qu'en veux-tu donc faire?

— » Par saint Yousef! ta question est étrange; comme si tu ne savais pas que ce ne peut être que pour séparer les branches de ce tronc.

— » Zitouni, n'est-il pas préférable d'emmener ce Français avec nous, et de le forcer à s'adjoindre à ces soldats qui, chaque jour, se réfugient sous nos tentes, pour nous aider à combattre ceux qui seront toujours nos ennemis?

— » Jette donc les yeux de ce côté; ne vois-tu pas cette ferme occupée par eux? si ce chrétien venait à crier, nous serions perdus, tandis qu'en lui tranchant la tête et lui coupant les membres, nous l'en empêcheront bien. »

En ce moment, un Maure, d'une haute stature, qui marchait en tête de la caravane, ayant retourné sa tête, aperçut les deux Arabes arrêtés près du jujubier, et occupés à une conversation animée; il s'arrêta et

toute la caravane suivit son mouvement.

— « Lackdar! Zitouni! s'écria-t-il d'une voix de tonnerre, que faites-vous donc près de cet arbre?

— » Coddour, bienheureux chef de la tribu des Beni-Sala, répondit l'un d'eux, approche vers cette rive, et ta vue sera satisfaite. »

Sans répondre un seul mot, le chef de tribu s'avança lentement vers les deux Arabes, et la caravane le suivit.

Et bientôt le jeune soldat fut entouré de ces Arabes, qui jetaient sur lui des regards pleins d'une cruelle avidité; on eût dit une meute de chiens n'attendant que le signal de leur maître pour se jeter sur la proie qu'il leur abandonne.

— « Vois-tu ce Français, dit Zitouni au chef de tribu? c'est moi et Lackdar qui l'avons aperçu, sa destinée nous appartient; moi je veux qu'on le tue et que l'on coupe ses membres en morceaux, et Lackdar, au contraire, veut que nous l'emmenions dans nos montagnes pour qu'il soit notre esclave; je crois mon avis le meilleur, mais cependant

nous te faisons juge; décide, doit-il mourir ou venir avec nous?

— » Je suis d'avis qu'il vienne, répondit Coddour; il augmentera le nombre de nos esclaves, de ces imbécilles qui ont déserté et sont venus se livrer à notre haine et à notre mépris.

— » Mais, si nous le réveillons, il va crier, se débattre; les Français, qui sont ici près, nous entendrons; ils viendront à son secours, nous poursuivront, et gare aux têtes de ceux qui seront attrapés.

— » Il dort profondément, enlevez-le avec précaution, plaçons-le sur un mulet; allons doucement, et il ne se réveillera pas.

— » C'est le vékil de Dieu, ou Dieu lui-même qui t'inspire, Lackdar, fils de Mahommed; allons, les Beni-Sala, exécutons ce qu'il vient de dire. »

A cet ordre du chef de la tribu des Beni-Sala, personne ne répliqua.

L'excessive chaleur, la fatigue, et plus encore les liqueurs spiritueuses qu'Edouard avaient bues, avait rendu son sommeil pres-

que léthargique; soulevé de terre avec précaution, et étendu sur les paniers d'un mulet, il ne se réveilla point et continua son sommeil, tandis que la caravane traversait les plaines de la Metidja.

Coddour, le chef de la tribu, se tenait à ses côtés, et jetait de tems en tems sur lui des regards qui exprimaient plutôt la joie que la cruauté; ses traits étaient mâles et réguliers, et sa longue barbe noire donnait à sa physionomie un air grave et imposant.

Déjà la caravane s'approchait du versant septentrional du Mont-Atlas, sur lequel est située la ville de Blida; à quelque distance vers le sud, on apercevait, dans une petite vallée, environ deux cents chaumières, toutes rangées en cercle, au milieu duquel se promenaient librement des chevaux, des chameaux et des bestiaux. Quoique la marche de la caravane fût lente, les secousses que le mulet donnait à Edouard diminuait insensiblement l'intensité de son sommeil, et à un bond que fit son mulet, il se réveilla en sursaut et faillit se jeter à terre.

Il serait impossible d'exprimer la crainte mêlée de surprise dont il fut saisi en se voyant au milieu de cette caravane de Bédouins; il se frotta les yeux pour s'assurer qu'il n'était pas le jouet d'un songe, et lorsqu'il eut jeté ses yeux autour de lui et qu'il se fut convaincu que ce n'était pas un rêve, il s'élança sur le chef de tribu qui était près de lui, et, saisissant d'une main la bride de son cheval, et levant l'autre vers le ciel, il s'écria en Arabe, d'un ton solonnel : « Je me mets sous la pro-
» tection de ton Dieu et de ton prophète. »

Les Arabes, en voyant son mouvement, avaient cru qu'il voulait s'échapper, et se préparaient déjà à s'opposer à sa fuite; mais ils s'arrêtèrent spontanément à l'exclamation d'Edouard, qui les frappa d'étonnement, et portèrent tous leurs regards sur leur chef cherchant à pénétrer ce qu'il allait dire :

Eh bien! les Beni-Sala, s'écria celui-ci en se tournant vers eux, vous l'avez entendu; il se met sous la protection de Dieu et de son prophète; et il ajouta, en prenant la main d'Edouard : Chrétien, tu es sauvé; cette pro-

tection que tu invoques, au nom de Dieu et de son prophète, Coddour chef de la tribu des Beni-Sala, te l'accorde.

Je jure par son tombeau, que ta vie ne courra aucun danger tant que tu seras au milieu des Beni-Sala. Remonte sur ton mulet et reste à mes côtés.

Le serment que fit Coddour parut ne point satisfaire les Beni-Sala; mais habitués à obéir aveuglément aux volontés de leur chef, qu'ils craignaient et qu'ils aimaient, ils ne firent pas entendre un seul murmure, et la caravane, continuant sa route, s'arrêta au lieu de son habitation. Tous les Arabes de la tribu accoururent au-devant des leurs, pour connaître le résultat de leur voyage et recevoir le prix des denrées qu'ils avaient données pour vendre. Mais en apercevant ce Français au milieu d'eux, ils poussèrent des cris et des hurlemens d'une joie féroce; déjà ils se préparaient à le mutiler, lorsque Coddour, se précipitant au milieu d'eux, et prenant Edouard par la main, s'écria d'une voix forte : « Arabes de la tribu des Beni-Sala,

ce chrétien est sous la protection de Mahomet; j'ai fait le serment, par son tombeau, qu'il ne lui arrivera rien tant qu'il sera parmi vous; malheur donc au premier qui attentera à ses jours; c'est un dépôt sacré que je vous confie, sachez le respecter. Je ne veux même point qu'il soit assujéti aux travaux de ces soldats que je méprise, parce qu'ils sont venus parmi nous, qui sommes leurs ennemis; et quiconque lui fera subir des mauvais traitemens, s'exposera aux terribles effets de mon ressentiment. Et regardant Edouard avec bonté, il lui dit: Chrétien, je veux que tu restes au milieu de nous, mais tu ne seras pas esclave, c'est le chef des Beni-Sala qui t'en fait le serment.

Ces paroles, prononcées d'un ton ferme, en imposa aux Arabes, qui s'éloignèrent en jetant sur Edouard des regards affreux; on eut dit des tigres n'osant fondre sur un agneau, pour ne pas s'exposer à la colère du lion qui veille à ses côtés.

Le jeune Français, pénétré de reconnaissance et d'admiration envers cet Arabe, qui se déclarait ouvertement son défenseur devant

ces hommes, auxquels le fanatisme et la barbarie le rendaient odieux, se précipita dans ses bras. C'était un spectacle vraiment beau que celui de ce jeune soldat, au milieu de ces Maures, dont pas un seul ne désirait lui plonger son poignard dans le cœur, pressé affectueusement par leur chef, qui lui souriait avec bonté.

Coddour le conduisit vers un banc de gazon qui touchait un des côtés de sa gourbie (1), et, après l'avoir fait asseoir, il lui dit de l'attendre un instant. Resté seul, Edouard éprouva quelques mouvemens de crainte en voyant approcher de lui les Beni-Sala; il crut lire son arrêt de mort dans leurs regards, et mille pensées sinistres agitèrent son âme; il savait que ces barbares se livrent aux excès de cruauté les plus inouis; quelquefois il avait vu les membres de plusieurs Français mutilés et coupés en morceaux, et il en était au point de regarder comme une faveur du ciel que, pour assouvir leur haine, ces Arabes se

(1) Espèce de chaumière qui sert d'habitation aux Kabaïles.

contentassent de lui trancher la tête. Ils arrivaient successivement et leur nombre grossissait à chaque instant, mais pas un ne s'approchait de lui; ils restaient à quelque distance, assis par terre, en face de lui et dans l'immobilité la plus grande; ils le considéraient sans proférer un seul mot : ce silence avait quelque chose d'épouvantable, et bien capable d'effrayer l'âme la plus forte.

Que la position d'Edouard était pénible! qu'elle était terrible! Pourquoi donc, pensait-il, leur chef m'a-t-il quitté? se repentirait-il de la protection qu'il m'a accordée, et m'abandonnerait-il à leur fureur? et ses yeux, pleins d'effroi, se portaient sur eux. Au moindre mouvement, il croyait qu'ils allaient se précipiter sur lui pour le déchirer, et une sueur froide coulait sur tous ses membres. Il voulut sourire, espérant les adoucir, mais il les vit tous aussitôt froncer le sourcil, et entendit un murmure sourd qui le fit frémir.

Cependant, un jeune Maure, arrivé l'un des premiers près d'Edouard, le considérait,

depuis ce moment, avec une attention toute particulière et, la bouche béante, il l'examinait de la tête aux pieds. Tout-à-coup, il rompit ce silence effrayant : — « *Aia ouled?* (dis donc, garçon), dit-il d'une voix qui, quoiqu'elle n'eût rien de terrible, fit frissonner le jeune Français; et, après une petite pause, il ajouta : *Taârf tetkellem alaârbía?* (est-ce que tu sais parler arabe?) — *Iaarf sidi, chouiè* (Je le sais un peu, Monsieur), répondit doucement Edouard, en se tournant vers celui qui venait de lui adresser la parole : — *Ouallah ma tekdebchi?* (En vérité, tu ne mens pas?) — *Ma nekdebchi;* (Je ne mens pas). — *Faín taallemt?* (Où l'as-tu appris?) — *Fi memleket mtaâ djezaïre.* (Dans le royaume d'Alger). » Et le jeune Maure, qui parut charmé de voir un Français qui savait parler sa langue, commença aussitôt à lui faire une série de questions auxquelles Edouard pouvait à peine répondre, tant elles étaient faites avec volubilité. Tous les objets qui étaient devant eux, il fallait qu'il lui apprît comment ils étaient

exprimés en français. Amesure qu'il parlait, le front des Arabes se déridait; il les vit même quelquefois rire, et ses craintes commencèrent à se dissiper; bientôt il eut à répondre, non-seulement aux questions du jeune Maure, mais encore à celles de beaucoup d'autres qui s'approchèrent de lui et voulurent participer à la leçon. Quelques instans après, ces hommes, qui avaient gardé un silence sombre, méditant peut-être un meurtre, parlaient tous à la fois, en riant des efforts qu'ils faisaient pour prononcer les mots français qu'Edouard leur apprenait, et ils riaient et plaisantaient avec celui que, quelques minutes avant, ils voulaient exterminer, tant il est vrai que ces hommes sont plutôt cruels par fanatisme que par caractère. Cette première leçon terminée, eut lieu celle de l'exercice des armes, dont Edouard, à leur demande, leur répétait le commandement à haute voix, ce qui paraissait leur faire éprouver le plus grand plaisir; et leur gaîté fut surtout à son comble, lorsque le jeune Maure, qui s'était éloigné un instant, revint avec une

douzaine de grands roseaux, qu'il distribua à autant d'Arabes et dit, en riant, à Edouard, de leur apprendre l'exercice français. Celui-ci, dont la crainte était dissipée, partageait leur hilarité, et fit de bonne grâce ce qui lui était demandé; il mit les douze Arabes sur deux rangs et leur démontra la charge en douze tems.

Coddour était allé chercher quelque nourriture pour Edouard; quelle ne fut pas sa surprise, lorsqu'en venant la lui apporter, il le vit occupé à dresser militairement ses Arabes, que ses leçons et ses saillies faisaient rire à gorge déployée. A la vue de leur chef, les Arabes vinrent au-devant de lui, et, lui montrant le Français, s'écrièrent tous à la fois: « *Rourmi mléah, mléah bizzaf!* (ce chrétien est bon, très-bon); » et Edouard retourna vers le banc de gazon : les Arabes l'entourèrent de nouveau et le regardèrent avec curiosité manger le pain, les figues et le lait, que Coddour lui avait apportés; mais, cette fois, il n'y avait plus ni haine ni fureur dans leurs regards; ils paraissaient éprouver ce

que l'on ressent à un spectacle nouveau dont les acteurs et le sujet font plaisir. Lorsque Edouard eût achevé de manger, un Arabe s'approcha de lui et lui remit une longue pipe pleine de tabac; il l'alluma lui-même et l'engagea à la fumer; c'était une marque de déférence et d'amitié, et, quoiqu'il n'eût pas l'habitude de fumer, il se garda bien de ne pas l'accepter, dans la crainte que son refus fût mal interprété par des hommes qui fument par passion, et qui, conséquemment, ne peuvent s'imaginer que l'on ne fasse pas usage du tabac; dès qu'il eut commencé à tirer quelques bouffées, tous les autres Arabes allumèrent leurs pipes et suivirent son exemple. Edouard vit bien que, dans sa position, il lui était important de chercher à plaire à ces hommes, que l'ignorance et la superstition rendaient ses ennemis; il n'ignorait point que, pour y parvenir, il devait se montrer confiant envers eux et intéresser leur curiosité par ses récits; il leur expliqua quels étaient les mœurs, les usages des Européens; il leur parla des plaisirs et des

amours des Français; il leur parla de Napoléon, dont le nom avait retenti jusqu'au fond de ces tribus, et il était facile de voir à leurs traits combien ses discours leur faisaient de plaisir; et, telle est l'influence de l'esprit et des connaissances sur les peuples les plus barbares, que ces hommes aimaient presque déjà cet enfant, qu'ils eussent volontiers sacrifié, il y a quelques heures, à une haine dont ils rejetaient jusqu'au souvenir.

Déjà la nuit commençait à couvrir de ses voiles cette scène tout à la fois touchante et philosophique, et capable d'inspirer les réflexions les plus profondes.

Tout-à-coup, elle fut interrompue par l'arrivée d'une trentaine d'Arabes qui, armés d'un énorme bâton ferré, conduisaient devant eux dix hommes revêtus d'un burnouss et portant le pantalon rouge de l'uniforme des régimens français; leurs traits étaient altérés par les souffrances du repentir, mais non point de ce repentir qui devient vertu par l'horreur que l'on a pour sa faute; c'était ce repentir des âmes faibles, lorsqu'elles subis-

sent le châtiment de leurs crimes ; ils paraissaient, en outre, accablés de fatigue, et leurs membres brisés par les travaux les plus rudes : ces malheureux étaient les déserteurs de la légion étrangère, que les Beni-Sala occupaient aux ouvrages les plus pénibles, et auxquels ils faisaient supporter toutes les horreurs de l'esclavage. En les apercevant, Edouard tressaillit ; une larme vint humecter ses paupières, et, malgré leur crime et l'indignation qu'il lui inspirait, il ne put s'empêcher de gémir sur leur sort ; il tressaillit, en pensant qu'une pareille position pouvait lui être réservée, et il sentit alors que la mort était encore bien préférable. Lorsque les déserteurs et leurs conducteurs furent arrivés dans le cercle que formaient les chaumières de la tribu, quelques-uns de ceux-ci allèrent chercher leur nourriture, qui ne consistait qu'en quelques fruits secs et d'un pain formé d'une pâte noire à peine cuite, après quoi ils les firent entrer dans une grande chaumière, où ils restèrent à les veiller jusqu'au lendemain à quatre heures du matin,

heure à laquelle ils devaient les conduire à leurs travaux, qu'ils ne quittaient que le soir au coucher du soleil.

Les Arabes s'éloignèrent insensiblement, et Edouard resta seul avec Coddour, qui s'était assis à ses côtés; voyant que la nuit était arrivée, le chef de la tribu des Beni-Sala l'invita à le suivre, et le conduisit à une petite gourbie qu'il lui dit être celle qu'il lui destinait pour habitation. « Ne crains rien, ajouta-t-il en le quittant, tes manières et tes discours ont plu aux Beni-Sala; ils ne doivent plus t'inspirer d'effroi; ils seront tes amis, maintenant; et d'ailleurs, je suis le tien et je veillerai sur toi. »

Eclairé par la faible lueur d'une lampe en terre semblable à celles dont les anciens Romains faisaient usage, Edouard visita l'intérieur de sa gourbie, qui, ainsi que celles de presque toutes les tribus, était construite en claies enduites de terre; il vit que le toit, en gazon, était soutenu par une couche de roseaux; la gourbie était divisée en deux parties, dont l'une servait d'abri

à des chevaux et à des bestiaux. Dans l'autre partie qu'il occupait, tout l'ameublement consistait en quelques nattes étendues par terre et un *haïque,* qui devait lui servir de couverture; près de ces nattes il y avait un pot rempli d'eau fraîche. Après avoir pris connaissance de son nouveau domicile, il s'étendit sur sa modeste couche, et une foule de pensées vint l'assiéger. Combien il regrettait l'imprudence qu'il avait commise de s'endormir près de l'Haratche! et cependant il remerciait le ciel de l'avoir sauvé du danger éminent que sa vie avait couru. Soudain une pensée le frappa; et il en fut effrayé. O ciel! se dit-il, si dans ma compagnie l'on me soupçonnait d'avoir fait comme ces misérables, d'avoir déserté mes drapeaux pour passer à l'ennemi! oh non! c'est impossible; mes chefs, mes camarades me connaissent tous trop bien; ils savent que je suis incapable d'une telle lâcheté; d'ailleurs, je leur exposerai franchement ce qui m'est arrivé, je leur dirai que, surpris dans mon sommeil... mais quand les reverrai-je? si je cherche à m'enfuir,

et que je sois encore pris, la fureur de ces Arabes, à laquelle j'ai échappé comme par miracle, me fera subir la mort la plus cruelle; et comment fuir, d'ailleurs, sur une route qui m'est inconnue? à chaque pas je risquerais d'être reconnu par les Bédouins qui la fréquentent; et en trouverais-je encore d'assez généreux pour me défendre contre les cruautés de ceux qui voudraient sans doute m'ôter la vie? mais si je priais ce Coddour de mettre le comble à son bienfait, en me reconduisant à Alger.... que dis-je? il ne le fera pas, il ne peut pas le faire; n'aurait-il pas à craindre qu'échappé au danger, je ne déclarasse qu'il retient dans sa tribu des déserteurs, et que les troupes françaises, animées par une juste vengeance, ne vinssent ici tout ravager et s'emparer de ces malheureux pour leur faire subir le sort qu'ils méritent si bien? en lui faisant cette demande je n'obtiendrais donc rien, et je dois craindre d'exciter sa méfiance et diminuer les bonnes dispositions qu'il a à mon égard. O ciel! que je suis malheureux!...

Et ce jeune homme, le matin si gai, si heureux, ne rêvant que gloire et bonheur, se livrait aux accès d'un désespoir que faisait naître la perspective d'un sort affreux, ou d'un déshonneur plus affreux encore; cependant, vaincu par les fatigues et les émotions pénibles qui l'avaient accablé, ses yeux se fermèrent, et le sommeil s'empara de lui.

Les Maures qui habitent les montagnes et les vallées sont naturellement paresseux, et étrangers à tous les arts et ignorent les jouissances des plaisirs domestiques; rarement ils s'entretiennent avec leurs femmes ou s'occupent de leurs enfans; ce qu'ils aiment le plus au monde ce sont leurs chevaux, auxquels ils consacrent tous leurs soins et leurs affections; aussi n'ont-ils aucun égard, aucune déférence pour le beau sexe; aussi même les plus riches emploient leurs filles à garder les troupeaux, et les femmes mariées sont occupées pendant le jour à tisser, à moudre du blé, ou à préparer la nourriture; ils les considèrent absolument comme leurs premières servantes; mais, fiers, irascibles et

jaloux, plutôt par orgueil que par amour, il les cachent à tous les regards, et malheur à celle dont le cœur se serait laissé entraîner à un tendre sentiment pour un autre que son mari; au moindre soupçon celui-ci n'hésiterait pas à la percer de son poignard.

Mais Coddour, chef de la tribu des Beni-Sala, trouvait ses jouissances dans les plaisirs de l'âme; quoiqu'excellent cavalier, les chevaux et la chasse n'étaient pour lui que des divertissemens auxquels il préférait le bonheur de rester près de sa fille unique, qu'il aimait de toutes les forces de son âme; Zora ne partageait-elle en rien le triste sort de ses pareilles; la tendresse que son père éprouvait pour elle lui donnait un empire absolu sur ses volontés; mais jamais elle ne s'en servait que pour suivre les impulsions de son âme, avide de bienfaits; aussi le respect, le dévouement des Beni-Sala, pour la jeune Mauresque, égalait celui qu'ils avaient pour leur chef, dont ils connaissaient la justice, la bravoure et la générosité. C'était Zora qui gardait toutes les richesses de son père, c'é-

tait elle qui commandait toutes les femmes esclaves, et toutes ses volontés étaient toujours excéutées; son âme était aussi ardente que bonne, et elle serait morte de langueur si il lui eût fallu ne jamais sortir de sa triste gourbie, occupée à des travaux, qui lui répugnaient; soir et matin on la voyait s'éloigner seule, montée sur un joli cheval noir, qu'elle domptait avec la plus grande habileté; elle parcourait sans crainte toutes les vallées d'alentour; car elle savait que, même parmi les tribus voisines, s'il se fût trouvé un téméraire qui osât l'insulter, mille bras se seraient levés aussitôt pour l'en punir.

Les femmes mauresques ont généralement un amour excessif pour la parure, et c'était le seul désir frivole qu'éprouvait Zora; aussi elle portait ordinairement un caleçon en lin d'une blancheur éblouissante, orné de bandes de soie, et elle s'enveloppait avec un *haïke* d'une gaze légère, brodée de fleurs d'argent; elle formait une tresse de ses beaux cheveux noirs, qu'elle entrelaçait de rubans; elle la relevait sur le derrière de sa tête,

qu'elle entourait d'un fichu de soie brodé en or, qui venait se nouer ensuite sous son menton; pardessus ce fichu, une *sarmah* ou chaîne de petites plaques d'or découpées en dentelle, retenait le voile qu'elle laissait tomber sur son visage, d'une beauté parfaite.

Cependant Zora ne s'était jamais éloignée à plus de trois lieues; aucun Français ne s'était encore offert à ses regards; souvent elle en avait entendu parler comme des êtres immondes, cruels et méprisables, et, sans les connaître, elle avait appris à les détester comme ses plus grands ennemis, et son imagination les lui représentait sous les formes les plus hideuses.

Les Arabes revenaient d'Alger avec Édouard, qu'ils avaient enlevé, lorsque Zora, qui se préparait à sortir pour faire sa promenade accoutumée, fut frappée par ces cris: *Roumi! Roumi!* expression par laquelle les Arabes désignent ordinairement un Français; et soudain son sang s'alluma, son cœur tressaillit de haine; elle regarda par les fentes des roseaux de sa chaumière, et ses yeux se

portèrent sur Edouard; elle vit et admira ce visage charmant, si calme au milieu d'hommes qui méditaient pour lui le genre de mort le plus cruel; et elle sentit la haine s'éloigner de son cœur, pour faire place à l'intérêt le plus grand, et une larme de joie mouilla ses beaux yeux, lorsqu'elle entendit son père se déclarer le défenseur du jeune Français, qui, au nom du grand prophète, avait imploré sa protection.

Ce jour-là Zora ne s'éloigna pas; lorsque son père conduisit Edouard vers le banc de gazon, elle courut derrière des buissons de figuiers de Barbarie, d'où elle pouvait tout voir sans être aperçue. Elle vit toute la scène qui se passa près de ce buisson; elle fut d'abord effrayée de ce stigmate de cruauté que le désir de la mort du jeune Français avait imprimé sur les visages des Arabes qui l'entouraient; mais elle veillait sur lui, et au moindre mouvement qui lui eût fait croire que sa vie était en danger, elle n'eût pas craint, elle, faible enfant, de se précipiter au milieu d'eux pour leur rappeler l'ordre de

son père, du chef de la tribu des Beni-Sala. Aussi, combien fut-elle heureuse et surprise toute à la fois, lorsqu'elle vit la conversation s'engager entre Edouard et les Arabes! lorsqu'elle vit le rire agiter toutes ces lèvres, que contractaient un instant avant les émotions de la soif du sang; alors, elle sourit aussi, la charmante Zora, mais ce fut d'un sourire d'ivresse, qu'arrosèrent des larmes d'amour.

Déjà, depuis quinze jours, Edouard était au milieu de la tribu des Beni-Sala, et l'intérêt que lui avait manifesté Coddour, s'accroissait chaque jour; cet Arabe se complaisait à écouter les récits du jeune Français; il l'aimait véritablement, et malheur à celui qui eût cherché à attenter à ses jours; de toute la tribu, Zitouni, l'un des deux qui l'avaient aperçu endormi près la rive de l'Haratche, fut le seul qui conservât contre lui des sentimens d'animosité; malgré la crainte que lui inspirait Coddour, il nourrissait dans son âme le désir d'assassiner le chrétien, qu'il haïssait d'autant plus que tous les autres paraissaient l'aimer; et, persuadé que son crime lui mé-

riterait les bienfaits de Mahomet, il jura d'assouvir sa haine lorsque l'occasion se présenterait.

Le matin de ce jour, Zora, l'âme encore remplie des émotions de la nuit, pendant laquelle toutes ses pensées avaient été pour ce jeune Français, auquel elle eût tant désiré parler, s'éloignait de son hyma, pensive et rêveuse; depuis quelques jours elle sortait sans son cheval, elle s'enfonçait dans les ravins, et, étendue près d'un ruisseau, elle respirait la fraîcheur et les parfums des arbustes odoriférans, s'abandonnant aux charmes de la mélancolie.

Edouard aussi, depuis quelques jours, était triste et rêveur; sa mélancolie égalait celle de Zora; mais elle était moins douce, moins tendre; il soupirait, il gémissait de se voir éloigné des siens, et l'idée qu'on pouvait le soupçonner d'une désertion dont il était incapable, abreuvait tous ses instans d'amertume et d'angoisse; en vain cherchait-il à se distraire par des promenades aux alentours de la tribu; les sites les plus pittoresques,

les campagnes les plus riantes, le ciel le plus pur, ne pouvaient rien sur son âme froissée.

Déjà Zora était près du ruisseau qu'elle affectionnait depuis quelques jours; la tête appuyée dans ses mains, elle pensait à son amour pour Edouard, qui ne la connaissait pas et ne l'avait jamais vue; ses beaux cheveux noirs, entremêlés de rubans de soie et d'or, flottaient sur ses épaules, dont elle avait écarté la gaze qui la couvrait, pour mieux jouir de la fraîcheur; son sein, d'une blancheur satinée, se soulevait agité par le délire d'une âme qui rêve d'amour; tout-à-coup elle entend le bruit de pas qui agitent des feuilles; elle retourne vivement sa tête, et celui qu'elle aperçoit, c'est Edouard, c'est le jeune Français auquel elle pensait en ce moment; elle le voit s'approcher de son côté d'un pas lent et la tête baissée; il semblait livré aux méditations les plus sérieuses; effrayée de se voir si près de celui qu'elle aime et qu'elle croit devoir haïr, Zora s'enfuit avec la légèreté d'une biche, et va se cacher derrière une touffe d'arbrisseaux.

Edouard vient s'asseoir à l'endroit même qu'elle vient de quitter; il tire de son sein une lettre qu'il couvre de ses baisers et de ses larmes; c'était la dernière lettre de sa mère, qui lui exprimait toute sa sollicitude; la jeune Mauresque le voit pleurer, et elle pleure aussi; elle ignore le motif de son chagrin, mais elle donnerait sa vie pour le consoler, et pourtant elle n'ose se montrer à lui; mais bientôt le sommeil s'empare des sens d'Edouard; Zora voit sa tête se courber vers le gazon, et elle entend le souffle cadencé qui s'échappe de sa poitrine; il dort, se dit-elle; oh! si je pouvais le voir, le contempler de plus près, sans qu'il m'aperçût! et, cédant à son désir aussitôt qu'elle le conçoit, elle s'élance vers lui en marchant sur la pointe des pieds, et, tremblante de tous ses membres, son cœur bat avec plus de violence à mesure qu'elle s'en approche; arrivé près de lui, elle contemple avec admiration les beaux traits du jeune Français. Oh! pense-t-elle en elle-même, s'il est vrai que les Français soient horribles et diffor-

mes, que celui-là est différend d'eux, que son visage est beau! que de douceur et de grâces! quel contraste entre l'expression de ses regards et celle de ceux des Beni-Sala! ô ciel! il est chrétien, et Dieu le déteste et le maudit; mais pourquoi le détesterait-il, lui qui est si beau et qui paraît si bon? oh! non, ce serait une injustice; puisqu'il l'a créé si beau, il doit l'aimer, et s'il l'aime, il ne peut m'en vouloir de l'aimer aussi; cependant, mon père m'a si souvent répété qu'une femme qui ose jeter un regard de plaisir sur les chrétiens, mérite la mort, et que Mahomet les rejette comme impures et souillées; et ce jeune homme est chrétien, et je sens que près de lui, tous mes sens s'émeuvent, que mon sang s'allume; si je ne me retenais, je le couvrirais de mes baisers; oh! s'il m'aimait aussi, il me semble que j'aurais la force de braver la colère de mon père, du prophète, de Dieu même, s'ils voulaient me punir de mon amour; oh! alors, je suis donc bien coupable!

En ce moment, Zora croit entendre un

léger bruit; effrayée, elle se réfugie vers le buisson qu'elle vient de quitter, et elle jette autour d'elle des regards inquiets; bientôt, à travers le feuillage, elle aperçoit des vêtemens blancs, elle distingue un Burnouss, et son inquiétude s'accroît en reconnaissant Zitouni, le plus cruel de la tribu; c'était, en effet, Zitouni, qui, le matin, avait vu Edouard s'éloigner de sa gourbie, il l'avait suivi à une grande distance, et avait perdu ses traces dans les ravins qu'il avait fallu franchir avant de parvenir au ruisseau près duquel il reposait; elle le voit s'avancer lentement, et promener, en marchant, des regards féroces, qui brillent d'une joie satanique, en se reposant sur le Français qu'il vient d'apercevoir endormi; oh!, quelles furent les angoisses, la terreur de la jeune Africaine, lorsqu'elle le vit sortir de son sein un poignard, dont les feux éblouirent sa vue; Zitouni! Zitouni! s'écria-t-elle en se précipitant vers lui, que vas-tu faire? tu oublies les ordres de mon père, tu veux tuer ce Français; mais avant tu perceras le cœur

de Zora, la fille du chef des Beni Sala; en achevant ces mots, Zora tira de dessous son haïke, un poignard, qu'elle portait toujours dans ses courses, et, se plaçant devant Edouard, elle semblait défier Zitouni d'oser s'en approcher. Celui-ci, pétrifié par cette apparition, à laquelle il était si loin de s'attendre, laisse échapper son poignard de ses mains, et des cris sourds s'échappent de sa poitrine.

Quel réveil pour Edouard! Aux dernières paroles de Zora il ouvre ses yeux, et aperçoit près de lui une jeune mauresque armée d'un poignard, et à quelques pas un Arabe, dans l'attitude d'un criminel pris en flagrant délit; il se croit d'abord le jouet d'un songe; mais, persuadé bientôt de la réalité de ce qu'il voit, il cède d'abord à un mouvement de frayeur; il se persuade que Zora est la complice de Zitouni, et que tous deux en veulent à ses jours; que vous ai-je donc fait, s'écrie-il, pourquoi voulez-vous me tuer? — Moi, te tuer, oh! tu te trompes, chrétien! je t'ai sauvé; mais, méfie-toi de Zitouni; si le ciel ne m'eût amenée près de ces lieux,

déjà ce poignard que tu vois près de toi, serait teint de ton sang; méfie-toi, chrétien, de Zitouni, il veut ta mort. Mais, tiens; prends ce poignard; s'il t'attaque, défends-toi.

En voyant Edouard se lever et se saisir du poignard que lui présentait la jeune fille, l'Arabe fut à son tour saisi de frayeur; il s'enfuit en vomissant des imprécations contre le chrétien et la fille de Coddour. Edouard ne songea pas à le poursuivre; resté seul auprès de Zora, il se jeta à ses pieds et embrassa ses genoux.

— « Qui est-tu donc, s'écria-t-il, toi qui m'as sauvé si généreusement la vie? tu n'as donc pas hérité de la haine injuste des tiens contre les Français? tu as donc eu pitié de moi?

— » J'ai suivi les ordres de mon père; je suis Zora, la fille de Coddour.

— » La fille de Coddour, du généreux chef des Beni-Sala! ô Zora, que de reconnaissance je te dois!

— » Ne crains rien; aujourd'hui même Coddour sera instruit que Zitouni a eu l'au-

dace d'enfreindre ses ordres, et il recevra le châtiment qu'il mérite.

— » Oh! de grâce n'en fais rien; si un seul des Beni-Sala recevait une punition que j'aurais excitée, l'animosité de tous les autres, qui n'est qu'endormie, se réveillerait, et tôt ou tard je périrais de la mort la plus cruelle; si tu es assez généreuse pour vouloir que je vive, consens à faciliter le seul moyen qui existe de conserver mes jours.

— » Il n'y a qu'un moyen, dis-tu, pour conserver tes jours, oh! parle! parle! quel est-il?

— » De me faire conduire au milieu de mes compatriotes; mais quoi! tu ne me réponds point, ah! je le vois, tu me refuses....

— » Chrétien, tu veux quitter la tribu des Beni-Sala, tu le veux, n'est-ce pas?

— » Ah! Zora, si je le veux, c'est le plus grand de tous mes désirs.

— » Tu veux donc que je meure?

— » Comment? que veux-tu dire?

— » Ce que je veux dire.... mais pourquoi le cacher? écoute-moi bien, et ensuite je te

jure que je te ferai partir si tu le veux encore; le premier jour que tu es arrivé, j'étais dans mon hyma, d'où je pouvais tout apercevoir; je t'ai vu lorsque mon père a juré malheur à celui qui oserait te faire du mal, et mon cœur en secret faisait le même serment; je t'ai vu lorsqu'assis sur le banc de gazon, et entouré d'Arabes, tu semblais craindre qu'ils n'exécutassent sur toi le crime dont le désir se peignait sur leurs visages; mais, va, tu n'avais rien à craindre; j'étais là, je veillais sur toi, j'épiais le moindre de leurs mouvemens, et, s'ils eussent voulu te tuer, je me serais précipitée au milieu d'eux pour te défendre, et ma vue seule eût arrêté leurs bras; oh! tu ne saurais croire toutes les joies, les émotions de mon cœur, lorsque j'ai vu leurs traits se radoucir, lorsque j'ai entendu qu'ils te parlaient, et que vous riiez ensemble; oh! crois-le, j'étais bien heureuse; depuis ce moment, je t'ai vu tous les jours, et chaque fois un feu plus brûlant circulait dans mes veines; moi, si gaie avant, j'étais devenue pensive, mélancolique; je ne rêvais plus qu'à l'amour,

et cet amour c'est toi qui me l'as inspiré.

— » O ciel ! serait-il possible? Zora, tu m'aimais... et j'ignorais ce bonheur!

— » Si je t'aime, jeune Français, oh! oui, je t'aime, et comme il est impossible d'aimer; car enfin, je n'ignore point que mon amour est un crime, que Dieu me maudira, que tous ces Beni-Sala, qui jusqu'à présent me respectaient à l'égal de mon père, me mépriseront maintenant; mais que m'importerait leur mépris, que m'importerait mon avenir, si seulement tu m'aimais, si tu consentais à rester avec moi; tout à l'heure encore, lorsque j'ai vu ce Zitouni prêt à percer ton cœur, j'ai senti mes forces m'abandonner, j'ai senti que j'allais mourir, et je bénis le ciel, qui a voulu que j'eusse assez de force pour arrêter son poignard; si je t'aime! le croiras-tu, lorsque je te dirai, que si mon père lui-même voulait ta vie, je la défendrais contre la sienne? tiens, en ce moment, près de toi, je sens mon cœur qui bondit, mon sang qui brûle.... Jeune Français! Zora est à toi pour la vie; mais, par pitié, ne l'abandonne pas, tu la ferais mourir....

— » Eh bien ! oui, Zora, je resterais près de toi; mais si ton père apprend notre amour, il sera furieux; et peut-être.....

— » Qu'as-tu à craindre? s'il veut nous persécuter, nous fuirons ensemble dans les montagnes; nous vivrons dans les déserts; seule avec toi, voilà tout ce que je désire : mais, d'ailleurs, je connais mon père; je sais combien il m'aime; je sais qu'en lui avouant mon amour pour toi, il me donnera à toi si tu promets de rester avec lui et d'embrasser sa religion; et tu n'hésiteras pas à le faire, n'est-ce pas? puisque tu as imploré la protection de mon Dieu, et qu'il te l'a accordée, tu peux bien le servir.

— » Ah! Zora, que tu es belle! Que de feu dans tes regards! quel joli visage! que ces paroles d'amour ont de charmes dans ta jolie bouche!

— » Tu m'aimes donc aussi! Zora! Zora! que tu es heureuse! tu consens, n'est-ce pas, à vivre avec moi, à ne jamais me quitter? eh bien, je vais près de mon père, je vais tout lui dire; vois ces montagnes, s'il

refuse, nous les franchirons ensemble. »

En achevant ces mots, la jeune Africaine s'enfuit à travers les ravins et disparut aux yeux d'Edouard, qui resta tout étonné des dangers auxquels il venait d'échapper et de l'aveu qu'il venait d'entendre; en se dirigeant vers les Hymas de la tribu, il se répéta toutes les paroles d'amour de Zora; il pensa qu'il lui devait la vie; tous ses charmes, ses grâces naturelles, se retracèrent à son imagination, et l'amour se glissa dans son âme; il oublia ses projets de fuite, pour ne songer qu'à la jeune Africaine; il fut cependant effrayé par l'idée de renoncer à sa religion pour obtenir la main de Zora. Si je me fais renégat, se dit-il, il faut renoncer à revoir mes drapeaux, ma patrie et ma pauvre mère, et, cependant, si je refuse, que deviendra Zora, cette pauvre enfant qui paraît tant m'aimer? oh! elle en mourrait de douleur! mais, renégat! ne serait-ce pas une preuve irrécusable de ma culpabilité? ne serait-ce pas avec justice que l'on m'accuserait de trahison pour ma patrie, moi qui donnerais mille fois ma

vie pour elle ! quelle cruelle alternative ! être traître ou ingrat !

Le soir, Edouard était déjà étendu sur ses nattes, il se livrait de nouveau à ses réflexions, lorsqu'il entendit ouvrir doucement la porte de sa gourbie ; il se leva en sursaut, et il frissonna en apercevant Coddour, le père de Zora ; ce dernier vint s'asseoir près de lui sans proférer un seul mot, et, après quelques instans de silence, il lui dit d'une voix grave :

— « Chrétien, tu as vu ma fille aujourd'hui?

— » J'avouerai.....

— » Tu l'as vu, n'est-ce pas?

— » Oui ; elle m'a sauvé la vie.

— » Je le sais, elle m'a tout appris ; je sais aussi qu'elle t'aime, et toi, l'aimes-tu?

— » Ah ! Coddour, après tant de générosité, tant de preuves d'amour, il faudrait que mon cœur fût bien insensible pour.....

— » Eh bien, si tu l'aimes, je te la donnerai, mais à une condition.

— » Laquelle?

— » Qu'avant peu de jours tu embrasseras notre religion, et que tu jureras, par le coran,

de ne jamais me quitter... Eh bien! tu sembles hésiter à me répondre?

— » Écoute, Coddour, je crois pouvoir sans crainte t'ouvrir mon coeur; s'il ne fallait que changer de religion, j'y consentirais peut-être, persuadé, que je suis, que ton Dieu n'est autre que le mien, et que le mien n'est autre que le tien; seulement, nous l'adorons d'une manière différente : mais, vois-tu, renoncer à ma patrie, m'associer pour toujours à des hommes qui détestent mes compatriotes, cela m'est impossible.

— » Ainsi donc, tu refuses? tu oublies que sans moi tu n'existerais plus? tu oublies que Zora t'a sauvé la vie? et, lorsque moi, l'ennemi des chrétiens, je consens à te donner ma fille; lorsque je risque pour toi de m'attirer la haine des tribus voisines, tu me refuses sans hésiter? et Zora, mon enfant, qui t'a dit qu'elle mourrait de douleur s'il fallait que tu l'abandonnasses, tu ne crains pas de lui donner la mort, à elle qui t'a sauvé la vie? Oui, je vais lui apprendre ton refus, et bientôt elle n'existera plus : oh! alors, crains ma

colère; si ma Zora meurt, tous les jours je te ferai subir un supplice plus cruel que la mort.

— » Mais, Coddour, mes drapeaux, ma mère!.....

— » Et Zora, à qui tu déchireras le sein, et les douleurs de son père.....

— » Eh bien! l'amour, la reconnaissance, l'emportent. Je consens à tout.

— » Chrétien, je vais en prévenir toute la tribu; j'éloignerai Zitouni, qui aime Zora, il pourrait encore attenter à tes jours; mais je l'enverrai à Constantine, d'où il ne sortira plus; je te le sacrifie, ou plutôt je le sacrifie à l'amour de ma Zora : à demain. »

Et le chef de la tribu des Beni-Sala s'éloigna.

Edouard ne dormit point de la nuit : malgré les jouissances qu'il se promettait dans les bras de la jeune Africaine, il ne put s'habituer à l'idée d'être pour toujours privé de son pays, il se repentit de la promesse qu'il avait faite à Coddour, et résolut de mourir plutôt que de l'accomplir.

A peine le soleil s'était-il levé, qu'il sortit de sa gourbie; il aperçut, au même instant, Zitouni qui sortait de la sienne: sa vue lui inspira un projet dont l'exécution l'eût comblé de joie.

Il alla droit à lui.

— « Zitouni, lui dit-il, éloignons-nous, j'ai besoin de te parler.

— » Je ne me fie pas à un chrétien.

— » Je te comprends, tu crains mon poignard, mais le voici; jette aussi le tien, et tous deux, sans armes, nous n'aurons rien à craindre l'un de l'autre.

— » Que me veux-tu donc?

— » Te sauver la vie! écoute, tu aimes Zora!

— » Que t'importe?

— » S'il ne m'importe pas de savoir que tu l'aimes, il t'importe peut-être de savoir qu'elle m'aime, et que son père consent à me la donner.

— » Explique-toi!

— » Aujourd'hui même, Coddour annoncera à la tribu, que sitôt que j'aurai em-

brassé votre religion, sa fille m'appartiendra; et toi, Zitouni, il t'enverra à Constantine, d'où tu ne devras plus sortir.

— » O exécration!

— » Mais, écoute, si tu veux m'aider dans le projet que j'ai conçu, tu resteras ici, et la fille de Coddour t'appartiendra.

— » Et ce projet, quel est-il donc?

— » Celui de fuir, de retourner dans le camp; j'ignore la route qu'il faut suivre pour y arriver, accompagne-moi jusqu'aux plaines de la Métidja, ensuite tu reviendras ici; alors, tu seras délivré du seul obstacle qui s'oppose à ton amour; eh bien! ce projet te sourit-il?

— » A tel point, que je veux t'aider à l'exécuter de suite; dirige-toi vers ce ravin; avant une demi-heure je vais t'y rejoindre avec deux chevaux.

— » Zitouni, tu as déjà voulu me tuer, je vais chercher les armes que Coddour m'a confiées pour m'a défense.

— » Tu peux les prendre, ta présence ici me pèse; mais puisque tu consens à m'en dé-

barrasser, je te jure par Mahomet, que ta vie sera sacrée pour moi jusqu'à ce que tu aies dépassé la Métidja. »

Deux heures après, Zitouni et Edouard étaient sur la route de Blida à Alger; ils marchaient sur la même ligne sans proférer un seul mot, et semblaient se méfier l'un de l'autre.

Ils traversèrent les plaines au galop.

— « Chrétien, te reconnais-tu dans ces lieux?

— » Je ne vois rien qui rappelle à mon souvenir....

— » Regarde à ta droite; ne vois-tu pas ces espèces de tours en bois?

— » O ciel! les Blockhaus français! oui, j'aperçois l'uniforme rouge et bleu.

— » Je te quitte donc, tu n'as plus besoin de moi, mais rends-moi ce cheval....

— » Prends-le, il ne m'est plus nécessaire. »

Edouard descendit de cheval et le remit à Zitouni, qui s'éloigna aussitôt, et lui courut vers les casernemens de la Ferme-Mo-

dèle, qu'il aperçut; il fut rencontré par un détachement qui était en reconnaissance; l'officier qui le commandait, étonné de son accoutrement, moitié arabe, moitié français, l'arrêta, et malgré les explications qu'Edouard lui donna, il crut devoir le conduire au commandant de la Ferme; cet officier supérieur, après l'avoir interrogé, s'imagina que tout ce qu'Edouard lui disait n'était qu'une fable qu'il inventait pour se disculper d'une désertion à l'ennemi; et que son retour avait sans doute pour but d'engager d'autres de ses camarades à suivre son exemple, en allant se réfugier sous les tentes des Bédouins; il adressa donc son rapport au général en chef dans ce sens, et l'infortuné Edouard fut conduit dans la prison militaire d'Alger.

Il y était déjà depuis quinze jours; malgré l'horreur de sa position, il s'estimait heureux de se retrouver au milieu des Français; il espérait toujours qu'il sortirait bientôt de cette captivité, qu'il croyait n'être qu'instantanée, et il se promettait tant de plaisirs

et de bonheur lorsqu'il retournerait dans les rangs de sa compagnie! Le matin du quinzième jour de son incarcération, la voix lugubre du geolier fit retentir son nom dans la cour de la prison; Edouard, le cœur tout palpitant, courut à lui croyant qu'il allait être mis en liberté; mais celui-ci détruisit bientôt cette douce illusion par ces mots, prononcés d'un air sombre : le capitaine-rapporteur vient vous interroger.

Le capitaine-rapporteur! s'écria Edouard, et que me veut-il donc?

Entrez, il vous l'apprendra, répondit le geolier; et il l'introduisit dans une petite chambre où se trouvait un capitaine, accompagné de son greffier.

Vous êtes accusé de désertion à l'ennemi, lui dit cet officier de justice militaire; qu'avez-vous à dire pour votre justification?

De désertion à l'ennemi! s'écria Edouard! que ces paroles avaient pétrifié. — « Capitaine, les faits tels que je les ai exposés au commandant de la Ferme-Modèle, ne suffisent-ils pas pour me justifier de cette étrange accusation?

— » On ne peut ajouter aucune foi à ce récit, attendu que tout concourt pour en démontrer la fausseté; sitôt qu'à votre compagnie l'on apprit votre disparition, plusieurs de vos camarades ont déclaré à votre capitaine que plusieurs fois vous aviez manifesté le désir de passer à l'ennemi?

— » Mais, capitaine, c'est un mensonge exécrable.

— » Et il y a quelques jours encore, une lettre écrite en français a été trouvée dans les cantonnemens de la ferme, et cette lettre engageait les soldats à venir sous les tentes des Arabes, où ils étaient sûrs d'y trouver abondance et plaisirs.

— » Et cette lettre....

— » Vous est à juste titre attribuée, malgré que l'écriture diffère de la vôtre; vous l'aurez sans doute contrefaite.

—» O quelle fausseté; mais, capitaine, si j'eusse été assez infâme pour servir l'ennemi contre mes drapeaux, si j'eusse encore excité mes camarades à suivre cet exemple horrible, serais-je revenu moi-même?

— » Votre retour avait sans doute pour but d'engager ceux de vos camarades à retourner avec vous; et si l'on vous eût laissé la liberté, par vos perfides discours, vous auriez peut-être séduit quelques têtes faibles, et vous les auriez entraînées avec vous.

— » Mais savez-vous, capitaine, que ce que vous dites là est horrible, effroyable, et qu'il ne peut appartenir qu'à une âme criminelle de faire de pareilles interprétations?

— » Jeune homme, croyez-moi, avouez la vérité, le conseil aura peut-être égard à cet aveu, à votre repentir.

— » La vérité, capitaine, la voici : je suis incapable de déserter mes drapeaux pour passer à l'ennemi, c'est une lâcheté que mes accusateurs commettraient avant moi, peut-être; cette lettre dont vous me parlez, ces propos de deux de mes camarades, sont des mensonges que je ne puis concevoir, et vos interprétations infernales je les méprise autant qu'elles méritent de l'être.

— » Vous n'avez rien autre chose à ajouter pour votre justification?

Edouard ne répondit point.

Le conseil de guerre appréciera vos moyens de défense, retirez-vous.

Un fils qui chérit tendrement son père et qui est accusé d'avoir mêlé le poison dans ses alimens, celui d'une jeune femme proclamée adultère envers un époux qu'elle adore, ne sont point plus cruellement froissés que ne le fut l'âme de l'infortuné Edouard; eh quoi! se dit-il, m'accuser de désertion à l'ennemi, lorsque j'ai tout fait pour m'échapper de leurs mains, dans lesquelles la fatalité m'avait livrée; ils m'accusent et ils ignorent que pour les rejoindre j'ai abandonné une jeune fille, un ange qui m'a sauvé la vie et qui m'adore, une jeune fille que j'aime aussi de toutes les facultés de mon âme, et dont je causerai peut-être la mort, pour prix de sa générosité et de son amour; si je le leur disais... mais ils ne me croiraient pas; toutes ces désertions antérieures ont jeté la prévention dans leur âme; oh! pourquoi donc les hommes se plaisent-ils à trouver des crimes dans les actions de leurs semblables, lors-

qu'il leur serait si facile de n'y voir que de la grandeur et du dévouement.

La porte de la cour de la prison s'ouvrit de nouveau, et le nom d'Edouard retentit encore à ses oreilles; il frissonna.

« Votre défenseur! lui cria le geolier.

» Mon ami, lui dit d'un ton plein de bonté, un jeune homme dont les traits exprimaient la franchise et la philantropie, vous n'ignorez point l'accusation qui pèse sur vous? je suis chargé de votre défense.

— » Vous êtes mon défenseur? je n'aurais jamais cru avoir besoin de vos services; un cœur qui n'a rien à se reprocher est si loin de l'idée que l'injustice et la prévention puissent l'accuser; sans doute, Monsieur, vous désirez que je vous explique ce qui a pu donner lieu à cette accusation; écoutez-moi, je vais vous dire toute la vérité, et vous me direz après si vous me jugez coupable. »

Et Edouard lui fit le récit de tout ce qui lui était arrivé, depuis le jour où il fut enlevé par les Beni-Sala, sur les bords de l'Haratche, jusqu'à l'instant où il fut rencontré,

près de la Ferme, par le détachement qui allait en reconnaissance.

— « Mon ami, lui dit son défenseur lorsqu'il eut achevé, lors même que je ne serais point naturellement porté à croire qu'un jeune homme qui, d'après les renseignemens que j'ai pris, a vaillamment combattu dans les trois jours, et qui a pris du service, entraîné par l'amour de la gloire et de son pays, est incapable d'une pareille lâcheté, le ton de vérité avec lequel vous venez de parler me persuaderait que vous êtes injustement accusé; mais, cependant, ces témoins, qui assurent que vous avez plusieurs fois manifesté l'intention de déserter; cette lettre...

— » Tout cela est un tissu de mensonges inexplicable.

— » N'aviez-vous pas quelques ennemis?

— » Aucun.

— » Je commence à entrevoir la triste vérité. Il est de ces hommes à qui le mensonge est un plaisir; ils sont heureux lorsqu'ils peuvent se faire croire initiés à tous les événemens qui arrivent; sans doute, il aura été

fait plusieurs versions sur votre disparition, et quelques misérables, dans le seul but de paraître plus instruits que les autres, et pour accréditer leur fable, auront assuré que vous leur avez tenu ces propos, et, maintenant, dans la crainte de paraître imposteurs, ils soutiendront cette calomnie, bien qu'elle puisse vous coûter la vie; et cette lettre est, probablement, un mensonge de la même nature; espérons, cependant, que vos juges découvriront la vérité, et que votre innocence sera reconnue, malgré votre titre, qui est loin de parler en votre faveur.

— » Et quel est-il donc?

— » Celui de Volontaire Parisien..... »

Ces dernières paroles du jeune défenseur, plongèrent Edouard dans les réflexions les plus amères; rentré dans les prisons, il y passa encore huit jours dans les larmes et les soupirs; enfin, il traversa les rues d'Alger, au milieu de gens armés, et fut conduit dans une vaste salle, où le conseil de guerre s'était assemblé.

Il comparut d'abord devant ses juges avec

sang-froid; mais, lorsqu'il entendit ces trois témoins, qui avaient été ses camarades, soutenir leur calomnie avec audace, un torrent de larmes s'échappa de ses yeux; et, au milieu de ses sanglots, il s'écriait : eh! mes amis, que vous ai-je donc fait pour me calomnier ainsi? Eh quoi! vous osez assurer, par le serment le plus sacré, que j'ai tenu des discours dont vous me savez bien incapable? car, enfin, vous savez tous combien j'aimais le service militaire; combien l'uniforme de soldat faisait tressaillir mon cœur; mais savez-vous que votre exécrable calomnie causera ma mort, et, ce qui est bien pis, mon déshonneur?

Aux regards que les juges lançaient sur l'accusé, il était facile de lire la prévention qui les animait.

L'officier-rapporteur prononça un discours dans lequel il soutint l'accusation par des suppositions jésuitiques, des interprétations fallacieuses, qui contrastaient avec l'uniforme qu'il portait; ainsi que des paroles impures inspirent plus de dégoût dans la bouche d'une jeune fille, dont les traits respirent la can-

deur et l'innocence, de même ces paroles fourbes, ces subtilités judiciaires, imprimaient plus d'horreur dans la bouche d'un homme revêtu des armures de guerre, que l'on se plaît à voir orner la clémence et la franchise.

Tous les juges l'écoutaient attentivement et souriaient; c'était affreux.

Le défenseur présenta ensuite une défense pleine de force et de vérité, et les physionomies des juges s'allongèrent; leurs fronts se rembrunirent : c'était plus affreux encore.

— « N'avez-vous rien à ajouter à votre défense? dit le président, d'une voix sombre, en s'adressant à Edouard.

— » Mon défenseur et moi avons tout dit, répondit l'accusé. »

Et on le reconduisit à sa prison : une heure après, en présence de la garde assemblée, on lui lut son jugement, qui le condamnait à la peine de mort; il l'entendit sans effroi : ses yeux se portèrent sur le capitaine; ils n'exprimaient ni haine ni désespoir; c'était les regards de l'innocence qui a pitié de l'injuste prévention qui la condamne.

Et Zora, que devint-elle, lorsqu'elle apprit que le jeune Français avait disparu, elle si heureuse d'avoir obtenu de son père qu'elle deviendrait son épouse, et qui se livrait à toutes les joies de son jeune cœur? A cette nouvelle, elle s'arracha les cheveux; meurtrit son joli visage : dans l'excès de sa douleur, elle en accusait le ciel, la nature, jusqu'à son père, l'infortuné Coddour, dont l'âme était brisée par le désespoir de son enfant; mais, au milieu de ses sanglots, une idée subite la frappa : « Mon père, s'écria-t-elle, Zitouni! Zitouni! c'est Zitouni qui l'a tué; » et, comme éclairé par cette exclamation, le chef des Beni-Sala se retira des bras de sa fille, et courut vers la gourbie de Zitouni. En y entrant, il arma sa main droite d'un des pistolets qu'il portait à sa ceinture, et, le dirigeant sur la poitrine de l'Arabe, Zitouni, lui cria-t-il d'une voix terrible, qu'est devenu ce Français que j'avais pris sous ma protection?

— » M'avais-tu chargé de veiller sur lui? je l'ignore.

— » Qu'en as-tu fait, misérable? tu l'as tué; parle, dis-moi ce qu'il est devenu, ou je te fais sauter la cervelle. »

Effrayé par cette menace, et plus encore par le ton avec lequel elle était prononcée, Zitouni avoua à Coddour que, la veille, le Français l'avait conjuré de le reconduire dans son camp; que lui, charmé d'être débarrassé de sa présence, qui lui était odieuse, sans avoir à désobéir au chef de la tribu, y avait consenti sans peine, et qu'en ce moment il devait être à Alger. Coddour s'empressa d'aller apprendre à sa fille que celui qu'elle aimait existait encore : lorsque Zora apprit qu'il était à Alger, elle fit tant, par ses prières et ses larmes, qu'elle obtint de son père qu'il l'y accompagnerait; elle espérait le revoir, lui reprocher son ingratitude et son peu d'amour.

Un vieux marabout, ami de son père, les accueillit dans sa maison avec les plus grandes marques d'amitié, et cette maison était contiguë à celle qui servait de prison militaire.

En vain depuis près de quinze jours Zora parcourait-elle les rues d'Alger, couverte de son voile ; en vain prodiguait-elle l'or pour se procurer des renseignemens sur son amant ; elle ignorait encore ce qu'il était devenu, et son désespoir n'avait plus de bornes.

Souvent l'interprète des conseils de guerre venait visiter le vieux Marabout; un jour, en présence de Coddour et de sa fille, il lui apprend que le lendemain, un jeune Français doit être fusillé pour crime de désertion à l'ennemi; Zora frémit, un triste pressentiment l'agite; elle accable cet interprète de questions, et ses réponses la confirment que ce Français n'est autre que son amant. Je l'ai vu ce matin, dit l'interprète; il est là, dans un cachot dont le mur est mitoyen à celui-ci, ajouta-t-il, en montrant une partie du mur de la cour.

Et Zora ouvrait de grands yeux, son cœur ne battait plus; une seule idée l'occupait, c'était celle de sauver son amant.

Déjà plusieurs heures d'une nuit sombre s'é-

taient écoulées; une jeune fille, armée de quelques outils, marche avec précaution dans la cour du vieux Marabout; un instant après, des coups sourds troublent le silence de mort qui règne dans le cachot de l'infortuné Edouard; il tressaille; une pierre tombe, et il entend une voix qui lui dit : Edouard, est-ce toi? je viens te sauver. Cette voix argentine, il la reconnaît, c'est celle de Zora, et l'espoir renaît dans son âme; il reçoit un coin et un marteau par l'ouverture que Zora a pratiquée; il l'aide à l'agrandir, et, après quelques minutes, il se trouve dans ses bras. Le lendemain soir, Edouard était au milieu des Beni-Sala.

Quelques jours après, il était l'époux de Zora.

Environ deux mois après cette époque, trois soldats qui revenaient d'une expédition contre les tribus Arabes, racontèrent que, surpris par plusieurs Arabes, ils étaient sur le point d'être accablés par leur nombre, lorsqu'un homme revêtu d'un burnouss, s'élança du milieu des Arabes et vint à leur

secours; après avoir fait tomber sous ses coups plusieurs de leurs ennemis, il fut percé d'une balle, qui l'atteignit au cœur; mes amis, leur dit-il d'une voix éteinte, en tombant dans leurs bras, allez dire à mes juges qu'Edouard Duval, qu'ils ont injustement condamné à la peine capitale, est mort en défendant ses compatriotes; dites-leur bien que tous mes derniers vœux, en mourant, sont pour ma patrie; puisse leur mort être aussi glorieuse que la mienne. Un instant après il n'était plus.

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

